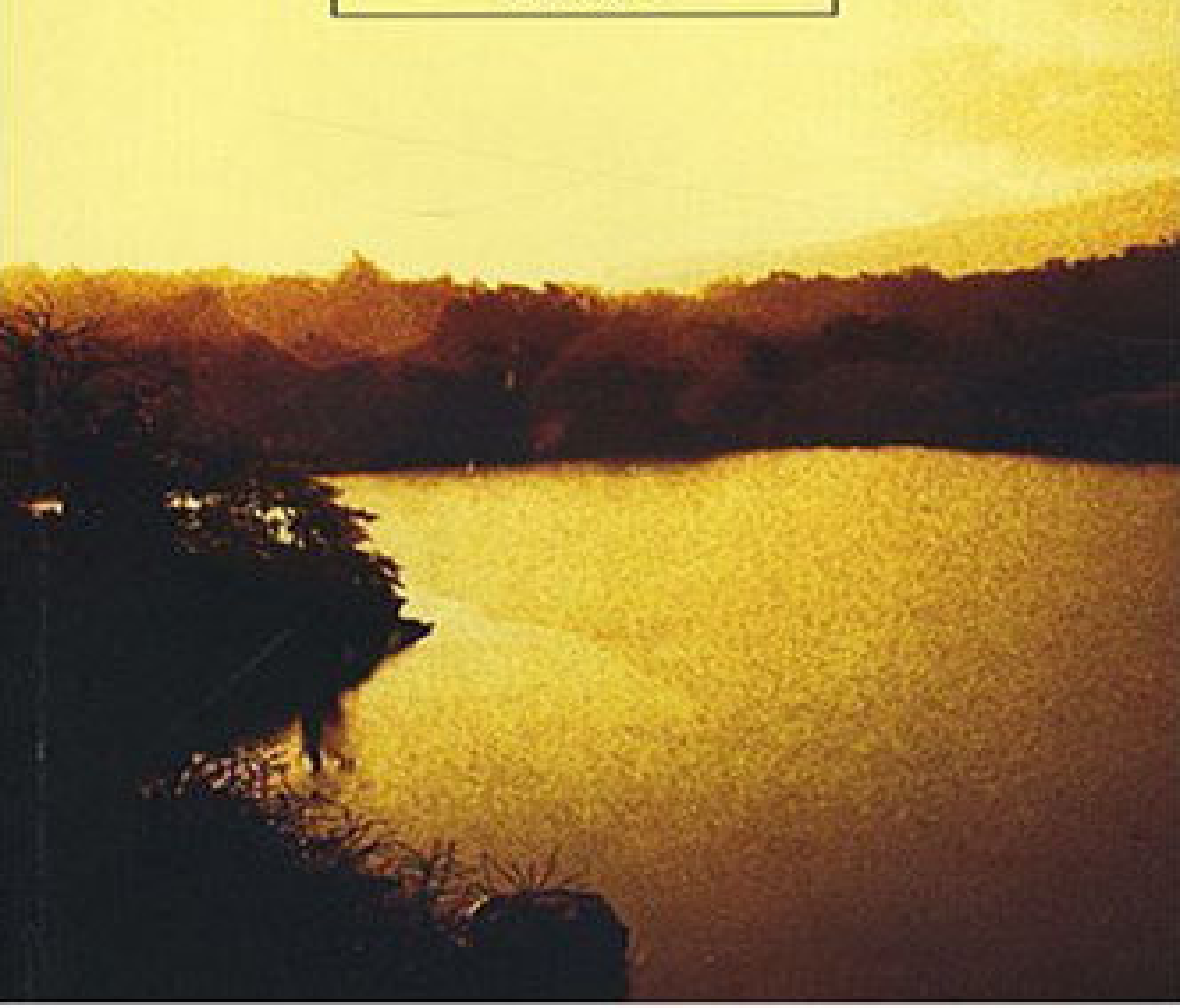


GILBERT
GATORE

Le Passé
devant soi

roman

PHÉBUS



GILBERT GATORE

LE PASSÉ DEVANT SOI

(FIGURES DE LA VIE IMPOSSIBLE, T. I)

roman

PHÉBUS

OceanofPDF.com

*J'ai enfreint un commandement, et
les coupables ne s'ennuient jamais. J.-
M. COETZEE, Au cœur de ce pays.*

*Que vaut-il mieux faire lorsque, sans
aucun doute possible, il est trop tard ?*

OceanofPDF.com

1. « Cher inconnu, bienvenue dans ce récit. Je dois t'avertir que si, avant de mettre un pied devant l'autre, il te faut distinguer le sentier incertain qui sépare les faits et la fable, le souvenir et la fantaisie ; si la logique et le sens te paraissent une seule et même chose ; si, enfin, l'anticipation est la condition de ton intérêt, ce voyage te sera peut-être insoutenable. »

*

Votre regard tombe sur elle, immobile et concentrée. Ignorant le secret qu'elle couve, vous ne censurez pas vos pensées moqueuses. Elle a l'air d'un oiseau géant, de ceux qui tiennent des journées entières en équilibre sur une patte. Vous n'osez pas rire de cette image. Votre présence doit rester discrète, imperceptible.

L'obscurité soyeuse, contredite par le rayon de lumière de la fenêtre, ne vous permet de distinguer clairement que sa silhouette et le profil de son visage.

Son silence vous demande de rester avec elle et vous savez que ce n'est pas le moment de lui refuser quoi que ce soit. Alors vous restez, à votre tour figé et absorbé. Dans le silence qui s'installe, il semble que vos esprits se rencontrent. Rien de ce que vous découvrez d'elle (comment d'ailleurs ? vous évitez la question) ne vous étonne.

Elle se souvient des premiers mots d'un récit dont elle ne savait pas, en le commençant, à quel point il la dépasserait. « Cher inconnu, bienvenue dans ce récit dont tu seras le seul survivant », avait-elle d'abord indiqué au coin d'une feuille. Puis elle avait hésité. L'entrée en matière était trop violente. « Ne pas ajouter la violence des mots à celle des faits », s'était-elle souvenue. Elle avait fini par choisir un avertissement qui ne la satisfait pas, trop indirect. Aujourd'hui encore elle ne s'y est pas faite, mais elle a accepté l'idée d'abandonner ce texte à lui-même.

Elle a commencé à écrire il y a quelques jours, le soir où, pour une tout autre raison, elle s'est enfermée ici. Sans prévenir, les mots se bousculèrent alors dans son bras, réclamant de trouver sans délai le repos dans le petit cahier qu'elle avait devant elle. Elle sent encore dans ses veines la trace de leur afflux violent et acide. Pendant des heures, avant de se mettre à écrire, elle avait serré son crayon entre ses doigts comme la poignée d'un immense rangement dans lequel se seraient entassées, en désordre, tant de choses et pendant si longtemps qu'elle ne pourrait l'entrouvrir sans que tout s'écroule

et l'écrase. Lasse, elle avait fini par lâcher la poignée. Les feuilles parsemées dans toute la pièce sont le résultat de ce déversement.

Aujourd'hui elle n'écrit pas. Elle s'est vidée des mots et des pensées qu'ils disent, comme on se vide de son sang.

Désormais inutile à elle-même, elle se souvient. Comme le nouveau chef d'un régiment le passe en revue pour asseoir son autorité, elle visite ses souvenirs, un à un. Sous l'indifférence, elle a peur. Elle craint d'être vaincue. Mais ce sentiment n'est qu'un réflexe inutile car, en fin de compte, il ne lui appartient plus d'avancer ou de reculer. Elle est jetée et elle s'écrasera. Elle n'est plus que l'illustration d'une loi dont vous êtes le nécessaire observateur.

Droite sur son tabouret, figée telle une image, elle s'imagine qu'à condition de réfléchir assez longtemps, de s'obstiner suffisamment, elle finira par comprendre quelque chose. Virtuellement, elle marche au milieu d'images qu'elle s'efforce d'inscrire dans un ordre clair et auxquelles elle espère réussir à s'imposer, définitivement. En pensant ceci, elle ne peut pas s'empêcher de se demander si ce n'est pas elle qui est visitée, toisée et soumise par ses souvenirs, plutôt que l'inverse.

Un

2. Aujourd'hui, comme hier et avant-hier, au moment où la nuit tombe, Uwitonze, Uwera et Shema sortent de leurs réduits pour veiller ensemble, en silence. Niko, lui-même sous la surveillance des singes, les observe depuis le seuil de la grotte. D'après une règle que personne n'essaie de justifier, il faut prendre pour des maisons les tas de pierres sous lesquels ces trois vivent. Il ne faut surtout pas penser aux monticules qui marquent les sépultures récentes. L'ensemble doit être considéré comme un village dont le nom, Iwacu, n'existe nulle part ailleurs que dans l'esprit de Niko.

3. Niko a vu arriver, une après l'autre, les trois autres personnes qui, en plus des singes, vivent ici. C'est Uwitonze qui est arrivé le premier, suivi par Uwera. Shema est arrivé le dernier.

4. La grotte est logée dans le sommet de la colline qui est aussi une île. Elle est posée au cœur d'un lac dont on peut voir tout le pourtour depuis la pointe.

5. Si un étranger apparaissait au milieu d'Iwacu, il ne manquerait pas de se poser quelques questions inutiles. Il se demanderait si un amas de cailloux devient une maison par le simple fait d'abriter un humain. Il ne comprendrait pas pourquoi ces trois personnes restent muettes tout le temps et terrées dans leurs abris tant que le soleil n'a pas disparu derrière l'horizon. Il s'étonnerait qu'il n'y ait aucune trace d'un chemin ou d'un port sur cette île, comme si y venir ou en partir étaient hors de propos. L'intrus serait étonné en remarquant que, pour pénétrer dans ces trois monticules de terre, il faut ramper les pieds en avant, comme un serpent qui se déplacerait à l'envers. Le gêneur finirait par imaginer qu'Uwitonze, Uwera et Shema sont ici en fuite. C'est afin de ne pas attirer l'attention, supposerait-il, que les maisons d'Iwacu ressemblent à des tombes. C'est pour cela qu'il n'y a

jamais de feu. Et c'est pour cette même raison que les trois habitants s'attachent à un silence, un détachement et une maigreur qui en font des abstractions vivantes. Fier de son analyse, l'étranger disparaîtrait comme il était apparu, sans crier gare.

6. « Cher curieux, si tu es aussi pressé que cet étranger, tu peux le suivre et disparaître à ton tour. C'est le meilleur moment car, après ces lignes, il ne te sera plus possible de partir aussi facilement que tu pourrais le faire maintenant. »

7. La grotte abrite la source d'une eau chaude très recherchée. Personne ne l'a vue puisqu'il est interdit d'y entrer. En fait, il est même défendu de s'en approcher sous peine, assure-t-on, d'être définitivement happé par le souffle de la caverne. L'eau se recueille dans une cuvette qui s'est formée un peu plus bas sur le flanc de la colline. Elle permet de tout soigner, jusqu'à la crédulité. C'est en tout cas ce qu'ont toujours assuré les sources les plus sûres.

8. Entre autres preuves, la dangerosité de la grotte et l'efficacité de son eau sont reconnues par les soigneurs les plus respectés et par les contes les plus anciens.

9. En plus de l'eau, il y a dans l'entrée de la grotte, là où la lumière du jour commence à reculer devant l'obscurité, une empreinte de pied qui mesure, en longueur, un bon pas d'homme adulte. Ici encore, ce sont les contes qui donnent les meilleures informations puisque personne n'est supposé avoir approché la caverne d'assez près pour voir cette trace.

Cette empreinte, attestent ces récits, est celle d'un roi qui vécut à une époque où Dieu habitait encore dans les entrailles des singes. Sa taille et sa force lui avaient donné tout ce que la naissance avait oublié de lui offrir. Selon la légende, c'est en faisant la visite de ses terres que ce roi était passé par cette île. Et c'est pour signer sa propriété qu'il avait frappé la terre de son pied puissant, à l'abri, pour que la pluie n'efface pas la trace. Depuis ce jour, la nuit où ils deviennent des hommes, les garçons viennent ici demander à l'empreinte la force et le courage de marquer leur propre vie comme le roi géant avait marqué le sol. Cette nuit est le seul moment où il est permis de débarquer sur l'île, de grimper à son sommet, de s'approcher de la grotte et de puiser un peu de son eau miraculeuse.

10. Pour cette raison, l'île est le seul endroit où le sol garda sa couleur lorsque le sang avait été répandu sur tout le reste du pays. Un endroit sûr, a dû penser Niko en venant s'y établir.

11. Niko ne croit pas à l'histoire du roi géant. Son expérience et son imagination en ont construit une tout autre. Le jour où il est devenu un homme et qu'il a dû venir faire devant l'empreinte la prière rituelle, il n'a pas respecté les conseils qu'on lui avait donnés. Il est entré dans la grotte. On lui avait pourtant dit qu'il ne devait, sous aucun prétexte, ni la regarder ni s'en approcher de trop près. Le risque, lui avait-on garanti, était d'être aspiré et de disparaître définitivement. Cela, avait ajouté Gaspard, n'était d'ailleurs pas un risque mais une certitude car, sur ce point, tous les contes connus étaient intransigeants : tous ceux qui avaient été trop curieux ou téméraires n'étaient jamais revenus.

12. Malgré toutes ces mises en garde, Niko ne résista pas à l'envie de faire quelques pas à l'intérieur de la grotte. Autrement, la curiosité et le regret l'auraient tué. Cette nuit-là, à la lumière de la torche qu'on lui avait confectionnée afin qu'il pût éloigner les animaux et les démons, il s'était avancé dans l'obscurité, retenant sa respiration, terrifié. À peine eut-il fait quelque pas qu'il vit une ombre fuir devant lui. Cette vision lui avait donné l'occasion de libérer, en courant, la peur qu'il avait réussi à contenir jusque-là. Le volume de la grotte avait repris le bruit de ses pas qui, décuplé, l'avait fait courir de plus belle et suer comme jamais auparavant. Une fois à l'extérieur, il s'était rendu compte que la torche était tombée, mais n'avait pas osé retourner dans la grotte pour la retrouver. À son retour au village, il fit comprendre qu'il avait été obligé de la lancer à un animal menaçant.

13. Se peut-il qu'il existe un lien entre les hasards qui constituent une vie, un souffle secret qui en orienterait les tâtonnements ? Est-il possible qu'en réalité la vie ait un sens que chacun ne ferait que suivre ? Pourquoi est-ce Niko, qui devait y trouver refuge plus tard, qui a bravé l'interdit d'entrer dans la grotte ?

14. Niko ne parla à personne de son aventure. Il avait commis une profanation et si, en plus, il avait affiché sa témérité, il aurait été sévèrement puni. Mais dans le secret de ses pensées, son expérience dans la grotte se prolongea. Que pouvait bien être cette créature qui avait filé devant lui ? Il ne s'agissait pas d'un fantôme ni d'un monstre car elle faisait à peine sa taille. De cela il était certain. Peut-être n'avait-il été terrorisé que par un

chat ou un rat. Cette hypothèse le renvoyait à sa course affolée vers la sortie de la grotte qui lui paraissait alors d'un ridicule navrant. Est-ce pour exorciser cette honte qu'il est revenu dans la grotte ?

15. Niko se souvient aussi de l'écho que ses pas avaient fait et qui lui avait donné l'impression d'une cavité infinie. Un écho dont les sourdes et interminables vibrations continuaient à résonner dans sa tête, des armées plus tard. Est-ce pour dompter cette vibration lancinante qu'il est revenu dans la grotte ?

16. Cette nuit où il avait eu une peur déshonorante, il était sorti trop vite de la grotte pour savoir à quoi elle ressemblait. D'après l'écho, il était sûr que c'était un volume immense et son imagination avait fait le reste. Il avait d'abord envisagé la caverne comme l'entrée d'un village souterrain inconnu dont la colline et l'île n'auraient été que le toit. Mais cette hypothèse n'avait pas tardé à lui sembler trop élémentaire. Il avait vite préféré penser que la grotte n'était que le commencement d'un chemin qui permettait de voyager au cœur de la terre ; cette dernière n'étant, en réalité, qu'une superposition infinie de mondes. Un passage secret. Cette grotte devait mener très loin en profondeur et déboucher au-dessus des nuages d'un autre monde. De la même manière, lorsque son imagination s'élevait au-delà des nuages, elle finissait par rencontrer une voûte qui n'était rien d'autre que le sol d'un nouveau monde. Cette idée plaisait à Niko et il pouvait déployer toute la fantaisie de son imagination dans ces nouveaux univers. Cet ailleurs, qui dans son esprit s'étoffait de jour en jour, finit par devenir tellement intéressant qu'il y passait la majeure partie de son temps. Rien n'est plus agréable que de vivre dans un univers qu'on a créé, se disait-il lorsque, enfin, il revenait à lui.

17. Dans le monde dont Niko se réjouissait d'avoir découvert l'entrée, il n'y avait pas de lumière. La vie s'y exprimait sous forme de vibrations qui déterminaient trois états différents : le repos, l'action et la méditation. Les êtres qui vivaient là avaient la forme de bulles flottant d'un état à l'autre selon une répartition spontanément équilibrée. Ainsi, chacun était toujours à son aise.

Niko aimait se prendre pour une de ces bulles. Rien n'est plus délicieux que d'être un élément d'un monde que l'on a soi-même inventé, se répétait-il. Est-ce pour fuir ceux qui trouvaient ses rêveries inquiétantes et pour

vivre pleinement dans sa tête que Niko avait choisi de se réfugier dans cette grotte ?

18. Si Niko entendait les hypothèses faites pour expliquer sa présence ici, il serait certainement gêné. Peut-être même se mettrait-il en colère. Comment, penserait-il, ne voyez-vous pas la véritable raison de ma retraite ? Dois-je ouvrir ma poitrine pour qu'apparaisse ce qui m'a poussé jusqu'ici ? Ne sentez-vous pas l'odeur qui m'accuse ? Et la douleur que je respire ? Pour exprimer tout cela, il rirait de cette façon qui lui était particulière. Il rirait sans que cela transparût d'aucune façon sur son visage. Il accompagnerait de ce rire intérieur un regard sans éclat.

19. Le visage de Niko est bien proportionné, et même gracieux. Toutefois, lorsqu'il se fend d'un sourire, ce qui n'est pas arrivé depuis longtemps, il dévoile des dents sales, enchevêtrées et disproportionnées. C'est un démon abominable qui perce alors derrière les traits harmonieux. Niko le sait. C'est pour cela que son sourire ne dépasse plus le secret de ses pensées, cette arrière-cour dans laquelle il vit la plupart du temps.

20. Avant d'avoir conscience de l'horreur que cela représentait aux yeux des gens, Niko souriait souvent.

21. Est-ce à cause de ce sourire qu'on l'appelait Niko-le-singe ?

22. Le jour où il ressentit la nécessité de venir vivre dans la grotte, Niko craignit deux choses : qu'on essayât de le retenir ou que quelqu'un eût eu la même idée avant lui et y fût déjà installé. À part se donner la mort, il n'avait pas d'autre solution. C'est pour s'assurer qu'il n'avait pas été suivi ni, surtout, devancé, qu'il passa quelque temps dans un eucalyptus qui dominait la pente de la colline et donc une bonne partie de l'île. Du haut de cet arbre, il pouvait observer la montée buissonneuse à travers laquelle il avait fait son chemin et la mince bande de sable sur laquelle il avait débarqué. Plus loin s'étendaient les eaux paisibles du lac. Plus loin encore reprenait la verdure au milieu de laquelle il essayait, en vain, de distinguer un lieu connu. Il surveilla aussi l'entrée de la grotte, surtout la nuit quand la lumière, le bruit et la fumée étaient plus faciles à repérer. Au bout de quelques jours, n'ayant découvert aucun signe de vie, ni avant ni après lui, Niko décida de descendre de l'arbre et de s'approcher de la grotte.

23. La première fois qu'il était venu ici, cette malheureuse nuit, il avait dû tenir sa torche au ras du sol pour voir où il pouvait poser ses pieds.

L'obscurité s'était faite totale dès qu'il avait franchi le seuil de la grotte. Il y paraissait un fantôme flottant dans une eau noire. Tout surgissait au dernier moment, pour l'effrayer. Sa vue ne portait pas plus loin que ses mains tendues pour palper les ténèbres autour de l'auréole lumineuse dans laquelle il se déplaçait.

24. Cette fois-ci, Niko a attendu le jour. Ceci ne change rien au fond puisque la lumière l'abandonne aussitôt le pas de la grotte franchi, mais il se sent plus assuré. Sachant à quoi s'attendre, il n'a pas oublié de prendre une torche.

25. Depuis ce jour qu'il doit éviter d'évoquer au risque de ressentir une honte terrible, il a renoncé aux diverses expressions qui, normalement, animent un visage humain. Progressivement, il leur a substitué une seule expression qu'il porte désormais comme un masque. D'ailleurs, à qui ne prêterait pas une attention particulière, la tête de Niko paraîtrait un vrai masque.

26. Qu'est-ce qui a bien pu amener Niko à figer son visage dans une contraction aussi énigmatique ? Est-ce la même raison qui l'a conduit à revenir à cette grotte ?

27. Le masque que Niko exhibe en guise de visage paraît sculpté dans un bois dur recouvert d'une patine brunâtre, assez régulière. Il est surmonté d'un tapis en fibre de raphia, sans doute fait pour représenter une chevelure. En dessous d'un front lisse sont dessinés des yeux, larges, noirs. On devine que, jadis, ils ont dû être sertis d'un diamant. Au milieu de ces yeux se dresse un long nez aux narines discrètes. Le creux des joues de ce masque souligne la proéminence des pommettes décorées chacune de deux traits saillants qui rappellent des scarifications. Enfin, la sculpture présente une bouche en forme de losange formé par des lèvres épaisses entourées de fines piquûres qui suggèrent une barbe. Ce masque, c'est le visage de Niko aujourd'hui. Le reste de son corps est enveloppé d'une épaisse cape grisâtre de laquelle dépassent deux jambes fines et sèches plantées dans de grands pieds nus.

28. À l'instant, la différence la plus notable entre un masque et le visage de Niko est dans la faim, la fatigue et la culpabilité qui ne peuvent pas harceler un simple morceau de bois avec une telle ardeur.

29. Après le guet du sommet de l'arbre, il s'est assuré que la grotte était vide en tendant l'oreille devant l'entrée, immobile, plus longtemps que ne l'aurait supporté le chasseur le plus aguerri. Il n'a entendu ou vu que des insectes, de l'eau, des chauves-souris, de petits animaux qui devaient être des rats ou des chats sauvages ou les deux. Mais comme son esprit ne se contente pas de l'évidence, Niko a décidé de penser qu'il avait aussi dû y avoir un monstre qui avait fui à son approche. S'il est vrai que les monstres sentent les choses invisibles, comme l'assurent les fables, il est normal qu'il lui ait fait peur... Comme toujours, Niko ne tarde pas à trouver sa première supposition trop simple. En effet, lorsqu'il se met à écouter la grotte avec toute son attention, il sent un souffle. Une respiration aussi légère que régulière. Et si cette île et la colline n'étaient que le surplomb du nez d'un géant qui se serait noyé dans le lac ? Le choc de sa tête contre le fond de l'eau a pu l'assommer sans l'achever ? Et si les deux volcans au loin étaient, en réalité, les pieds de ce même géant ? Et ces suites de collines qui se dressent de part et d'autre du lac ne peuvent-elles pas être les bras du colosse ? La tête, imaginait-il pour finir sa représentation, fendue par le choc avait dû se dissoudre dans le lac, ne laissant que cette narine qui, obstinément, continuait de respirer. C'est cette narine qui formait la grotte dans laquelle il allait trouver refuge.

30. Comment est-il possible d'imaginer qu'une colline et une grotte formant une île au milieu d'un lac sont en fait les restes d'un géant à moitié dissout mais toujours vivant ? Ce genre d'idée vient à Niko aussi naturellement qu'il vient à certains de croire que deux et deux font quatre.

31. Assuré d'être seul, Niko est-il vraiment satisfait ? N'aimerait-il pas rencontrer le monstre dont on lui a toujours assuré la présence pour être dévoré et être enfin débarrassé de la faim, de la fatigue et surtout de la nausée qui le torturent ?

*

La pièce est sombre mais, malgré cela, chaleureuse ; curieux mélange entre un lieu de vie et de travail. Elle s'y tient immobile et il faut une attention particulière pour être sûr qu'elle n'est pas un mannequin. Assise au milieu de multiples papiers, un carnet et un crayon à la main, elle n'écrit pas. Elle regarde à travers l'étroite fenêtre.

Méthodique, elle commence par se remémorer le début de tout ceci. Quelques fois, elle perd le fil. Elle ne sait plus ce qui l'a amenée ici. Elle se

dit même souvent qu'elle a commis une erreur, une « belle connerie », comme le lui a lancé un jour l'autre.

L'autre, c'est celui qui a été important à une époque mais qui serait effondré aujourd'hui s'il réalisait à quel point il ne représente plus rien dans sa vie. Mais ce doute, reconnaît-elle dans son dialogue intérieur, est toujours passager. Elle sait qu'être là ne peut pas avoir été une erreur. Il n'y a erreur que lorsqu'on a plusieurs options. Elle n'est pas sûre d'avoir eu le choix.

Elle se souvient de ce matin où, elle en est certaine maintenant, tout a commencé. Ce matin s'est figé dans un coin de sa tête. De temps en temps, elle aime l'en sortir, comme on déploie un vieil habit, pour l'aérer, en considérer l'usure et la désuétude. Presque indifférente, elle le voit se dérouler de nouveau, aussi précisément que possible.

C'est un matin normal. Elle est réveillée par une sonnerie stridente. Sept heures. Après quelques minutes, lentement, elle se lève. Elle allume sa bouilloire et une cigarette. Elle prend une douche. Elle s'habille après un moment passé ahurie devant son placard. Elle mange des céréales. Elle boit du thé. Elle rassemble ses affaires de cours et se met en route pour attraper le train de huit heures dix. Avant de sortir, le jour normal implique aussi qu'elle se maquille, pendant que la studette, dont elle a ouvert la fenêtre, s'emplit de la fraîcheur du dehors, et qu'elle éteigne le radio-réveil dont le bruit l'a accompagnée depuis sept heures. Habituellement, rien du flot d'informations, bulletins météorologiques, publicités et chansons n'atteint sa conscience embrumée. Au même titre que les bâillements, l'eau de la douche ou encore le thé, la radio n'est qu'un moyen de stimuler ses sens assoupis.

Dans son souvenir, ce matin-là, elle est seule. L'autre ne lui a pas infligé de passer la nuit avec elle. Avant de prendre sa mallette, elle vérifie qu'elle a bien toutes ses affaires. Elle était sur le point d'oublier sur son bureau le support de l'exposé préparé pour le cours de marketing stratégique. Elle se félicite de son habitude de tout contrôler avant de partir. Comment est-ce qu'une action involontaire réussit-elle à se glisser dans cette gestuelle automatique ?

Au moment d'éteindre la radio pour partir, elle augmente le volume qu'elle voulait baisser jusqu'au clic indiquant l'extinction de l'appareil. Aussi incroyable que cela puisse sembler, c'est d'avoir augmenté le volume

au lieu de le couper qui explique sa présence ici. C'est de ce geste que tout le reste a découlé.

Elle se rappelle avec précision la violence avec laquelle le son jaillit. Elle se demande s'il est possible que ce son ne soit jamais sorti de ses oreilles depuis ce jour qu'elle visite en pensée. D'ailleurs, où va le son qu'on entend ? Où vont les mots une fois qu'on les a entendus ?

Ce matin-là, la radio lui hurla que, dans un pays dont la seule évocation la figeait d'inquiétude, le nombre de prisonniers était tel qu'au rythme des jugements il faudrait deux ou trois siècles pour examiner le cas de chacun des détenus. Le journaliste, plus doucement comme elle avait baissé le volume, évoqua le pourcentage de la population emprisonnée par rapport à la population du pays. C'est de son pays natal dont il était question.

Elle fixa le petit radio-réveil un très long moment, son regard semblant adressé à un ami qui viendrait de la trahir de la façon la plus misérable. Elle avait jusqu'alors réussi à se mettre à l'abri de toute évocation du seul mot qui lui était insupportable : le nom du pays où elle était née, et ne comprenait pas pourquoi elle avait failli. Elle finit par éteindre le poste et partir, mais ce passage du journal qui s'était jeté sur elle, comme un criminel saute sur sa proie, ne la quitta pas.

Comme elle marchait en direction de la gare, il lui sembla qu'elle avait plus de mal que d'habitude à se presser pour ne pas rater son train et son premier cours.

Avec le recul, il lui semble clair qu'à ce moment-là, alors qu'elle traînait les pieds vers son école, elle était déjà passée à autre chose ; ailleurs. Elle n'y allait que pour accomplir une habitude ou ce qu'elle considérait encore comme un devoir. Une partie d'elle ne la suivait plus.

Bien qu'elle ne se pressât pas autant que d'habitude, elle arriva quand même avec quelques minutes d'avance. Dans le hall, une foule d'étudiants grouillait et bruissait, telle une fourmilière dont on aurait agrandi les habitants et amplifié le son. Les uns se bousculaient devant les écrans qui indiquaient dans quelle salle chaque cours allait avoir lieu, les autres attendaient leur tour devant les distributeurs de boissons, la plupart bavardaient et fumaient.

Elle est contente de constater que ce monde, qui ne doit avoir changé en rien, lui est devenu totalement étranger aujourd'hui. Ce n'est qu'en songe qu'elle y retourne, se joint à un groupe amassé dans le hall et s'entend poser la question qu'elle avait alors formulée, après l'obligatoire ronde de bises :

— Vous avez écouté les informations ce matin ?

Personne ne releva son intervention, alors elle recommença :

— Vous avez entendu ce sujet incroyable sur les prisons ?

— Oui, tu veux dire là où ils se sont massacrés il y a quelques années ?

Qu'est-ce que tu veux, une horreur pareille implique beaucoup de coupables donc beaucoup de prisonniers. C'est normal.

— Que veux-tu ?...

— C'est terrible mais bon... ajouta une voix sur un ton compatissant, en levant ses deux mains et en les lâchant sur ses cuisses, comme pour conclure.

Un bref silence suivit cette remarque qui échappa à tout le monde sauf à elle. Elle tomba dans sa tête, aussi encombrante et douloureuse que serait une brique dans un estomac. Les sucs de son cerveau s'acharnèrent à la réduire, en vain.

Quand elle revint de cette divagation, la conversation était repartie. Tout ce qu'elle en entendait lui donnait la nausée. Une lourdeur identique à celle qui l'avait empêchée de courir après le train, ce matin, ajoutée à la douleur de sa tête, l'immobilisait. Elle n'était pas capable d'aller en cours avec les autres et encore moins de soutenir un exposé comme cela était prévu. Elle se dirigea alors vers l'extérieur, sans prévenir qui que ce soit, l'air de rien sauf pour qui pouvait voir son visage défait.

Elle passa sa carte d'étudiant dans le détecteur de la porte et l'y laissa. Alors qu'elle marchait vers la gare, les mots de cette phrase se dessinaient dans sa tête et y oscillaient comme sur l'écran d'un vieil ordinateur en veille : *c'est terrible mais bon...* L'avaient-ils dit pour la blesser ? Savaient-ils ou se moquaient-ils ?

Elle avait envie de pleurer, mais elle se reprima. Elle ne tenait pas à joindre une autre mine de noyé qu'on sort de l'eau à toutes celles qu'elle voyait devant elle dans le train du retour. Au cas où la situation lui aurait échappé, elle avait acheté le journal. Elle le déploya devant elle et s'y enfonça, trop pour avoir l'air de lire. Si cela avait intéressé quelqu'un, il aurait vu qu'elle tentait surtout de cacher ce qui, ce matin, avait éclairé si brutalement l'absurdité et la lâcheté de sa routine. N'y tenant plus, elle avait fini par laisser couler deux larmes, puis quatre et ensuite elle ne les compta plus.

Arrivée chez elle, elle s'était jetée sur son lit et avait fermé les yeux aussi longtemps qu'elle l'avait pu. Elle avait pleuré aussi, beaucoup.

Lors de cette matinée dont elle se repasse tous les détails, elle s'en voulut d'abord de ne pas retrouver prise sur l'enthousiasme qui l'avait toujours portée. Puis, insensiblement, quelque chose d'autre s'immisça en elle. Elle prit plaisir à se sentir perdue, écrasée, rattrapée ; admirable pour une fois car cet abandon n'était pas de la soumission, satisfaite de tomber le masque, nue enfin.

OceanofPDF.com

Deux

32. La grotte que Niko découvre ne ressemble presque en rien à celle qu'il avait passé des années à imaginer. Quand on y pénètre, le couloir s'élargit au fur et à mesure qu'on avance et donne sur une première cavité. C'est là, projette-t-il d'emblée, qu'il habitera. La lumière et le vent y parviennent, parfois, faiblement, ce qui atténue l'obscurité et l'humidité. Depuis l'entrée de la grotte, il est impossible de voir le recoin surélevé où il accrochera sa litière. La suspension est le seul moyen de se mettre à l'abri des bêtes et des insectes avec lesquels il devra partager la caverne, note-t-il en se félicitant d'avoir pris avec lui du fil. Oui, la suspension de la litière est une bonne idée : le balancement de l'installation suffira pour éloigner les chauves-souris, les rats et les chats. Les cafards, les araignées et les fourmis ne pourront le rejoindre qu'en passant par le point de fixation qu'il se promet de surveiller tout particulièrement. Quant aux moustiques et aux mouches, s'il y en a, il devra s'y habituer. Au fond de cette première cavité, un couloir qui l'oblige à ramper débouche sur le plafond d'une très grande pièce. Avant de pouvoir y descendre, Niko doit tresser une longue corde et la fixer assez solidement pour pouvoir remonter. Alors il ressort, ramasse des écorces de bananier séchées qu'il humidifie pour pouvoir les manipuler sans les rompre. Il en fait deux longues cordes. Plus bas encore, sur la pente, il trouve une longue tige de bambou qu'il frappe contre le sol pour l'assouplir. Avec ces trois cordes tressées, il est certain d'avoir ce qu'il lui faut pour descendre dans la deuxième cavité. La tige de bambou triturée assure la solidité et les cordes en fibre de bananier facilitent la prise.

33. Niko ne se sent pas à l'aise dans un lieu dont il n'a pas fait le tour.

34. Alors qu'il descend, la torche, saisie par l'humidité et le manque d'air, menace de s'éteindre à chaque geste. Il comprend qu'il ne peut pas

continuer son exploration et essaie de remonter. Ses bras épuisés ne le portent pas et il tombe.

35. Il croit que son absence n'a duré qu'un très court laps de temps. Une seconde qui se serait étirée indéfiniment, jusqu'à l'infini du souvenir, jusqu'à l'éternité du rêve.

36. Il a d'abord senti ses bras lui désobéir puis son corps tout entier l'abandonner. Il se souvient avoir lâché prise et remarqué que sa tête allait heurter le sol la première. Et, l'instant d'après, il ouvre des yeux ahuris par ce qu'ils viennent de voir et inquiets de ne rien reconnaître dans l'obscurité qui les accueille.

37. Il se demande s'il est véritablement réveillé quand un singe s'approche de lui. Il observe la silhouette de l'animal qui se détache de l'obscurité, un visage sévère et une main immense qui se présentent devant lui pour l'arroser et le secouer, avant de disparaître dans le noir et de revenir peu après. Il contemple cette scène de loin, comme si elle ne le concernait pas, parce que, en même temps, il est occupé à essayer de se souvenir du rêve qu'il vient de faire. Il voit le singe s'affairer comme on voit passer un oiseau dans le ciel, ou une fourmi sur le sol, sans lui prêter une attention réelle. Il le voit sans le regarder, absorbé qu'il est par ce qu'il a vu lorsqu'il était assommé par le choc de sa chute.

38. Dans ce rêve, Niko s'est promené avec son père sur l'île. Un soleil radieux les a accompagnés et les bruits de la forêt ont fait écho à leur bonne humeur. Ils marchaient au milieu d'eucalyptus imposants, de bananiers ployant sous le poids de lourds régimes, d'acacias et de buissons de fougères, d'hibiscus ou de bambous ; et il y avait encore plusieurs autres plantes dont il ignore le nom. Il ne semblait y avoir aucun animal, excepté quelques oiseaux qui tournoyaient trop haut pour que leurs cris soient audibles. Il n'y avait pas de vent non plus pour bruire à travers les feuillages et le silence était donc total. Pourtant, rien ne les inquiétait et, au début, ils n'ont pas remarqué que, comme ils gambadaient, la forêt autour d'eux se transformait. Doucement, les arbres s'allongeaient et s'alignaient pour former des colonnes convergeant vers le point où ils se trouvaient. En même temps, les herbes sauvages étaient résorbées par le sol et les oiseaux qui volaient au loin se rapprochèrent. C'étaient des corbeaux. Dans ce songe, l'éclat du soleil avait fini éclipsé par les arbres, de plus en plus hauts et touffus, et bientôt ce fut une lumière rouge, sombre et visqueuse, qui

perçait à travers le feuillage. Niko et son père, étreints par la peur, regardaient, figés, ce qui se passait. Les arbres changés en silhouettes humaines formaient maintenant une armée de géants immobiles et silencieux. N'arrivant plus à retenir sa peur, Niko cria. Il voulait dire à son père qu'il fallait se sauver mais, au lieu d'une voix, ce furent des flammes qui étaient sorties de sa bouche. Le feu embrasa d'abord son père qui lui demanda, avant de tomber étouffé par la fumée : « Pourquoi, mon fils ? » Le feu atteint très vite les figures géantes, redevenues des arbres, et tout brûla sauf Niko... Lorsque le feu s'éteignit, à perte de vue Niko ne voyait qu'une étendue calcinée et un ciel trouble. Même le lac était asséché. C'est à ce moment qu'une averse chaude tomba. Niko qui levait ses yeux vers le ciel la reçut sur le visage avant de voir le singe lui cracher dessus et le remuer. Il ne savait pas alors si l'obscurité qu'il voyait était le prolongement du brouillard opaque que le feu avait laissé ou s'il était réveillé.

39. Il est impossible de savoir combien de temps Niko est resté allongé dans le noir d'abord inconscient, puis captivé par la vision d'un singe qui apparaît et disparaît dans les ténèbres et, enfin, absorbé par les réminiscences de son rêve. De manière générale, avec Niko, il est impossible d'avoir un repère temporel fiable, entre autres raisons, parce que lui-même n'y accorde pas vraiment d'importance.

40. Cette chute et ce rêve rappellent quelque chose à Niko. Un souvenir confus. Le singe revient vers Niko. Une nouvelle fois. Il crache sur son visage, le secoue et repart. C'est de l'eau, comprend-il soudainement. Le singe va en chercher à la source et vient l'en arroser pour le réveiller. Avec cette pensée, Niko revient au monde. Il ne voit plus l'animal comme une présence abstraite, mais comme un être réel qu'il associe désormais à des souvenirs précis. « Singe », murmure-t-il. « Eau... grotte... corde... torche... », continue-t-il en se rappelant clairement où il était, pourquoi il y était venu et comment il était tombé.

41. Il n'a pas la force d'avoir peur de l'animal. Ce qui lui reste d'énergie est capté par une douleur qui martèle le dessus de son crâne et cette autre qui lui déchire l'estomac. Ces souffrances éveillent en lui un souvenir qui s'éclipse à peine évoqué. Il doit éviter certaines pensées.

42. Il entend des cris. Le grouillement se rapproche et, subitement, c'est une vingtaine de singes, grands et petits, qui entoure Niko et le transforme en jouet. Il n'a pas le temps d'être effrayé qu'une multitude de doigts

curieux et bruyants explore ses narines, fouille ses cheveux, tire la peau de son ventre, chatouille ses pieds, tord son sexe et fourre de la terre dans ses oreilles. Niko doit se lever au risque de finir en une pâte humaine informe. À peine cette idée se forme-t-elle qu'il est saisi par ces mains tapageuses, jeté en l'air une première fois, puis une deuxième fois, encore plus haut. Oubliant vin instant le tumulte, la douleur et l'épuisement, il comprend qu'il est lancé le long de la corde. Au troisième jet, il l'attrape et, après une contorsion longue, pénible et maladroite, il réussit à s'agripper à un rebord proche du couloir qui mène à la première galerie. Il manque de tomber à plusieurs reprises mais les glapissements, qu'il prend pour des encouragements, l'aident à tenir. Arrivé enfin au couloir qui doit lui permettre de rejoindre la première cavité et l'extérieur, il se retourne pour remercier les singes, mais ceux-ci ont disparu. Il ne voit derrière lui que la corde oscillant au-dessus d'un trou sombre et muet.

43. La douleur, la faim et la culpabilité qui le prennent en tenaille ne lui laissent pas le temps de se demander ce qui vient de lui arriver. A-t-il vraiment rencontré des singes là au fond ? A-t-il été encouragé, hué, moqué, ou expulsé ? La grotte continue-t-elle au-delà de cette cavité dans laquelle il est tombé ?

44. D'après une fable dont il ne se souvient pas du détail, il fut une époque où les humains formaient avec les singes de toutes sortes une seule et même famille. C'est le jour où les hommes ont commencé à rêver que le malheur est arrivé sur terre. Le récit conclut que qui souhaite le bonheur doit, successivement, cesser de parler, de rêver et de penser. Les singes en général, et les gorilles en particulier, qui se sont toujours tenus à l'écart du piège de la pensée, du rêve et, surtout, de la parole, se contentant de voir, comprendre et faire, sont cités comme les gardiens de cette sagesse perdue.

45. C'est parce qu'ils croyaient que Niko, pour être muet, ne pouvait ni penser, ni rêver, que certains l'avaient, pendant un temps, surnommé Niko-le-singe.

46. Pour fonder cette comparaison, il y avait aussi son sourire.

47. Niko rampe vers l'extérieur. Lorsqu'il arrive au bord de la petite cuvette où il peut se désaltérer, il remarque que la lune, pleine et radieuse, se reflète parfaitement dans le miroir formé par l'eau. Il approche ses lèvres de l'eau, doucement, afin de ne pas gâcher cette image sublime. Quand il se

décide enfin à écouter ses sens plutôt que son plaisir et à boire, sa tête, son estomac et la nausée s'apaisent.

48. Ce n'est pas l'eau en elle-même, décide-t-il de penser, mais les extraits de la lune qui y macèrent qui procurent un tel réconfort. Il gît sur le sol, les jambes et les bras écartés, le menton planté dans le bord boueux de la cuvette, les yeux abandonnés, et sa langue s'allonge régulièrement pour laper cette eau délicieuse. Il serait définitivement heureux si le temps pouvait s'arrêter, figer cette position et cette sensation. S'il n'avait pas d'estomac, si le jour ne devait pas se lever et s'il ne craignait pas d'être agressé ou de pourrir dans cette posture, sans doute pourrait-il vivre ainsi, éternellement. Voir cette image de la lune flottant devant son nez, la brouiller de temps en temps en y plongeant sa langue, sentir la fraîcheur envahir son corps et attendre que l'image retrouve toute sa pureté avant de la troubler de nouveau. Ne pas être concerné par le temps. Si le bonheur existe, il doit ressembler à cela. Cette pensée scintille dans sa tête comme le reflet de la lune dans la cuvette devant lui.

49. La nuit est tombée, et la lune dans l'eau noire est devenue une petite pastille brillante, dont l'éclat est rehaussé par des étoiles qui semblent des bulles immobiles. Niko finit par la voir floue et multiple.

50. Le bonheur, c'est ce qu'on est obligé de quitter. Voilà ce qu'il se dit au moment où il se lève.

51. Combien de temps est-il resté étendu là, la tête et le ventre vides, étourdi par l'image de ce miroir d'eau ? Autant qu'il en faut pour avoir perdu l'habitude de se tenir debout et devoir rester un moment assis afin de se réhabituer à avoir la tête plus haute que le reste du corps. Il essaie de maîtriser les tremblements qui envahissent ses jambes. C'est alors qu'il entend un vacarme familier. Sur une butte rocailleuse, les singes s'agitent quand Niko apparaît non loin d'eux, derrière un monticule. Ils dévalent la pente et, quelques enjambées derrière eux, Niko titube à leur suite. Une voix, au fond de lui, lui conseille de faire confiance à ces singes. Son cœur semble sûr que leur sort et le sien seront désormais liés. Il est certain qu'ils le guideront vers la nourriture la plus proche.

52. Qui ne sait pas faire observe, écoute et devient gentil, affirme un dicton auquel il ne pense pas.

53. Au sol, des melons roulent des rondeurs juteuses et, en hauteur, des régimes de bananes exhale un parfum alléchant. Les singes se ruent sur les bananes et, comme c'est ce qu'il préfère mais aussi pour rester à distance et à terre, Niko mange les melons. Il saisit un fruit après l'autre, le brise contre une grosse pierre à côté de lui avant d'en racler les pépins et la chair avec les dents. Au fur et à mesure qu'il se rassasie, il se précipite moins, choisit les fruits les plus lourds et les plus parfumés. Il finit même par prendre le temps de les trancher proprement, avec la machette qu'il porte toujours à la ceinture, et par jeter les pépins. De leur côté, les singes dévorent les bananes en silence. Ils ne paraissent pas se préoccuper de Niko qui les scrute en retrait.

54. Assouvi, Niko est étendu sur le dos au milieu des melons et de leurs restes. Les feuilles rêches grattent ses jambes et ses bras, mais il n'y fait pas attention. Il cherche la lune dans le ciel, mais il ne trouve qu'une lueur voilée par un nuage immobile. Le bonheur, pense-t-il, c'est un homme oublié des autres, en règle avec ses besoins naturels et installé confortablement pour sentir le battement régulier de son cœur, écouter les bruits du loin et admirer la lune et les étoiles.

55. Qu'est-ce qui se passe pour que, sans transition, les images des tueries ressurgissent et le raidissent dans cette convulsion qui le laisse toujours avec la mine d'un noyé qu'on vient de sauver des eaux ?

56. En ce même temps, une détonation retentit et, simultanément, le fruit que Niko a laissé tomber à son côté explose. Submergé par un flot d'images insoutenables et saisi de tremblements, il n'a pas conscience de ce qui se passe et reste étendu. Un vacarme lui parvient confusément aux oreilles. Une nouvelle déflagration et un jaillissement de poussière à son côté le ramènent à lui et à l'évidence : on lui tire dessus. Pourtant, comme si ce constat ne le concernait pas vraiment, Niko ne bouge pas, rocher parmi les rochers, melon parmi les melons. Au milieu de son visage éteint, ses yeux, toujours fixés sur le ciel, reflètent une lueur abandonnée, celle de la lune.

57. Une nouvelle déflagration dont, cette fois-ci, la décharge pénètre en lui comme un tourbillon de terreur le soulève. Il se glisse derrière le rocher sur lequel tout à l'heure il cassait les melons. En serrant ses genoux repliés, faisant disparaître sa tête dans la boule ainsi formée et retenant son souffle, il s'applique à repérer, au bruit, où sont les singes. Ont-ils pu partir sans

lui ? Et si tout ceci n'était qu'un piège destiné à éliminer l'intrus qu'il est dans la grotte ? A-t-il raison de leur faire confiance ?

58. Notant qu'il est dans cette même position où il avait surpris nombre de ses victimes, il est de nouveau surpris par un flot de souvenirs qui l'écoeurent et le crispent, violemment, au point de faire revenir tout ce qu'il vient de manger. Les morceaux de melon qui coulent sur le sol sont intacts.

59. Les tirs cessent, mais Niko ne se sent pas remis, alors il attend. S'il faut attendre plusieurs jours avant d'être certain de pouvoir se relever en toute sécurité, il est prêt à le faire. La patience a toujours été sa principale qualité. Au bout d'un long silence au cours duquel, en plus d'être vigilant, il doit éviter de retomber dans le piège de l'errance de ses pensées, un râle capte son attention, de plus en plus faible et saccadé. Telle une tortue méfiante, il déploie sa tête, doucement, afin de mieux entendre ; puis pour repérer d'où vient le bruit, il s'accroupit pour laisser son front en sueur, puis ses yeux, dépasser du rocher. À quelques pas, un singe gît, atteint par une balle derrière la tête. Le sang qui coule forme autour de lui une flaque opaque. Sa position laisse deviner que l'animal a été saisi alors qu'il courait en direction de là où Niko était allongé. La scène, aseptisée par la lumière blafarde de la lune, ne paraît pas assez réelle pour déclencher l'effondrement de pensées sinistres embusquées au fond de Niko.

*

Elle se promène dans ses souvenirs comme dans un lieu qui serait à la fois familier et inconnu, une maison tombée dans l'obscurité où elle chercherait ses repères à tâtons. Dans cette rêverie, elle se voit, autre elle-même, étendue sur ce lit, enivrée par la confusion et l'abandon à la tristesse. Elle y reste longtemps et, se souvient-elle, c'est la sonnerie de son téléphone qui la tire de sa torpeur.

Un ami lui proposait d'aller au théâtre le soir même. Comme elle ne pouvait pas rester allongée indéfiniment et comme elle ne savait pas que faire ensuite, elle accepta l'invitation. La voix à l'autre bout du fil avait clairement manifesté sa joie et elle avait eu du mal à y répondre. C'était toujours la même voix qui se manifestait lorsque ça n'allait pas bien avec l'autre, celle aussi à laquelle elle associait les discussions les plus riches, celle de Victor.

La pièce présentait un homme atteint d'une maladie incurable et dont le nom imprononçable insinuait un rapport avec ce pays qui avait brutalement

reconquis son attention ce même matin. Elle identifiait très bien sa langue maternelle à défaut de savoir la parler. Dans cette pièce, l'homme recevait la visite de son ange gardien qui lui suggérait, en attendant sa mort prochaine, de passer le temps à rassembler dans une petite boîte tout ce qu'il voulait laisser de lui, tout ce qu'il voulait que, par la suite, on lui associât. La pièce s'intitulait *En mémoire de lui*. Pour une raison qu'elle ne s'avouait pas alors, elle la trouva belle mais insupportable, troublante. Quelques années plus tard, assise à son bureau, elle croit savoir pourquoi ce spectacle l'avait autant saisie. C'est peut-être à ce moment-là que s'est fait le lien entre le dégoût qui l'avait inondée et le projet auquel elle se consacre maintenant, à des milliers de kilomètres de là.

Après la pièce, elle avait invité Victor à boire un verre. Elle s'était d'abord étonnée qu'il ne semblât pas avoir entendu cette information dont elle avait subi la secousse ce même matin et, incapable de penser à autre chose, elle n'écoula que d'une oreille ses commentaires sur la pièce. Il finit quand même par y venir :

— Tu as entendu ces chiffres incroyables sur les prisons de chez toi. Il paraît que les prisonniers y sont si nombreux et les instances judiciaires si débordées qu'il faudra plusieurs siècles pour les juger tous.

— Oui, avait-elle répondu, affectant la même neutralité que si on lui annonçait les résultats de la coupe du monde de cricket.

— C'est incroyable tout de même qu'une telle situation puisse exister. Ça donne une idée effrayante de la violence qui a touché le pays mais aussi de l'indifférence qui couvre tout cela. C'est comme s'il y avait en France un crime qui entraînerait la réclusion de tous les habitants de Lyon et que tout le monde s'en moquait.

— C'est terrible mais bon... lâcha-t-elle pour voir sa réaction.

Il suspendit un moment à ses lèvres le verre qu'il venait de saisir, le reposa et lui cria : « Mais tu es dégueulasse ! » Elle sourit et il comprit qu'elle ne parlait pas sérieusement.

Il dit là un mot juste : ce qu'elle venait de dire, donc ce qu'elle avait entendu ce matin dans la bouche d'un camarade, était dégueulasse. Dans cette phrase, c'est cela qui l'avait choquée : l'obscénité du monde, non pas dans l'étalage de l'horreur et de l'injustice mais dans l'attitude de ceux qui ne trouvent rien d'autre à y redire que « c'est terrible, mais bon », rien d'autre à en faire que d'y faire allusion, entre une gorgée de café et une plaisanterie, et de s'en indigner rituellement avant de passer à autre chose, à

la vie normale. C'est cette façon d'être résigné devant tous les bouleversements, de ne pas se laisser soi-même bouleverser au risque, croit-on, d'ajouter sa propre misère à celle déjà écrasante du monde qu'elle ne supportait plus. Soudain, cette attitude à laquelle elle a été si amoureuxment dressée et dans laquelle elle s'était confortablement vautrée pendant des années l'écœura. Mais peut-il en être autrement ?

Peut-être, pensa-t-elle alors qu'elle revenait à Victor qui n'avait pas fini de trouver inadmissible cette situation, que c'est pour cela qu'elle avait toujours éprouvé pour lui un sentiment singulier. Il était toujours touché, même si cela ne restait que des mots, et il réagissait, attirant sur ces sujets l'attention des indifférents. C'est déjà ça.

Elle ne comprend pas comment elle a réussi à être insensible au monde aussi longtemps. Combien de fois, avant ce jour où sa normalité s'est effondrée, s'est-elle contentée, elle aussi, de dire « c'est terrible mais bon » ? Combien de gens n'ont et n'auront jamais d'autre réaction que celle-là ? En ferait-elle encore partie aujourd'hui si le volume de la radio n'avait pas trahi sa routine ?

Elle soupire et revient à ses souvenirs.

L'interminable discussion et le retour à pied la firent arriver chez elle au petit matin. Mais, au lieu de dormir, elle se mit à écrire. Cette journée venait de la décider à entreprendre un projet essentiel. Rédiger le résumé de cette entreprise ne pouvait pas attendre. Sur une feuille à part, elle s'appliqua d'abord à en calligraphier le titre : « En mémoire de... ». Il lui fallut une bonne heure avant d'être satisfaite du résultat. Sur le moment, elle crut suivre sa minutie habituelle. Aujourd'hui, elle sait qu'elle prenait alors surtout le temps de réfléchir une nouvelle fois, de soigner le détail de son idée, en même temps que la courbe de ces onze lettres. Au-delà du projet lui-même, d'autres choses la préoccupaient.

Notamment, elle prit conscience que la première conséquence était d'abandonner ses études devenues insignifiantes. L'intérêt de la finance de marché, de la logistique, et autre contrôle de gestion, s'était dissous dans cette idée dont elle soignait le titre.

L'autre chose était que ses parents ne devaient pas être au courant. C'était une évidence et une nécessité.

Ils l'avaient accueillie lorsque, orpheline de cette tragédie, elle semblait condamnée. Elle savait à quel point son sort, sans leur générosité inexplicable, aurait été différent. Elle n'aurait jamais connu la tendresse,

elle n'aurait pas bénéficié des attentions qui l'avaient portée jusque-là, elle n'aurait pas fait les études que tout le monde s'accordait à qualifier de brillantes. Leur prévenance était allée jusqu'à lui garder son nom : Isaro, qui était, avec sa couleur, le seul signe qui empêchait de l'assimiler à leur famille. Elle ne prenait jamais la peine de préciser qu'ils étaient ses parents adoptifs. Mieux qu'une famille, se disait-elle souvent, ils étaient des anges. Des sauveteurs et des gardiens providentiels dont les ailes avaient permis à la petite perle qu'elle était, jetée hors de l'eau, de continuer à croître.

Pourtant, à partir d'un moment qu'elle identifie mal, leur relation se défit, fil par fil, jusqu'à n'être qu'une abstraction, juste ce qu'il fallait pour maintenir l'illusion d'une réalité en fait disparue. Les photographies qu'ils regardaient et prenaient sans cesse formèrent pendant un temps l'unique pilier de leur famille disparue. Le jour où elle décida d'aller faire ses études à Paris, cette neutralité s'effondra. Ses parents ne furent plus que des censeurs qui lui assénaient, par téléphone et tous les jours, des conseils étouffants. Elle finit par filtrer leur numéro puis par changer le sien. Dès lors, leur lien unique ne fut plus que le virement mensuel automatique de leur compte bancaire au sien. C'est grâce à cela qu'elle pouvait continuer à vivre dans la capitale et bientôt, espérait-elle, acheter son billet d'avion.

Maintenant, elle se dit que cette manière de se comporter envers eux avait été stupide. Elle la regrette sans pour autant penser qu'il aurait pu en être autrement. Elle croit que l'éloignement puis la rupture sont nés d'un inévitable malentendu : tout ce que ses parents faisaient pour l'enraciner dans la vie l'éloignait de la seule chose essentielle à ses yeux. Plus elle réalisait ce qui, pour eux, semblait des objectifs ou des garanties ultimes, plus elle souffrait de perdre son énergie à courir derrière des titres de toute façon indus. À tort, elle les confondit avec ce malaise qu'ils lui faisaient subir. Ils ne cessèrent jamais de l'aimer, même dans le silence qu'elle leur imposa et qu'ils ne violèrent jamais alors qu'ils auraient pu le faire si facilement, en arrêtant le virement mensuel par exemple.

Serait-elle capable d'aimer une personne malgré elle ? Saurait-elle résister à l'envie de traiter d'ingrat et de punir celui pour qui elle aurait tout fait et qui se montrerait finalement aussi insolent qu'elle envers ses parents ? Cet amour sans réserve ni condition est-il le propre des anges gardiens ?

Trois

60. Quand avaient retenti les deux premiers coups de feu, alors que Niko restait étendu au milieu des melons, les singes s'étaient dispersés dans la forêt. Est-ce pour le réveiller et fuir avec lui que ce singe était venu vers lui ? C'est à ce moment qu'il avait été foudroyé par le tir qui devait lui être destiné. Voilà ce que se dit Niko lorsqu'il se décide à s'approcher du singe qui ne geint plus. Il reconnaît qu'il s'agit de celui-là même qui l'avait ramené à lui le jour où il avait chuté dans la grotte. Il peut reconnaître entre mille ce corps massif. Il s'étonne en constatant que le visage du singe a la même expression, comme si la mort ne l'avait pas vraiment atteint. S'il n'y avait cette blessure et ce sang, on pourrait croire qu'il dort, pense Niko. Peut-être est-ce propre à ceux que la mort prend par surprise. Ils n'ont pas le temps de voir la fin les écraser et de faire la grimace de ceux qui meurent avertis.

61. Niko connaît très bien la mine qui caractérise ceux qui meurent prévenus. Il a incarné cet avertissement assez souvent pour repérer ce que les proies ont en commun dans leur expression. Mais il ne doit pas laisser ce genre de pensées l'emporter.

62. Est-ce que ce singe était son ange gardien ? préfère-t-il se demander. Cela dépend, songe-t-il. S'il faut le mériter, la réponse est certainement négative. La mort d'un ange gardien est-elle un signe ? Pourquoi a-t-on besoin d'un ange gardien ?

63. Quand Niko arrive à la grotte, en traînant derrière lui, tel un sac d'ordures, le corps du singe, il est épuisé. Il l'a d'abord porté et traîné avant de constater que ses forces n'en supportaient pas la charge. Il a ensuite essayé de le faire rouler. Mais le corps lourd et raidi du singe s'est montré peu adapté à cette technique. Dans tous les cas, une chose lui paraissait

évidente : il n'était pas question, pour lui, de laisser là le cadavre du singe qui lui avait sauvé la vie à deux reprises, jusqu'à payer de la sienne. Il s'est alors assis pour réfléchir.

64. Doit-on quelque chose à son ange gardien ?

65. L'image des chèvres est apparue à Niko comme un éclat de lumière. Il s'est souvenu avoir suivi son oncle Gaspard qui, de temps en temps, partait à l'écart du village avec des chèvres agitées et habillées et les ramenait sur ses épaules, dénudées et silencieuses. Du seau qu'il tenait dans une main dépassait toujours, à l'aller, la pointe brillante d'une machette et, au retour, la peau ensanglantée de l'animal. Un jour, Niko avait suivi son oncle parce qu'il avait choisi, pour l'égorger, une bête à laquelle il tenait plus que tout.

66. C'est une chèvre à laquelle Niko avait essayé d'apprendre à parler. Pour gagner la confiance de l'animal, il avait commencé par lui donner un nom. Il choisit de l'appeler Niko, comme lui-même. Ensuite, il avait décidé de vivre comme lui, seule façon de comprendre comment il fonctionnait. Pendant plusieurs mois, les deux Niko passèrent donc ensemble le plus clair de leur temps, inséparables, à téter, à brouter et à courir l'un derrière l'autre ; même si dans cette dernière activité, il faut le dire, c'est plus Niko qui courait derrière Niko que le contraire. Le soir, avant le coucher, Niko s'appliquait à apprendre au biquet les subtilités du langage des humains. Étant lui-même muet, il y a évidemment des détails dans lesquels il ne pouvait pas entrer.

67. En fait, l'apprentissage se fit d'une façon dont personne ne peut prétendre avoir compris le secret.

68. En y repensant, il paraît à Niko que la fête pour laquelle son homonyme animal avait été égorgé avait été fictive. On avait voulu le priver du seul être qu'il aimât. Il en garde une profonde blessure qui lui refait mal lorsqu'il y repense, longtemps après.

69. Lorsqu'il avait vu Gaspard entrer dans l'étable avec le seau au fond duquel rutilait la lame d'une machette, il avait su ce qui allait se passer. Niko allait partir entier et revenir en deux parties, la peau dans le seau et le reste sur les épaules de son oncle. Il avait pensé à empêcher Gaspard de faire du mal à Niko, mais quelque chose l'en avait dissuadé. Il avait vu le chevreau être mis en laisse, puis tiré loin du village. Il avait deviné, derrière

les bêlements affolés, les prémisses d'un langage intelligible, fruit de toute sa patience. Il avait suivi son compagnon, discrètement, jusqu'au ruisseau où, sans cérémonie, la machette infailible de Gaspard l'abattit d'un coup net à la nuque. Il avait vu Niko tenter en vain de se défaire de la prise ferme de Gaspard, puis s'immobiliser, comme si, une fois la mort certaine, la victime avait compris qu'il était de son intérêt de coopérer. Il avait ensuite observé la manière dont son oncle avait suspendu Niko inerte, la tête en bas, pour le débarrasser de sa peau et de ses entrailles.

Il avait même aperçu dans la fumée qu'exhalait la chair rose s'envoler une âme intelligente et déçue. Pendant que Gaspard s'était mis à laver la machette et à nettoyer les abats à l'eau du ruisseau, Niko était retourné dans l'étable où il passa la nuit. Depuis ce jour, il ne prit plus le risque de se lier à qui ni à quoi que ce soit.

70. Ne pouvant pas transporter le singe tel quel, Niko a tout de suite pensé à l'alléger en l'éventrant, comme le faisait son oncle Gaspard avec les chèvres. C'est le seul moyen de le ramener jusqu'à la grotte a-t-il constaté avant de se mettre au travail. Ne pouvant pas suspendre l'animal, il s'est contenté de le coucher en travers sur la pente de la colline afin que les entrailles et le sang puissent se répandre sans souiller le reste du corps. Grâce au souvenir des gestes de son oncle et à la machette qui ne quitte jamais sa ceinture, l'opération a été rapide.

71. La nuit et la lumière pâle de la lune l'ont aidé à ne pas distinguer tout ce qui aurait pu l'écœurer. La crainte de voir le singe bouger et la peur de recevoir une nouvelle salve de tirs lui ont fait oublier les odeurs. Enfin, la faiblesse lui suggère de faire des feuilles de bananier un tapis sur lequel il serait plus facile de tirer le corps de l'animal.

72. Comment se fait-il que c'est ce singe qui a été touché et en sa présence se demande-t-il alors qu'il remonte vers la grotte. A-t-il suivi le groupe pour pouvoir ramener le cadavre de son ange gardien ? Que ce serait-il passé si c'est lui qui avait été touché ?

73. Niko n'est pas à l'aise quand il apparaît sur le monticule qui surplombe l'entrée de la grotte. Il n'y a pas que l'animal qu'il traîne derrière lui qui l'encombre. Il se demande aussi pourquoi il s'impose une telle corvée. Cela fait longtemps qu'il a admis que sa vie n'a pas de sens, et n'a pas besoin d'en avoir. Pourquoi alors s'impose-t-il de rapporter ce

corps ? Qu'en fera-t-il ? Pourquoi se mettre à avoir ces idées d'ange gardien ou de gratitude au lieu de fuir ? Pourquoi interpréter comme il l'a fait des gestes qui peuvent tout aussi bien signifier le contraire ? Ce qui lui manque, se dit-il, c'est d'avoir le courage de fermer les yeux pour toujours au lieu d'essayer de se maintenir dans un impossible purgatoire.

74. Il doit porter le cadavre quelques pas encore.

75. En franchissant le seuil de la grotte, Niko est accueilli par des glapissements. Ce doit être, suppose-t-il, les singes qui le remercient d'avoir rapporté leur congénère. Que font les singes avec leurs morts ? Les enterrent-ils ? Les laissent-ils pourrir là où ils s'écroulent ?

76. Quel sens a pour les singes de voir Niko ainsi ramener un des leurs inanimé et éventré ?

77. Depuis qu'il s'est retiré dans la grotte, donc depuis peu finalement, Niko ne supporte plus le bruit et il est obligé de faire un effort irreprésentable pour accepter sans protester cette gratitude tapageuse. En revanche, l'isolement ne détraque pas ses sens qui, prend-il conscience, deviennent bien plus vifs qu'avant. Ses oreilles distinguent les mouvements les plus discrets. Ses yeux recueillent les sons les plus lointains. Son nez caresse des formes invisibles. Ses mains sentent des odeurs insoupçonnables. Quant à sa langue, elle déniche des sentiments indescriptibles dans l'air qu'il respire. À cause de cette sensibilité, il ne pourrait plus supporter de vivre ailleurs que dans cette grotte. Les gens et leur tapage incessant le rendraient fou. Depuis quand ressent-il les choses ainsi ? Est-ce à cause ou malgré cela qu'il a tué autant de gens ? Ceux qui tuent, ont-ils une raison ? Et ceux qui meurent ? Voilà les idées qui occupent l'esprit de Niko alors qu'il arrive à la grotte.

*

Pourquoi les différents moments d'une vie ne font sens qu'une fois qu'on les a traversés ? La vie est-elle en somme une marche à reculons ? Contrairement à ce que l'on affirme souvent, pour se rassurer peut-être, ce qui est devant soi, n'est-ce pas le passé plutôt que le futur ? L'avant et l'après peuvent-ils être vus comme une seule et même chose ?

Pourquoi pense-t-elle ceci ? Allez savoir...

Maintenant, elle croit comprendre ce qui l'a poussée à se comporter avec ses parents comme elle l'a fait, ce pourquoi elle les a désignés comme

les ennemis de son bonheur. Son explication est un peu tortueuse mais assez proche de la réalité.

Ce que la générosité de ses parents lui a enlevé c'est de pouvoir être orpheline, de l'être sans circonstance atténuante ; d'en être anéantie ou d'en renaître. Ils l'ont privée de la possibilité d'être submergée par la tristesse et d'en émerger. Avant même qu'elle réalisât qu'elle était noyée, ils la sortirent de l'eau, lui offrirent des habits secs et une tasse de chocolat chaud. Ils l'éloignèrent du lac où le destin semblait pourtant avoir décidé qu'elle dût mourir. Ils la poussèrent à avancer et l'entourèrent tant et si bien que le lac disparut de l'horizon avant qu'elle pensât à se retourner. Peut-être leur en voulait-elle de l'avoir distraite du deuil de ceux que la chance avait oubliés.

En la sauvant, ils ne lui avaient pas permis de pouvoir se plaindre de ce qui lui était arrivé. C'est bien là le problème avec les anges : leur générosité empêche que s'accomplissent la cruauté et l'absurdité auxquelles sont condamnés les humains. Leurs ailes prévenantes protègent et gênent. Comme on le lui rappela trop souvent, il ne fallait pas oublier qu'elle était malgré tout chanceuse d'être toujours en vie. Elle dût s'accrocher à ce silence et à cet oubli comme une façon de dire sa gratitude, paraître heureuse pour ne leur donner aucun regret, feindre que ce qu'elle avait grâce à eux compensait ce qu'elle avait perdu.

Pour l'anniversaire de ses dix-huit ans, ils lui avaient offert deux classeurs de photographies qui déroulaient sa vie en images et chronologiquement. « Tout y est ! », lui avait dit son père visiblement fier. Son arrivée, avec la première photo où elle apparaît, maigre et apeurée, emmitouflée dans un pull trop grand pour elle. La découverte de ce qui serait sa chambre. Les manifestations organisées en son nom afin de réunir des fonds et aider d'autres enfants moins chanceux qu'elle. Son premier jour à l'école. Ses anniversaires, confondus avec sa date d'arrivée à défaut de connaître sa réelle date de naissance. Ses vacances. Ses galas de danse et de piano. Les courses à pied. Et bien d'autres événements encore répertoriés dans ces volumes.

Tout y était sauf ce qu'il n'y avait pas, c'est-à-dire ce qui avait eu lieu avant la première photo. Après avoir tout feuilleté et remercié elle revint à cette première image. Elle ne put pas se retenir de pleurer. Elle laissa croire à l'assemblée alors réunie qu'elle pleurerait de joie, émue par l'afflux de souvenirs. En réalité, ce qui l'attrista, c'est que cette consignation soignée

et systématique de ses faits et gestes depuis qu'elle était là ne faisait que souligner ce qui était omis, ce qu'il y avait eu avant tout cela.

Maintenant, alors que ses pensées l'y ramènent, elle peut formuler assez clairement ce qui s'est passé. C'est une aigreur diffuse qui s'est emparée d'elle et qu'elle a d'abord répandue sur elle-même et sur ses parents. Elle eut besoin de sentir et de montrer la cicatrice qu'elle s'était tant appliquée à couvrir. Petit à petit, elle se priva de jouir de la vie, non pas que cela lui répugnât, mais parce qu'elle ne voulait plus cautionner ce qu'ils avaient fait pour son épanouissement. Ou plutôt, elle n'acceptait pas de n'être que cette fille brillante dont ils étaient si fiers.

Elle commença aussi à détruire ses réussites et cacher ses joies. Elle cessa ses cours de piano ainsi que la danse qui lui avait donné une sveltesse et une élégance exceptionnelles. Elle ne s'enthousiasma plus pour ses cours et ne poursuivit son cursus que malgré elle d'une certaine façon, usant et épuisant l'avance acquise lorsque ses études l'avaient passionnée. Ses parents virent qu'elle changeait, mais ils lui assuraient qu'ils savaient qu'elle se reprendrait quand le moment crucial se présenterait. Ils assuraient comprendre qu'elle avait besoin de lâcher du lest, de vivre. Après tout, elle arrivait à un âge où elle devait affirmer sa liberté. Il fallait admettre qu'elle fit les choix qu'ils avaient faits à sa place jusque-là. Leur confiance la désespérait. Ils ne comprenaient pas ce qu'elle essayait de leur dire, alors elle haussa le ton.

Ainsi procéda-t-elle d'abord par des allusions si indirectes qu'elles en étaient presque imperceptibles. Elle oublia de leur laisser le mot auquel elle les avait habitués lorsqu'elle sortait. Elle ne vint plus les embrasser avant d'aller se coucher. Elle ne mangea plus avec eux, prétextant toujours un emploi du temps spécial. Finalement, comme ils continuèrent à la comprendre, elle quitta la maison et partit étudier à Paris. Au cas où cette distance n'aurait pas suffi, elle changea de numéro de téléphone. Malgré cela, elle ne fut pas entendue, lui sembla-t-il. Son comportement passait pour une crise d'adolescence tardive.

Il lui paraît que toute sa vie, jusque récemment, n'a été qu'une tentative vaine pour dire à ses parents et à tout le monde son malaise.

Lorsqu'elle ne put plus s'en prendre à eux, elle entama de se détacher de l'autre. Cela ne fut pas difficile car il donnait une large prise aux trombes de caprices, de reproches et de frustrations qu'elle déchaînait contre lui. Assez vite, il ne fut plus qu'une marionnette qu'elle convoquait, manipulait et

rejetait à sa convenance. Trop épris d'elle, il s'en contenta. Trop ivre de son pouvoir, elle en abusa, jusqu'à le trouver trop faible pour mériter d'être aimé.

Ce fut ensuite le tour de ses amis. L'un après l'autre, y compris Victor, ils s'éloignèrent, de guerre lasse. La dernière fois qu'ils se virent, Victor lui avoua qu'il ne la supportait plus. Elle se rappelle à peu près ce qu'il lui dit alors. Il l'aimait beaucoup, mais elle l'obligeait à réaliser qu'il est impossible d'aider quelqu'un qui ne s'aime ne serait-ce qu'un peu. Il parlait d'elle bien sûr. Il lui fit remarquer qu'elle donnait l'impression de mettre sa dernière dignité dans l'obstination à s'enfoncer et à n'accepter aucune aide. Cela était insupportable pour lui et peut-être dangereux puisque, à défaut de la sauver, il risquait d'être emporté dans sa noyade.

Une fois encore, Victor dit juste. S'il y a une personne dont elle regrette la compagnie aujourd'hui, quelqu'un qui lui manque, organiquement, c'est-à-dire sans qui elle se sent incomplète, c'est lui.

Du loin de sa nouvelle vie, elle regrette aussi le mal qu'elle a pu penser et faire alors. Mais elle est fière d'avoir osé sortir d'un rôle si facile, pour conquérir celui qu'elle joue aujourd'hui et dans lequel elle s'est sentie heureuse pendant un temps. Cette époque lui paraît lointaine, irréelle.

Pendant le temps qu'elle passa à travailler son projet puis à attendre les avais dont elle avait besoin, elle ne sortit presque pas de chez elle sauf pour se procurer des livres, des sucreries ou faire des photographies pour sa collection d'images de pieds. Lorsqu'elle avait fini, elle s'étendait sur son lit et fixait le plafond où les taches et la poussière dessinaient des figures chaque fois nouvelles. Elle s'abandonnait à cette contemplation en se disant que la vie lui conviendrait si elle pouvait s'y arrêter définitivement sans que cela impliquât aucune conséquence désagréable.

Maintenant que toute cette eau trouble a décanté, ce comportement la remplit de honte. Comment a-t-elle pu en vouloir à ses parents, à l'autre et à ses amis de ne pas avoir su combler le trou laissé en elle par la perte des siens, de ses amis et de son pays ? Comment a-t-elle pu ignorer que ce qui la rongait n'avait rien à voir avec eux ? Pourquoi a-t-elle eu besoin de les exclure de sa souffrance ?

Elle se souvient d'un message laissé par ses parents sur le répondeur de son téléphone. Elle l'entend comme un écho étiré par le temps et la distance. « Isaro, c'est ton école qui nous a donné ton numéro. Nous avons appris que tu n'allais plus en cours et que tu ne répondais plus au téléphone.

Cela nous inquiète. Pas pour les cours mais pour toi. La banque nous a informés que ton compte est toujours utilisé, donc nous en déduisons que tu es en vie et assez bien portante pour faire des retraits à des machines différentes. Si prendre le large est la condition de ton bonheur, nous l'acceptons mais si un jour tu veux nous donner de tes nouvelles, sache que nous nous en réjouissons toujours. » C'est son père qui avait parlé, lentement et distinctement comme s'il avait lu un mot, puis sa mère avait ajouté : « Tu nous manques, petite perle. On t'aime ! Que Dieu te garde. » Elle ne leur avait pas fait signe, si ce n'est en changeant de banque. Ils ne l'avaient plus appelée.

Ce qu'elle ressent en y repensant dépasse la honte.

OceanofPDF.com

Quatre

78. Niko s'est endormi et, lorsqu'il se réveille, il est étendu à quelques pas de l'entrée de la grotte. Une odeur de chair et de sang le surprend et lui rappelle ce qui s'est passé. À côté de lui, l'œil du singe qu'il a éventré et transporté paraît le fixer et lui demander quelque chose.

79. Doit-on quelque chose à son ange gardien ? De quoi a-t-il besoin de se protéger ?

80. De même qu'il lui a semblé évident qu'il ne pouvait pas abandonner le corps du singe où il avait été abattu, Niko sent qu'il ne peut pas le laisser ainsi étalé, ni, ce qui a été sa première idée, l'enterrer. Il entreprend alors de laver l'intérieur du cadavre et se dit ensuite que ce serait mieux s'il arrivait à rembourrer le ventre avec quelque chose et à le refermer, comme s'il n'avait jamais été ouvert. Pour cela, il s'empresse de trouver les tiges les plus longues, souples, fines et robustes et de collecter toutes sortes de plantes séchées avec lesquelles il compte bourrer le singe. Il lui faut en rassembler beaucoup et faire plusieurs allers retours pour redonner à l'animal ce ventre un peu bombé qui le rendait si sympathique. Après l'avoir rempli et cousu, Niko s'applique à nettoyer le poil du singe que ses manipulations avaient rempli de toutes les saletés possibles. En tenant fermement trois petites tiges de bambous entre ses doigts fermés en poing, il découvre qu'il peut même coiffer le pelage qui finit par retrouver un aspect assez soigné. Pour achever sa mission, il lui semble indispensable de suspendre le corps du singe. C'est la partie la plus difficile, mais pas impossible pour quelqu'un à qui la patience et l'imagination n'ont jamais fait défaut. La voûte, quelques pas en retrait de l'entrée, paraît l'endroit idéal. Une racine qui en dépasse fait un point d'attache efficace et l'air qui y circule, en tout cas plus qu'au fond de la grotte, ventilerait le cadavre. Vu de l'intérieur de la caverne, le corps du singe a l'air de flotter dans l'ouverture

lumineuse formée par l'entrée. Niko, épuisé, n'a pas la force d'aller voir ce que cela donne de l'extérieur. Il devine que le cadavre doit ressembler à une poupée géante et, probablement, effrayante... Peut-être, pense-t-il, que le singe pourra continuer à veiller sur lui. Ce n'est alors plus l'air nauséabond mais de l'apaisement qui entre et ressort de ses narines, de plus en plus calmement. Il s'endort.

81. Derrière ses paupières closes, Niko, accompagné de son père et d'une femme inconnue se promènent dans la forêt qui couvre l'île. Un ciel radieux et les bruits de la forêt font écho à leur bonne humeur. L'endroit lui semble familier. Il y a des eucalyptus, des pins, des bananiers, des buissons d'hibiscus, des bambous, des melons appétissants et d'autres plantes encore. Niko, son père et la femme cueillent tout ce qui se mange et dégustent en silence. Après un moment, Niko remarque que ses compagnons et lui-même se transforment. De lourdes cornes leur poussent sur la tête. Des poils drus couvrent leur corps. Un museau leur permet d'avaler des melons entiers. Et, bientôt, c'est à quatre pattes qu'ils bêlent leur étonnement. Une chèvre incrédule se tient à la place où était assise la femme quelques instants plus tôt. À côté d'elle un bouc ahuri cherche à voir ce qui lui pèse tant sur la tête et s'agite pour s'en débarrasser en vain. Lui ne se voit pas, mais il s' imagine, avec consternation puis avec amusement et même fierté, à quoi il doit ressembler. La charge qu'il sent sur sa tête lui laisse imaginer deux cornes qui doivent lui donner une belle allure si, par ailleurs, il est aussi robuste qu'il le sent. Passée la surprise, la promenade continue normalement à ceci près que rien n'entrave plus le petit groupe. Talus, fossés, ruisseaux, escarpements, troncs d'arbres, rien ne résiste à la fougue qui les mène jusqu'au sommet de la colline où ils découvrent une grotte. « C'est la grotte sacrée, celle dans laquelle il ne faut pas entrer sauf à vouloir y rester pour toujours. Les propos divergent pour ce qui est du sort de ceux qui ne font que s'en approcher », bêle le père en fronçant le sourcil, pensif. Sur ces mots, un éclair subit fend le ciel, suivi d'un puissant coup de tonnerre. En un clin d'œil, un nuage noir couvre l'île et il se met à tomber une pluie qui semble vouloir dissoudre la terre entière. Les éclairs jettent une lumière furieuse sur Niko, son père et la femme, regroupés par la peur en un tas misérable. La pluie les fouette avec acharnement. Et la foudre frappe encore et encore.

82. « Cher curieux, j'ai oublié de te prévenir que l'esprit de Niko est un labyrinthe sauvage dans lequel tu consens à te perdre et essaies de garder confiance. C'est en quelque sorte une chute à laquelle il faut s'abandonner, une exploration d'un territoire intime dont il faut accepter qu'il ne soit pas adapté à la visite. Toutefois, n'oublie pas que tu restes libre. Tu peux retourner en arrière, rester ici un instant ou pour toujours, continuer à chercher la sortie ou forcer les murs du dédale pour en sortir plus vite. Prends le temps qu'il te faut pour faire ce choix et, si tu décides de continuer, suis mes pas. »

83. Ne sachant où ailleurs s'abriter, les deux boucs et la chevrette inconnue galopent jusqu'à l'entrée de la caverne d'où se dégage une odeur fétide. Ils essaient de n'y entrer que ce qu'il faut pour échapper à la pluie. Vaut-il mieux mourir foudroyé, étouffé par cette exhalation ou aspiré par la grotte, interroge Niko qui, même en rêve, ne peut pas retenir son esprit de faire des pirouettes. À ce moment, deux yeux gourmands apparaissent, l'air de dire que l'orage livre à domicile un bien joli repas. Rassemblant son courage et son inconscience, oubliant la tradition qui demande que ce soit le père qui intervienne dans ce genre de cas, Niko se présente devant l'hôte du rocher, une hyène. Il s'excuse de ne pas avoir fait les salutations d'usage en entrant avant de proposer que, pour ne pas importuner la hyène davantage, ils puissent déguerpir sur le champ. Sur un ton qu'elle veut aimable, la hyène répond qu'ils sont les bienvenus et surtout qu'il serait trop dangereux de sortir par un temps pareil. Elle leur propose de s'installer et dormir chez elle ce soir. Sur ce, Niko remue la tête d'une façon qui ne veut dire ni oui ni non. Il croit sentir qu'il est lui-même et la hyène à la fois. En même temps, il a peur, questionne, menace, bête et grogne. Il plante ses crocs dans la chair des trois chèvres devant lui tout en en ressentant la douleur, puisqu'il est en même temps une des victimes. Les chèvres résistent en vain. C'est au faite de cette confusion qu'il ouvre les yeux. La peur coule à grosses gouttes sur son front et certains endroits de son corps, là où en rêve il a été encorné, sont pincés par des douleurs aiguës.

84. Le singe qu'il voit flotter au milieu de l'entrée le rassure. Tout autour de lui, Niko aperçoit plusieurs silhouettes silencieuses et immobiles, comme recueillies. Discrètement, il glisse vers sa litière pour avoir une meilleure vue sur la caverne. Il découvre que ce sont les singes qui font une ronde autour du leur empaillé. Ce devait être leur chef imagine Niko en

même temps qu'il compte les têtes devant lui. Trente-six. Il réalise que chacune des silhouettes, bien que de dos ou, au mieux, de profil, affiche un caractère distinct : tendre, têtu, rêveur, gourmand, sérieux, bavard ; il devine même de l'autoritarisme dans l'éclat de l'œil de la guenon qui se tient au plus près du singe suspendu et qui porte sur son ventre un petit qu'il n'avait pas vu. Trente-sept.

85. Trente-huit avec lui.

86. Au fur et à mesure qu'ils se rendent compte qu'il les observe, les singes se détournent, l'un après l'autre, pour faire face à Niko. Après quelques instants, l'objet du recueillement n'est plus le cadavre, mais Niko lui-même. Dans leurs yeux, il y a une question, une supplication même, croit-il saisir. Ils veulent, décide-t-il de comprendre, qu'un hommage soit rendu à leur chef défunt. Et, en ce sens, il trouve indispensable de lui trouver un nom et, naturellement, il se dit qu'il pourrait s'appeler Niko. Alors, il pointe son index vers le singe et insinue, avec son air le plus assuré, qu'il est heureux d'être choisi pour guider leur deuil. Il a un sentiment enivrant de puissance et pense même un instant qu'il pourrait bien être en train de devenir le nouveau chef des singes de la grotte sacrée. Les singes ne suivent pas son geste mais glapissent en chœur, certains même rien, note Niko qui conclut que sa décision est acclamée. Le visage figé en un sourire splendide, la guenon à l'enfant s'avance vers lui. Elle le secoue brutalement et le bouscule au point de le faire tomber de sa litière où elle s'installe d'un air entendu. L'assemblée glapit plus fort encore. Niko ne comprend pas ce qui se passe et il est bien le seul.

87. Trente-huit avec lui.

*

Elle sait qu'elle aborde la partie la plus désagréable de son évocation du passé. En se penchant au-dessus de son épaule, discrètement, vous pouvez entendre, dans ses tempes, son cœur qui bat plus vite.

Lors des derniers jours qu'elle passa en France, elle s'enfonça dans une solitude totale. Au milieu du désert qu'elle se créa. Elle gémissait de douleur, mais jouissait de se sentir enfin dans son rôle. Elle s'était fait livrer une bonne quantité de vivres et de livres qui remplissaient un coin de son logement et, dès lors, elle n'ouvrit plus la porte que pour aller à sa boîte aux lettres vérifier si le facteur, qu'elle voyait arriver à travers la fenêtre, avait

apporté la réponse dont dépendait son départ. Toute la journée elle lisait, mangeait, fumait et dormait. Quelques fois, ses yeux se détachaient d'elle pour la regarder ; et ce qu'ils voyaient ajoutait à la volupté de la douleur à laquelle elle s'accrochait comme un talisman. Elle en avait besoin.

Pendant des semaines, en attendant ce courrier, elle eut du mal à fermer ses paupières jusqu'au sommeil. Lorsqu'elle parvenait à s'endormir, ce n'était que pour faire des cauchemars ; elle se réveillait perdue, épuisée. Au réveil et toute la journée, elle n'arrivait pas à se défaire de cette fatigue que chaque minute passée les yeux ouverts amplifiait. Pour faire diversion, elle fumait, mangeait et lisait.

Quelles que fussent ses pensées alors, elle sait à présent qu'elle ne voulut pas mourir. Son état et le geste qu'elle commit n'étaient pas une négation du sens, tout au contraire. Elle cherchait à infliger au monde et à elle-même le spectacle de son étrangeté trop longtemps retenue, refoulée. Elle essayait de manifester sa protestation de la façon la plus évidente possible. Secrètement, elle espérait que sa disparition fit scandale. Une fois, elle rêva même qu'on cassait la porte de son logement pour l'en tirer, que sa métamorphose choquait tous ceux qui la connaissaient. Dans ce rêve, voyant qu'ils comprenaient enfin, elle frissonnait de plaisir et cela la ramenait à la vie.

Incarner l'horreur et faire éclater aux yeux de tous son malheur, indiscutable et gênant ; voilà à quoi elle pensait, tenant un grand verre d'eau et fixant les comprimés alignés sur la petite table basse. Ceux qui, quand elle se souciait encore d'elle-même, l'avaient débarrassée des courbatures des séances de sport trop intenses. Ceux qui avaient calmé ses otites régulières. Ceux qui avaient éclipsé ses douleurs au ventre. Ceux qu'elle prenait pour se détendre avant les examens et d'autres encore dont elle ne se rappelait pas l'usage. Elle les avala, l'un après l'autre, aussi consciencieuse, nota-t-elle, qu'un oiseau de laboratoire, drogué et affamé, qui serait mort en s'arrachant les plumes une à une avant de se jeter dans le vide.

Elle compta les pilules, comme quand, enfant, elle avait compté les moutons pour s'endormir. Cent trente-huit. Quand elle eut fini, elle fuma une des trois cigarettes qui lui restaient et mis dans une poche les deux autres, ouvrit la fenêtre, celle qui donne sur le toit. Elle s'assit sur la pente du toit, déjà nauséuse. Ayant perdu conscience, espérait-elle, elle roulerait pour s'écraser au milieu de la petite cour de son immeuble. En attendant, elle fuma ses dernières cigarettes, le plus lentement possible. À chaque

inspiration, elle enfumait soigneusement le fond de ses poumons en imaginant que, quelques instants après, ils seraient libres de devoir la garder en vie. À chaque expiration, elle suivait l'envol, la suspension et l'effacement du nuage blanc.

Elle sourit. Quelle richesse y avait-il dans la jouissance que lui inspirait sa mort ?

Aujourd'hui, et c'est bien la seule chose qui lui échappe de cette époque qu'elle traverse en pensée, elle ne sait pas si elle mourut ou pas. Avec toutes les précautions qu'elle avait prises pour réussir sa mort, elle sait qu'elle n'a pas pu en réchapper. Cela dit, elle est obligée de constater qu'elle est bel et bien vivante.

Elle ne s'épuise pas à défaire le nœud de ce paradoxe, trop serré pour elle, si ce n'est en se persuadant que même si aucun signe n'en témoigne, la mort n'est jamais sûre et définitive. La vie établit ses derniers retranchements quelque part dans ce qu'on considère comme le cadavre et, avec le temps, elle recommence son travail. Cela, contrairement à ce qu'elle a pu entendre dire, n'a aucun lien avec la réincarnation ou la résurrection mais plutôt avec l'espoir. C'est cet espoir irréductible qui fait marcher les condamnés devant le peloton d'exécution au lieu de se débattre pour fuir comme n'importe quel animal. Tant qu'ils sont conscients, ils espèrent être sauvés.

Cinq

88. À l'accoutumée, il suffit d'un détail pour que l'esprit de Niko s'égare dans des digressions sans fin. Or, là, tout ce qui se passe autour de lui ne suscite en lui aucune réflexion. Il ne cherche pas à savoir de quoi les singes lui en veulent ni s'il a raison d'interpréter comme une revanche ou une punition leur comportement à son égard.

Sa seule préoccupation est de se faire le plus discret possible, de disparaître au regard des singes et surtout de la dure guenon. À la façon dont elle l'a secoué, il s'est senti si faible qu'il a éprouvé une peur qu'il n'avait jamais connue. Cette discrétion ne lui est bien sûr ordonnée ni indiquée d'aucune façon claire. Il la sent. Se soumettre totalement au risque de recevoir un châtiment plus lourd que l'éviction de sa litière. Il s'y applique en écartant de son esprit toutes les pensées inutiles et en s'abstenant, de manière générale, de toute initiative. Dans un très court instant où son imagination échappe à sa vigilance, il se voit comme la dernière patte d'une chenille, limitée à suivre le mouvement de toutes celles qui la précèdent, indifférente à la pensée, l'inquiétude et les sentiments puisqu'en fin de compte il lui faut suivre les autres.

89. Si Niko se réveille le premier, il reste inerte jusqu'à ce qu'une bonne partie du groupe commence à s'agiter, lui permettant de s'étirer sans attirer l'attention. De même, ses ronflements ne sont jamais les premiers à faire écho dans la grotte. S'il a faim, il n'en exprime rien puisqu'il ne lui est pas permis de manger. C'est en tout cas ce qu'il déduit du fait qu'il a été frappé chaque fois qu'il a failli ou essayé d'avaler quelque chose. C'est la guenon à l'enfant qui mène le groupe à la recherche de nourriture, le soir. Niko peut suivre la file en veillant à ne pas s'approcher ni s'écarter trop. Il regarde les singes manger et n'a le droit que de sucer un caillou pour avoir un peu de salive dans la bouche et étancher ainsi sa soif. Enfin, s'il a une pensée, il

s'applique à la refouler le plus vite et le plus loin possible afin de rester entièrement présent, totalement soumis. Pour cela, Niko a fini par mettre au point une technique presque infaillible. À l'instant où une pensée l'effleure, il porte son regard sur le cadavre du singe, suspendu non loin et qui, à présent desséché et désarticulé, ne ressemble plus qu'à une vieille marionnette au rebut. Cette image le remplit d'une profonde résignation. Et il redevient vide, observant la grotte et les singes d'un regard étranger.

90. Sans impatience, il attend le signe du mouvement à suivre et, à force d'attendre, il a le sentiment de glisser dans un état nouveau.

91. L'attente, en devenant son unique préoccupation, crée une nouvelle dimension temporelle.

92. Lorsque cela devient de l'ennui, Niko joue. Il lui semble que c'est ce que font les singes aussi. Après un certain temps de méditation, de digestion ou de repos, ils se battent, se poursuivent en poussant des cris aigus ou se nettoient le pelage. Mais Niko, soucieux avant tout d'être le moins visible possible, ne joue qu'avec lui-même. Il découvre alors, sur lui-même, des bizarreries jusque-là ignorées. Par exemple, il note que la chair entre sa peau et ses os s'est considérablement réduite. Où qu'il se tâte, sauf le cou, le ventre, les fesses et le sexe, il touche directement un os. De même, quand il enfonce son doigt à n'importe quel endroit de son corps, il y reste une trace comme s'il s'agissait de cire ou d'argile. Il ne cherche pas à penser quoi que ce soit de tout ceci. C'est juste une façon d'oublier le temps, en attendant...

93. Si un esprit surgissait dans cette grotte, il serait tout d'abord surpris d'y voir un homme au milieu d'un groupe de singes. Il lui semblerait que cet homme, visiblement intimidé et mal nourri, est pris en otage, à moins, douterait-il un instant, qu'il s'agisse d'un de ces hommes sauvages dont certaines histoires assurent l'existence. Le visiteur invisible serait également frappé par l'odeur qui inonde toute la caverne et dont la grossière momie d'un singe, bien mise en évidence, doit être l'origine. Il remarquerait enfin une guenon perchée sur une litière étonnamment bien accrochée dans un coin de la pièce et réalisée avec beaucoup de soin. Cette scène inspirerait au très sobre intrus un sentiment d'insécurité. Alors, profitant de pouvoir le faire sans gêner personne ni même être perçu, l'esprit filerait aussi loin que possible.

94. « Cher compère, nous voici au milieu d'une passe inconfortable. Niko est contraint de s'abandonner à la passivité absolue. Il nous laisse seuls constater que de ne rien demander pour être heureux, que d'être seul ne garantit pas la tranquillité. L'inertie de Niko est-elle un renoncement à l'espoir d'être en paix, et sa discrétion, une tentative de s'effacer, non seulement devant les yeux des singes mais aussi du monde ? Se soumet-il parce qu'il est convaincu de mériter ce sort ? Sa discrétion est-elle une façon de mourir ? La mort est-elle l'achèvement de la discrétion ? En tout cas, une chose est certaine, notre présence ne lui est d'aucune aide. Il se peut même qu'elle ajoute à son tourment. Laissons le donc délibérer de la suite et essayons, en attendant, de le connaître mieux. »

*

Lorsqu'elle découvrit, au milieu des brochures publicitaires une grande enveloppe portant le logo bleu de la Fondation, elle n'eut aucun doute. C'était la réponse et elle n'attendit pas de remonter chez elle pour l'ouvrir.

« Mademoiselle », commençait la lettre dont les mains invisibles de son souvenir lissent les plissures pour mieux lire. « Votre projet a suscité une dissension inédite parmi les membres de la commission d'attribution des bourses. C'est pour cette raison que nous vous répondons au-delà du délai annoncé. Nous vous prions de nous en excuser. » En lisant ceci, se souvient-elle, elle fut surprise par l'attention que ces mots manifestaient. Son dossier avait dû être analysé assez sérieusement pour être l'objet d'une discussion aussi âpre que le suggérait la lettre. Elle s'était attendue à une lettre type par laquelle elle aurait appris que, malgré l'intérêt que représentait son idée, elle ne correspondait pas aux critères de la Fondation. « L'idée de constituer une mémoire d'un des événements les plus marquants du vingtième siècle est évidemment louable. Toutefois, nous n'avons pas été sûrs d'emblée : 1) que cette initiative, noble par ailleurs, n'ait des conséquences contraires à son intention, 2) que vous ayez les capacités de la mener à bien. Sur le premier point, d'aucuns ont soutenu que de garder une trace d'un tel passé revenait à empêcher les gens de tourner la page, à maintenir devant eux cette cicatrice et les souvenirs qu'elle suscite en chacun d'eux. Sur le second point, nous avons pensé qu'il fallait vous rencontrer pour le discerner. » À ce moment-là, elle ne savait pas encore ce qu'on cherchait à lui annoncer, un refus ou un accord. « Votre projet a

soulevé bien d'autres réserves encore, mais aucune n'a suffi à nous y faire renoncer. » À ces mots elle souffla.

Avant de continuer, elle dut soutenir le regard de la concierge qui désapprouvait son allure sans discrétion. Elle ne l'avait pas vue depuis longtemps et cela devait la choquer de la voir ainsi. Ses cheveux avaient l'air d'un tas de fils de fer posé sur sa tête. Son visage bouffi était méconnaissable, sans nul rapport avec ce qui inspirait à la concierge un compliment nouveau chaque fois qu'elle la croisait. « Quelle beauté ! s'est-elle exclamée un jour. Comment Dieu a-t-il réussi à mettre autant de grâce en une seule personne ? » Ce jour-là, la femme la regarda avec un mélange de crainte et de curiosité, tel un enfant fixant une forme dans sa chambre la nuit, cherchant à savoir s'il s'agit toujours d'un vêtement suspendu ou bien d'un fantôme.

Quand les yeux de la concierge finirent par disparaître derrière une porte, Isaro reprit sa lecture. Elle apprit que la Fondation lui décernait le grand prix mais que, chose inouïe depuis que cette dernière existe, la réception de ce prix était subordonnée à quelques conditions. « La bourse ne vous sera versée que si vous acceptez d'intervenir non plus grâce à la Fondation, mais avec elle et en son nom. L'idée est, en somme, de passer d'un financement à un partenariat. » Elle avait été désorientée par ce qu'elle lisait au point de penser un instant à une plaisanterie. Le courrier s'achevait avec des indications pratiques qui devaient lui permettre de prendre rendez-vous avec le directeur de la Fondation et de s'y rendre le plus vite possible.

Elle appela aussitôt qu'elle revint à son logement et convint d'une rencontre pour le lendemain.

Ce qui se passa ensuite, dans cette journée qu'elle se remémore, ressemble à une résurrection. Pour la première fois depuis qu'elle s'était isolée, elle pensa à la façon dont elle devait se présenter. Aucun de ses anciens vêtements ne lui allait plus. Elle en força quelques-uns avant de se résoudre à en acheter. De voir son corps, autrefois si discipliné, lui désobéir aussi franchement lui donna envie de rire, et elle ne s'en empêcha pas. Loin de l'abandonner, comme elle avait pu le penser, son corps s'était en fait associé à elle, en traduisant physiquement le changement qui avait eu lieu en elle. Curieusement, elle se sentit mieux ainsi que dans le petit corps dans lequel elle s'était laissée comprimer trop longtemps. Elle fut intriguée par la personne qu'elle découvrit dans le miroir, une fois qu'elle fut passée chez le coiffeur, arrangée et habillée. Elle se demanda, en s'approchant de la

silhouette qui lui faisait face, si c'était bien elle. Pour la première fois, elle se trouva belle.

Parmi les choses nouvelles qui firent suite à cette lettre tant attendue, elle se souvient qu'elle ne considéra plus nécessaire de s'enfermer. Elle ne fit aucun effort pour rencontrer des gens, mais elle ne se priva plus de sortir et, le soir, de refaire de longues promenades dans la ville.

Se peut-il que sa vie ou son âme se soient jointes à une autre personne ? Est-il possible qu'elle ait survécu aux médicaments et à la chute ? Qui est cette jeune fille enthousiaste qui se présenta devant le directeur de la Fondation et les membres de la commission d'attribution des bourses le jour suivant ? Aujourd'hui encore, elle ne peut que poser ces questions sans réponse.

Elle s'attendait à un accueil chaleureux et attentif, dans l'esprit de la lettre. Or, bien que personne ne lui manifestât de l'hostilité, les sept hommes auxquels elle dut faire face étaient d'une placidité qui la déconcerta.

Elle revoit la scène avec ses yeux nouveaux, grave et ridicule. Celui qui l'avait fait entrer sans se présenter et qui s'était assis au centre du jury lui avait demandé de leur rappeler son idée. À cette demande, elle avait tressailli. N'avaient-ils donc pas lu le dossier ? N'avaient-ils pas eu connaissance de la lettre ? N'étaient-ils au courant de rien ? Au lieu de leur poser ces questions, elle les salua et les remercia de leur attention : « Je suis très honorée de me trouver devant vous pour défendre un projet qui me tient très à cœur. Quelle que soit l'issue de notre discussion, je vous suis déjà reconnaissante d'avoir accordé une précieuse attention à mon idée », dut-elle dire à peu près. L'homme tout à sa droite eut l'air de savoir que, derrière son cérémonial, elle ne cherchait qu'à gagner du temps, ordonner ses idées. Il s'accouda sur la table et soupira bruyamment. Alors, elle en vint au principal en des termes qui durent ressembler à ceci : « “En mémoire de...” est un projet qui, en grande partie, continue à m'échapper, annonce-t-elle. Évidemment on peut penser que mes origines, mon histoire, ma formation et que sais-je encore me destinaient à l'entreprendre. Cela ne me paraît pas évident. Je veux dire par là que je ne l'aborde pas avec une assurance inébranlable et que je comprends l'hésitation que vous avez pu avoir au moment de m'accorder ou pas cette bourse et qui, peut-être, vous tient encore en ce moment. » Elle jubila car les mots avaient toujours été ses jouets préférés. Elle marqua une pause pour voir si quelqu'un approuvait ou

niait. Ne voyant aucun signe elle continua. « Toutefois, pour moi ce doute n'atteint pas la vision que j'ai de ce projet comme non seulement opportun, mais aussi nécessaire et urgent. » Elle avait articulé distinctement chacun de ces trois adjectifs qu'elle avait notés sur une petite feuille en prévision du moment où on lui aurait demandé l'intérêt de son idée. « Opportun parce que le temps permet de considérer comme du passé les massacres qui ont ensanglanté et endeuillé ce pays. » Sur ce point, elle savait qu'elle mentait, l'événement faisait certainement partie du passé d'un point de vue chronologique, mais il était encore présent ; passé non dépassé. Même elle qui était si jeune en était encore marquée. Au lieu de s'éloigner, de s'effacer avec les années et bien qu'elle évoluât dans un milieu qui ne l'évoquait presque pas, le souvenir de cet événement s'était installé et n'avait fait que croître. Elle avait essayé d'afficher le contraire, le détachement, la renaissance, la résilience comme lui dirent certains, mais au fond d'elle la blessure n'avait cessé de saigner et de s'infecter jusqu'au moment où elle ne pût l'ignorer. L'épisode de la radio n'avait fait que le révéler.

Elle se raconta cela sans perdre le fil de son argumentation : « De plus, ce projet semble nécessaire puisque la justice, pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de juger, ne remplit pas son rôle. Cela a pour conséquence d'amplifier une incompréhension et un ressentiment sur lesquels risque de germer un nouveau conflit. Les prisons sont l'incarnation de cette impuissance et de ce danger. C'est pour cette raison que c'est là qu'il faut intervenir. Mon intention est de consigner les témoignages de toutes les personnes qui ont vécu cette tragédie : survivants, bourreaux, complices, résistants. J'entends donner la parole à tous. C'est en fait d'une sorte de recensement de la mémoire qu'il s'agit. Son aboutissement sera matérialisé par la publication d'un livre monumental qui comprendra la totalité des récits. Un fichier informatique conservera la copie. Ce dernier devra bien sûr être reproduit et dispersé autant qu'il sera nécessaire pour s'assurer de sa conservation quoi qu'il arrive. »

Elle dut parler avec trop d'élan car quatre des sept hommes se penchèrent en arrière sur leur chaise en faisant des moues qui semblaient toutes signifier qu'elle en faisait trop. Elle revoit l'homme au centre lui faire un signe de la main et dire : « *Itonde ntacyo twari tzvakwangira.* » Son intonation et son accent, justes, lui avaient évoqué des images qu'elle croyait disparues. Elle s'étonna de ce qu'il connût sa langue maternelle et pour ne pas le montrer elle but une gorgée du verre d'eau posé devant elle.

Puis elle continua :

« J'ai pris contact avec l'ambassade qui est intervenue auprès du gouvernement pour moi. Ils se disent prêts à étudier la possibilité d'associer ce projet au prochain recensement. Je ne sais pas s'il serait bon d'être ainsi lié à une opération officielle, si cela ne décrédibiliserait pas l'indépendance de l'initiative auprès de la population. Quoi qu'il en soit, c'est essentiel d'avoir le soutien du gouvernement.

« Enfin, je crois que ce projet est urgent parce que les souvenirs s'effacent, parce que ceux qui ont connu cette époque et qui sont capables de la mettre dans une perspective historique instructive commencent à prendre de l'âge et parce que la population carcérale à laquelle j'aimerais m'intéresser d'abord est en train d'être décimée par les maladies. En passant, je précise que ce qui m'amène à vouloir rencontrer les prisonniers avant tout, c'est que je crois qu'il faut, pour comprendre ce qui s'est passé, s'approcher de ce qui en a été la cause. C'est de cette cause dont j'imagine que les prisonniers, en tout cas ceux d'entre eux qui ont une raison d'être emprisonnés, sont porteurs. » Elle parlait vite et fort mais ne cherchait plus à faire autrement.

« Tout en étant prête à y passer ma vie s'il le faut, j'ai conscience que ce projet ne peut pas aboutir sans aide. Si on néglige le personnel nécessaire à la coordination, j'ai estimé qu'il faudrait une cinquantaine d'enquêteurs et autant de transcripateurs sur cinq ans. Après ces cinq années, les enquêteurs deviendraient, pendant un an et demi correcteurs du texte final. Enfin, pour la fabrication du livre, le travail serait confié à une imprimerie à choisir. Le budget prévisionnel est détaillé dans le dossier. » En disant ceci, elle lui reprochait, en s'en cachant à peine, de lui avoir demandé une argumentation qu'elle s'était donné tant de mal écrire et qu'il était supposé avoir lue. Pour finir, elle insista sur le fait que le projet « En mémoire de... » ne prétendait pas régler les problèmes de ce pays. Il s'agissait simplement de donner aux gens un lieu où déposer le fardeau qu'ils portent, de permettre au pays d'avoir en commun ce récit et, qui sait, d'y dissoudre la haine que l'expérience individuelle a produite. « Mon rêve est peut-être que la souffrance de chacun, ainsi reconnue, s'apaise et se transforme en une nouvelle cohésion », termina-t-elle.

Vint ensuite le moment des questions. La première, évidente pourtant, la prit au dépourvu : « Quels seront les dimensions et le nombre de pages du livre fini ? » La voix ajouta, fière de son ironie, l'éventualité d'une édition

du volume en format de poche. Elle répondit que, pour ce qui était de l'aspect du livre, elle n'avait qu'une idée vague. Cela serait à discuter avec l'imprimeur. La taille et le nombre de pages dépendraient du format qui serait choisi. Tout ce qu'elle savait alors, c'était que le récit de chaque personne devrait tenir en mille cinq cents caractères à peu près. Elle profita de l'occasion pour rappeler qu'il ne s'agissait pas, à chaque fois, de faire une biographie des personnes, mais de leur faire raconter ce qui leur paraîtrait le plus important. Que cela fût un souvenir, un aveu, une annonce, un poème, une prière, ce serait un regard précieux sur cette histoire. Le livre serait en fait une compilation de tout ce que les gens auraient envie de dire de leur expérience des massacres. Quant à la publication en format de poche, elle décida de ne pas y répondre.

Un autre membre du jury lui demanda comment elle comptait assurer l'objectivité et la bienveillance du témoignage. Elle rappela que, comme cela était indiqué en introduction du dossier, elle n'entendait pas livrer un travail sociologique ni journalistique. « Même les mensonges des gens, leurs omissions, leurs exagérations me paraissent intéressantes. N'oubliez pas que l'objectif de cette aventure est précisément de mettre en lumière la subjectivité, car c'est là-dessus que se fondent la haine et la violence. Je crois qu'il ne faut pas chercher à tirer vers nous l'horreur de ces événements mais à aller vers elle. Il s'agit de montrer comment les gens qui l'ont connue se tiennent devant elle et en elle, et non pas de leur dire comment ils devraient s'y tenir. »

L'homme qui prenait des notes depuis le début de l'entretien prit la parole, demandant pourquoi elle tenait à ce que le résultat de ce recensement mémoriel, comme elle avait dit, fût l'objet d'un livre unique et fonctionnel. Avait-elle mesuré les difficultés techniques pratiquement insurmontables que cela représentait de fabriquer un tel livre ? Elle répondit qu'il était indispensable de matérialiser la mémoire ainsi constituée afin que chacun puisse avoir conscience que son histoire était prise en compte sérieusement, mais également, voir combien, si dramatique qu'elle puisse être, elle restait relative. Elle n'était pas sûre de croire en cette idée. Le malheur de chacun ne se console pas de n'être qu'un parmi d'autres. « Rien n'indiquera qui aura dit quoi. Les récits seront anonymes. Mais les gens reconnaîtront les leurs et découvriront peut-être, dans les mots des autres, des choses qui leur permettront de sortir de leur prison de douleur, de ressentiment et de haine. » Elle ajouta que, ceci dit, sa principale

compétence n'était pas l'imprimerie et qu'elle s'en remettrait à l'évaluation d'un spécialiste.

Le directeur, pour conclure, lui demanda quand est-ce qu'elle était prête à partir. « Je suis plus que prête. Tout de suite », répondit-elle en se retenant de crier de joie. Cela voulait dire que la bourse était acquise, avait-elle cru entendre.

Ils discutèrent encore un petit moment. Il fallait trouver d'autres partenaires pour le financement. La Fondation y travaillerait et ils veilleraient à ce que ce travail soit efficace. Il fallait également étudier d'urgence la faisabilité technique d'un tel livre et l'existence ou la construction du lieu où il serait exposé.

Elle décolla de Paris quelques jours plus tard.

OceanofPDF.com

Six

95. Depuis sa naissance, Niko a vécu en lui-même. On lui a dit que ce n'était pas grave et il n'a pas trouvé de raison de ne pas le croire. Dès le début, il était enclin à croire en tout.

96. Le jour de sa naissance a coïncidé avec la saison des pluies qui, sous ces latitudes, peut être d'une violence indescriptible. Un orage a annoncé au monde préoccupé son arrivée. Alors que toute la maison courait dans toutes les directions pour renforcer la toiture et les fenêtres, abriter le bétail, rassembler les enfants, couvrir le puits et protéger le feu, sa mère accoucha, seule dans un coin, sa voix assourdie par les sifflements du vent entre les commissures et le choc des grosses gouttes de pluie sur la toiture en tôle. Sa mère ne s'est pas relevée du sol en terre battue sur lequel elle fit son dernier don et le nouveau-né roula un temps sur le sol sans que personne ne le remarquât. Il manqua même d'être écrasé à plusieurs reprises. Ses faibles cris et ses misérables contorsions, couverts par le bruit et l'obscurité dans la maison, ne lui furent d'aucun secours.

C'est finalement le chien de la maison, attiré par l'odeur du liquide maternel qui avertit de la présence d'un nouvel être. Un cercle abasourdi se forma autour de cette petite chose qui mettait toute son énergie à faire une grimace affreuse, à remuer ses extrémités et à pousser un cri inaudible. Par pudeur pour la façon dont elle était étendue, personne ne posa son regard au-delà des genoux de la mère. Il fallut un moment avant qu'on comprît qu'elle avait rendu son souffle. On appela enfin une sage-femme pour opérer la séparation de la chose minuscule et ridée qui s'agitait à terre. On finit par se réjouir puisque, tout de même, un nouveau membre de la famille venait de naître.

97. Au début, tout le monde crut que la voix du nouveau-né était voilée par les bruits de l'orage et des gens autour. Ensuite, on pensa que le bébé, fâché d'avoir été ignoré trop longtemps, se vengeait de la négligence des siens, refusant de s'adresser à eux d'aucune façon, même par des pleurs. Puis certains admirèrent que le petit avait dû être choqué par la mort en couches de sa mère et qu'il faisait un deuil étonnant certes, mais de la seule façon qui pût donner une idée de ses souffrances, par le silence. Quelques fois, sa grand-mère qui ne s'en laissait jamais conter prenait le nourrisson à part pour lui demander d'arrêter de plaisanter ; il les avait bien fait rire, mais cela suffisait. Il devait parler ou, au moins, émettre un son ; ça devenait trop effrayant. Elle avait l'impression de tenir une horrible poupée possédant tout d'un être humain sauf la voix, lui confiait-elle quand elle épuisait ses arguments.

98. Niko ne se montra jamais disposé à faire le moindre usage de sa bouche, caverne déserte dont aucun son ne franchit jamais le seuil.

99. Lorsqu'il commença à marcher, son oncle qui était un homme respecté dans le village décida de s'occuper personnellement de son cas. Il trouva une astuce qui devait mettre fin au jeu de l'enfant : lorsque le petit se levait et tentait d'avancer, il lui accrochait astucieusement le pied pour le faire tomber. Gaspard avait promis à tout le monde que le petit ne pourrait pas résister au réflexe de crier en ayant peur et mal. Le front du petit garçon s'orna de nombreuses bosses, mais il resta désespérément muet. Et cela ne changea pas avec la visite de guérisseurs et médecins de toutes sortes, ni avec l'ingurgitation d'une quantité ahurissante de remèdes, plus inventifs les uns que les autres.

On finit alors par le prendre au sérieux et admettre qu'il s'agissait d'une forme rare de mutisme total qui ne permet même pas de crier, de pleurer ou de gémir. Niko se souvenait de tout ceci car il avait conservé la mémoire précise de tout ce qu'il avait connu depuis qu'il sortit du ventre de sa pauvre mère.

100. Jamais appelé puisqu'il ne pouvait pas répondre, Niko resta longtemps sans nom. Pour l'interpeller, tout le monde lui criait « Niko ! » qui ne signifie rien d'autre que « hé ! » ou bien encore « toi là-bas ! ». Le mot, à force de lui être associé, devint son nom. Son père à qui revenait la charge de trouver un nom à son fils n'y trouva rien à redire.

101. Niko grandit dans l'ombre d'une femme qui ne l'appela jamais « mon fils », mais tout simplement « Niko » comme tout le monde le faisait. Elle le prenait dans ses bras seulement quand elle ne pouvait pas faire autrement. Or, comme Niko se mit assez vite à manger comme un grand et que la belle-mère eut vite ses propres enfants, assez tôt rien ne fut plus nécessaire entre eux. Alors qu'il marchait à peine, Niko, rejeté de la cuisine par sa belle-mère qui avait toujours mieux à faire que de lui consacrer une seconde, titubait en direction de son père. Ce dernier écartait d'un geste précautionneux mais ferme l'enfant qui l'empêchait de vivre comme un homme digne. Pour lui, l'idée d'être père ne signifiait rien de plus que le devoir de faire des enfants. Le sort de Niko ne pouvait le concerner que d'une façon abstraite. Voilà ce que se disait le père lorsqu'il voyait Niko sortir de la cuisine et tâtonner vers lui. Il attendait patiemment que le petit être arrivât à sa portée, le repoussait doucement avant d'avaler une nouvelle gorgée de ce vin de banane qu'il appréciait par-dessus tout. L'enfant, forcé à un virage trop soudain, tombait. Ce n'était pas très grave puisqu'il ne risquait pas de pleurer et d'alerter toute la colline comme les autres. Niko se contentait d'un regard triste autour de lui, voyait deux larmes lui échapper et lui brouiller la vue, puis se relevait. Parfois, à tâtons, il se dirigeait de nouveau vers sa belle-mère qui avait toujours une raison de trouver importune sa visite. Lorsqu'il finit par ne plus avoir le courage d'espérer ne pas les déranger, Niko apprit à vivre seul, souvent à l'extérieur.

102. Puisqu'il n'était bon à rien d'autre, Niko alla à l'école très tôt. Il n'y fut pas inscrit, son père considérant qu'il était inadmissible de devoir payer pour écouter un imbécile parler des jours entiers.

L'instituteur du village ne protesta pas lorsqu'un jour il vit le petit Niko au fond de la classe. Sans doute attendait-il que l'intrus fît quelques bêtises pour le mettre à la porte. Mais Niko, une fois entré et assis, se tenait aussi sage qu'une plante sèche et l'instituteur, loin de vouloir l'expulser, finit par le donner aux autres en exemple de sagesse à suivre. D'apprendre qu'il était muet ne changea rien. Au contraire, l'enseignant se prit d'une grande affection pour cet élève qui paraissait une miniature au milieu des autres mais se montrait tellement plus disposé à apprendre.

103. L'instituteur eût été déçu s'il avait connu ce qui se déroulait dans la tête de son favori pendant ses cours. Évidemment, Niko écoutait. C'est pour cela qu'il se déplaçait. Mais les propos du professeur, une fois passé le

premier jour, lui parurent trop prévisibles pour occuper son esprit entièrement. La plupart du temps, derrière un air attentif, Niko explorait des univers insoupçonnables. Ses rêveries partaient souvent d'une même vision : une vieille femme lui apparaissait, seule sur un chemin désert. Elle s'apercevait qu'il était là, se levait et se dirigeait vers lui en l'appelant « mon fils ». Au fur et à mesure qu'elle avançait en sa direction, ses traits changeaient et ses mots aussi. Sans que Niko ne pût jamais saisir les étapes de cette métamorphose, c'est une jeune fille d'une beauté éblouissante qui arrivait devant lui en lui disant : « Je t'aime, suis-moi. » Dans son rêve, Niko entendait ces mots sans en être touché et il rejetait l'invitation. La jeune fille pleurait alors des larmes de sang. Après être resté immobile un moment, Niko la suivait de loin grâce aux traces des larmes au sol et son chemin le conduisait dans des lieux différents où il restait tant que rien ne le rappelait à la réalité. Les exclamations de l'enseignant, les chuchotements de ses camarades et le bruit de la cloche à la fin d'un cours mettaient fin à son voyage toujours trop tôt.

104. Au retour de ce voyage mental, Niko reprenait possession de l'expression de son visage sans donner à personne un seul signe de son égarement. Il finit par devenir très subtil en cet art et s'amusa beaucoup de ce que les autres ignorassent tout de ce qui se passait en lui pendant que le maître expliquait un théorème mathématique ou une règle de la grammaire française. En même temps, il se sentait triste de n'avoir une vie intéressante qu'en pensée. Était-ce, en vint il à se dire un jour, parce que son imagination, débordante, ne lui permettait pas de trouver la plus petite saveur à la vie réelle ?

Quelle que fût la pertinence de cette question, Niko se voyait seul, comme une sorte de passant perpétuel, seul et ignoré. De cela, une partie de son corps, vers le ventre, souffrait en permanence.

105. À un âge où ses camarades peinaient encore à lire des syllabes, Niko découvrait les livres. Son maître lui en prêta plusieurs puis, quand il eut fait le tour de sa petite bibliothèque, il l'inscrivit à la *bimo*, bibliothèque mobile, qui passait presque tous les mois et dans laquelle Niko fit la rencontre de Tintin, Martine, Spirou et Kouakou. Après ces lectures d'introduction recommandées par le *bimoteur*, assez vite, il découvrit *L'Étranger*, *L'Aventure ambiguë*, la Bible dont il sut presque par cœur les livres de la Genèse, de Job, de l'Exode et de l'Évangile selon Matthieu, *Les*

Contes des mille et unes nuits que souvent il devait lire plusieurs fois pour en comprendre quelque chose. Ceci s'ajoutait au fait que lire un livre pouvait durer longtemps puisqu'il n'était pas possible d'en emprunter plusieurs. Il ne chercha pas à s'expliquer pourquoi lire lui plut tant, alors qu'il comprenait si peu de chose, au moins au début. Lire était alors la seule chose qui captait son intérêt entièrement, la seule activité dans laquelle il se sentait en paix.

106. Une chose qu'on peut affirmer à propos de Niko, c'est qu'il ne se lia avec personne pendant toutes ces années à l'école. Bien sûr, il arriva qu'il fût associé à un jeu ou qu'on le prît à témoin dans une discussion, rôle dont il s'acquittait en pointant du doigt et en hochant la tête. Mais ces moments n'étaient que des pauses après lesquelles on le remerciait de poursuivre son voyage solitaire.

107. La seule personne auprès de qui Niko se sentait bien, c'était son oncle Gaspard. Après l'école, Niko avait l'habitude d'aller le voir travailler. Il se mettait dans un coin de l'atelier et regardait Gaspard, qui lui semblait un géant, affronter la chaleur brûlante du four pour y placer ou en retirer des morceaux de métal qu'il frappait avec une force effrayante à l'aide d'un marteau à la mesure du reste. Oncle Gaspard portait juste ce qu'il fallait pour ne pas être tout à fait nu et malgré cela il suait sans arrêt. Niko le regardait s'affairer, émerveillé. De temps en temps, Gaspard lançait à son neveu un regard qui suggérait la soif. Alors, Niko courait lui chercher une gourde de jus de banane, attendait que Gaspard l'engloutît, reprenait le récipient et son poste d'observation.

108. Niko se levait seulement lorsque Gaspard jetait au sol ses tenailles rougeoyantes, ôtait les tissus dont il s'entourait les mains et se tenait les hanches en poussant un long soupir noir. Il fermait la petite porte du four, respirait profondément, un moment, et libérait sa gorge de crachats sombres. Lorsqu'il avait retrouvé l'habitude d'une température normale et d'un air clair, il donnait l'ordre du rangement. Niko s'y mettait avec enthousiasme. En quelques instants, le fourneau était éteint et vidé, les articles du jour posés sur l'éventaire, l'atelier nettoyé et aéré. Il fallait, pour finir, remplir une petite bassine d'eau qui servirait, le jour suivant, à humidifier les tissus de protection. Gaspard laissait de plus en plus Niko faire tout cela puis l'invitait à manger et, s'il le souhaitait, à dormir chez lui.

En d'autres endroits et si le père de Niko n'avait encore été en vie, on eût parlé d'adoption.

109. Les jours où il ne pouvait aller ni à l'école, ni à l'atelier de son oncle, ni à la *bimo*, Niko se levait plus inquiet.

110. Ces jours-là, il inventait des jeux dans lesquels il s'immergeait comme s'ils ne devaient pas avoir de fin. Un des jeux qu'il préférait consistait à repérer la limite d'un son. Pour cela, il lui fallait trouver un son long et constant, celui de la rivière par exemple. Il se mettait à côté de la rivière vrombissante puis s'éloignait jusqu'à l'endroit précis où il sentait qu'il n'eût plus entendu le murmure de l'eau en faisant un pas supplémentaire. Il se réjouissait alors et retenait ce lieu comme la frontière du vrombissement de l'eau de la rivière.

Parfois, afin de compliquer un peu le jeu, une fois la frontière subtile atteinte, il se mettait de profil de telle façon que l'oreille qui était du côté de l'origine du bruit entendît encore un peu, alors que l'autre oreille, qui avait déjà dépassé la limite, n'entendait plus rien. Il considérait alors avoir repéré le point très précis, correspondant en fait à sa tête, où s'arrêtait le bruit qu'il avait choisi. S'il le fallait, Niko courait plusieurs kilomètres à la recherche de cette limite du son.

111. L'idée d'apprendre à parler à une chèvre lui était venue par hasard, comme les autres idées de jeu. Alors qu'il se rendait à la forge-poterie, il avait aperçu un chevreau dans la cour. Oncle Gaspard en possédait assez pour en abattre et en offrir chaque fois qu'il y en avait l'occasion. Celui-là devait s'être échappé de l'enclos. L'animal avait regardé Niko puis s'était avancé vers lui comme pour le saluer. Tout aussi naturellement, Niko était allé en direction de la petite bête qui n'avait pas fui, chose extraordinaire pour qui connaît un peu le caractère des chèvres, et l'avait prise dans ses bras. Lorsque Gaspard vit arriver dans l'atelier Niko et le chevreau, il ne s'y trompa pas. Il les regarda de ses yeux noircis par la suie et irrités par la sueur avant de dire : « Il est à toi. » Oncle Gaspard parlait peu. Pour le remercier, Niko alla lui chercher du jus de banane frais.

112. À partir de ce jour, Niko passa le plus clair de son temps avec son nouveau compagnon et, à partir de ce moment, afin de mieux le comprendre, il fit tout comme lui, jusqu'à brouter l'herbe des environs, à téter la chèvre que Niko décida de considérer comme sa mère aussi et à

dormir à même le sol, dans l'enclos, recroquevillé au côté des autres chèvres. Lorsque Niko regardait le chevreau dans les yeux, il lui paraissait que celui-ci eût pu lui raconter beaucoup de choses. Voilà pourquoi il entreprit de lui apprendre à parler. En signe d'un premier pont entre eux, Niko décida de nommer le chevreau comme lui-même. Ensuite, tous les soirs, il s'appliqua à communiquer à son compagnon à sabots les miracles du langage humain. Niko ne pouvant lui-même pas parler, cet apprentissage passait par des détours dont nul n'a pu percer le secret. En tout cas, à en croire l'épanouissement du maître, les progrès de l'élève étaient nets.

Après un certain temps, l'amitié entre les deux Niko s'acheva brutalement. Le village, à travers la main de Gaspard, inquiet des conséquences d'une telle relation, décida de mettre fin aux jours de Niko. Le coup qui trancha la nuque de Niko paralysa Niko comme s'il eût été à sa place. Il garda une trace d'avoir assisté au meurtre longtemps après : par surprise, le souvenir de cette scène figeait tout son corps en un tremblement qui pouvait aller jusqu'à l'évanouissement. Par prudence, Niko ne se lia plus avec rien ni personne, se contentant d'être là où il fallait quand il le fallait.

113. Après cet événement, la solitude, la rêverie et l'inquiétude retrouvèrent dans sa vie leur place normale.

*

Imaginez-la belle à la façon qui vous convient. Si cela vous aide à être avec elle, représentez-vous assis derrière ou à côté d'elle, partageant sa vue sur l'extérieur et sur elle-même. Dans tous les cas, elle ne peut pas vous voir. Si cela vous paraît préférable, vous êtes en elle, vous êtes ses yeux, son souffle ou son souvenir.

Elle regarde à travers l'étroite fenêtre, absorbée dans sa déambulation secrète. Elle n'écoute pas les voix qui l'appellent derrière la porte du bureau où elle s'est enfermée avec vous. Elle entend les coups et les tours donnés à la poignée de la porte mais elle les ignore.

L'état dans lequel elle se sentait dans l'avion qui l'amenait ne correspondait à rien de ce que les mots sont prévus pour exprimer. Elle n'avait rien dit à personne.

Les derniers jours, l'autre était revenu à la charge. Il lui avait envoyé des lettres qu'elle n'avait pas lues et avait laissé des messages aussitôt effacés. Comme s'il avait deviné, le jour avant son départ, il avait même osé venir

frapper à sa porte. Elle l'avait deviné lorsqu'elle avait entendu les coups sans que l'interphone eût sonné. Elle n'avait pas eu l'occasion de lui retirer le double de sa clé.

À travers le judas fermé, elle l'avait observé s'ajuster en espérant qu'elle ouvrirait. Elle l'avait vu hésiter à sonner une deuxième fois. Chaque fois, il faisait un pas en avant, avançait vers le bouton un doigt énorme et ridicule par l'effet de la loupe, puis faisait un pas en arrière pour attendre, poli et minuscule. Elle l'avait vu s'impatienter, trépigner et se résoudre à sonner une troisième fois, longuement. Derrière la porte, à quelques pas de lui, elle retenait son souffle, ravie et amusée de le voir si petit lorsqu'il reculait après avoir sonné. Lorsqu'il se retourna, las, elle avait murmuré d'une façon qui ne devait pas lui permettre d'identifier l'origine de la voix : « Minable. » Il s'était alors retourné et rapproché de la porte pour sonner de nouveau et l'appeler. Elle n'avait pas bougé. Doutant soudain de ce qu'il avait entendu, il avait écouté aux autres portes du palier avant de descendre. Quand elle l'entendit suffisamment loin, elle avait éclaté d'un rire qu'il ne pouvait pas ne pas entendre et ne pas reconnaître. Enfin, à travers les rideaux, elle le vit poser sur une poubelle le bouquet de fleurs qu'il avait apporté et s'éloigner, l'air pressé. Elle fut surprise de constater que son corps était tendu de plaisir. Elle venait d'éprouver quelque chose qu'elle n'avait jusque-là fait qu'approcher.

Elle ne regrette pas d'avoir été aussi vicieuse, mais elle sait qu'elle ne le referait plus. Elle n'en éprouve plus le besoin. Elle a déversé sur l'autre le mépris qu'elle aurait dû en fait s'adresser à elle-même, à celle qu'elle n'était plus et qu'il représentait encore, à la fille qui, à une époque, acceptait et passait tout pourvu qu'on lui offrît des fleurs.

Dans l'avion qui l'avait amenée ici, elle avait surtout pensé au vol qui l'avait transportée en France des années auparavant. Ses parents revenaient en France d'où ils étaient partis pour enseigner le français. Tout occupés à lui assurer ce qu'ils prenaient pour son bonheur, ils ne lui en dirent pas plus. Elle ne leur posa pas de question non plus sur ce qui s'était passé pour qu'il n'y eût plus que leurs bras pour la porter. Elle ne leur demanda pas comment elle s'était retrouvée seule au point de les obliger à la prendre avec eux pour la sauver. Elle ne les interrogea pas parce qu'elle avait à la fois peur qu'ils lui disent la vérité et qu'ils la lui dissimulent.

Passées les premières années où, à en croire les photos, elle était la mascotte de toutes les manifestations humanitaires de la région, l'évocation

de son arrivée ne se fit plus que par allusions. La date anniversaire de son arrivée, elle recevait toujours en cadeau un bouquet de bégonias qui ne poussaient que sur la colline où elle était née et à ses alentours. Elle ne demanda pas comment ses parents faisaient pour se procurer ces fleurs qui arrivaient encore fraîches. Elle se contentait d'apprécier ce signe sans parole, le secret qu'il exhalait et la reconnaissance discrète qu'il célébrait. Ce rituel dura jusqu'à ce qu'elle cessât de voir ses parents. Aujourd'hui, il lui manque.

Le chauffeur qui la conduisit de l'aéroport à l'hôtel, ignorant sa fatigue extrême après un long vol et la possibilité qu'elle pût ne pas avoir envie de discuter, la pressa de questions. Cette attitude l'avait agacée et, n'eussent été la fatigue et la timidité, elle lui aurait demandé de se taire et de se contenter de ce pourquoi elle l'avait hélé. Si elle avait su ce qui s'ensuivrait... Lui, visiblement aveuglé par la curiosité, ne semblait pas remarquer à quel point il l'accablait. D'où venait-elle ? Connaissait-elle Zidane ? Que venait-elle faire ici ? Où avait-elle acheté les beaux habits qu'elle portait ? Pourquoi était-elle si belle ? Voulait-elle qu'il l'hébergeât plutôt que de dépenser de l'argent dans un hôtel aussi cher ? Était-elle déjà venue ici ? Et cetera. Il était presque une heure et il voulait tout savoir. Hélas pour lui, épuisée qu'elle était, elle ne répondait que par oui ou non. Lorsqu'il ne s'agissait ni d'acquiescer ni de nier, elle concédait un soupir.

Heureusement, c'étaient moins les réponses qu'elle ne pouvait pas lui donner que ses propres paroles qui importaient au jeune homme. Ce dernier, pour l'épargner, lui proposa de raconter une histoire. Elle avait été d'accord et il avait ajouté, en riant que si la belle, elle, s'endormait, il l'emmènerait chez lui. Alors elle était restée éveillée. La nuit n'était percée que par le faisceau des phares et quelques lumières au loin. Elle tourna son regard vers l'extérieur où elle ne pouvait presque rien voir, dans une posture qui devait ressembler à celle qu'elle tient maintenant. Il mit du temps avant de commencer l'histoire, mais elle n'y prêta aucune attention, trop occupée à constater qu'elle ne se souvenait pas avoir un jour connu une obscurité aussi totale que celle-ci.

Avant de commencer son récit, il se présenta, il s'appelait Kizito. Elle pouvait le voir dans le rétroviseur, que lui, pour la voir, dut déplacer à deux ou trois reprises.

Elle réalise à présent qu'il n'était déjà plus un simple chauffeur de taxi à ses yeux.

« C'est une élégante hirondelle qui ouvre la scène », tonne-t-il comme s'il s'adressait à une assemblée de mille personnes. Et il ajoute en souriant, « élégante comme vous ».

« Elle tournoie au-dessus d'un étang, plus soucieuse de montrer son habileté dans les airs et ses aptitudes au chant que de se désaltérer. » Il ne regardait pas assez la route, mais cela n'était pas alarmant puisqu'ils étaient presque seuls à circuler. « Finalement, elle se pose sur une masse rugueuse qui lui paraît être une pierre, jusqu'à ce que celle-ci cligne des yeux. C'est un crapaud laid, gros et gras qui paresse dans l'eau tiède de l'étang. » Il insista sur la description du crapaud. « L'hirondelle effrayée fait un bond et s'en prend au crapaud laid, gros et gras. “De quoi donc Dieu a-t-il voulu te punir pour ne donner à ton corps aucun profil gracieux”, piaille-t-elle au-dessus du crapaud laid, gros et gras impassible. »

Elle se redressa sur le siège et ouvrit la fenêtre pour ne pas s'endormir. Cette histoire lui évoquait quelque chose. Elle l'écouta attentivement.

« “Quelle infortune que d'avoir les yeux qui semblent vouloir s'enfuir d'un amas aussi répugnant”, poursuit la belle, encore plus irritée par l'indifférence du crapaud laid, gros et gras. “Et puis quelle malchance d'avoir la tête dans la boue quand tu marches. Moi, je touche l'horizon en moins de temps qu'il te faut pour faire un coassement.” Bref, elle le cherche. »

Kizito, visiblement plus intéressé par son récit à la jeune femme que par la conduite, avait considérablement ralenti. Il lui demanda si elle suivait et elle le rassura sans lui avouer toutefois qu'elle ne faisait pas que suivre, qu'elle s'inquiétait aussi, voulant retrouver ce que ce conte refusait de lui rappeler.

« À cela, le crapaud laid, gros et gras décide de réagir et coasse : “Ma belle, donne-moi quelques instants et, d'ici, faisons une course vers le point qui te plaira, l'horizon si tu veux. Je n'ai d'ailleurs pas besoin de connaître le parcours. Je suivrai les voies secrètes qui permettent aux crapauds d'aller d'un marécage à un autre et, toi, à chaque marécage que tu rencontreras, tu demanderas : Crapaud es-tu là ? et je te répondrai. Tu me suis ? »

Sa voix se faisait basse et nonchalante pour dire les mots du crapaud, aiguë et piquante quand il s'agissait de l'hirondelle.

Toutefois, malgré les efforts du chauffeur-conteur et son intérêt, elle s'endormit sans connaître la fin de l'histoire et sans retrouver ce qu'elle lui suggérait.

Se représenter cette scène aujourd'hui aurait dû l'amuser, mais ce n'est pas son humeur.

Le lendemain au réveil elle trembla de peur lorsqu'elle se rappela qu'elle s'était endormie dans la voiture d'un étranger. Heureusement, bien qu'elle mît du temps à s'en convaincre, elle était bien à l'hôtel. Une carte posée sur sa table de nuit l'en assura. « Bienvenue à l'hôtel. Le directeur et toute son équipe seront heureux de faire tout ce qui pourra rendre votre séjour agréable », indiquait la carte à son œil mi-ouvert. Le mot était traduit en anglais et, au verso, étaient données diverses informations pratiques. Soulagée, elle s'était rendormie.

Lorsqu'elle descendit à la réception, elle avait trouvé à son intention un mot où Kizito s'excusait d'avoir été ennuyeux au point de l'endormir et indiquait qu'il passerait le soir afin qu'elle lui payât la course. Une nouvelle fois, la conscience de s'être abandonnée dans une situation où elle avait été à la merci de la loyauté d'un inconnu la fit frissonner. Elle éprouva alors pour Kizito quelque chose qui dépassait la gratitude.

Sept

114. Avec l'âge, Niko eut de moins en moins envie de jouer et ses rêveries se firent non plus une échappatoire divertissante, mais l'écho inquiétant de sa solitude. Être seul est une chose, s'en rendre compte, un problème et, être seul à s'en rendre compte, un supplice, constatait-il. Cela faisait des années que Niko passait devant les yeux occupés de tout le monde. Il ne trouvait de compagnie qu'en lui-même.

115. Le seul regard devant lequel Niko ne se sentait pas transparent était celui de Gaspard. Sans que cela ne fût jamais l'objet d'une réelle décision, Niko était devenu son fils, son assistant et son apprenti à la forge-poterie. Des tenailles et un marteau lui avaient même été offerts pour qu'il pût remplacer son oncle en cas de besoin, situations qui se firent, au fil des mois, de plus en plus nombreuses, jusqu'au jour où Niko se rendit compte qu'il avait abandonné l'école. Implicitement, il était entendu que Gaspard lui céderait bientôt la forge pour aller attendre la mort dans un lieu qui ménagerait son corps affaibli.

116. Dans le village, tout le monde prit position pour ou contre Niko successeur de Gaspard à l'atelier. Ceux, rares, qui l'acceptaient, le faisaient surtout par fidélité pour Gaspard dont l'appréciation commandait la leur. Et puis, ajoutaient-ils en guise d'excuse, il valait mieux que Niko héritât de la charge de loin la plus éprouvante, en même temps qu'inoffensive. Au fond de son atelier le jour et de son lit, par fatigue, le reste du temps, Niko ne dérangerait plus personne. Mais bien plus nombreux étaient ceux qui s'indignaient que Niko pût occuper une fonction aussi importante. Ils le trouvaient bien trop fantaisiste et dilettante pour être un forgeron-potier fiable. Mais surtout, comment iraient-ils acheter de nouveaux outils ou ustensiles chez quelqu'un qui ne parlait pas et ne pourrait donc leur donner aucune des recommandations que faisait Gaspard ? N'était-il pas ridicule

d'utiliser des houes, des faucilles, des marmites ou des machettes gravées de dessins ou de phrases aussi idiotes que celles dont Niko avait pris l'habitude d'affubler toutes les pièces qui passaient entre ses mains ?

117. Ignorant tout ceci, Gaspard était fier de Niko et ce dernier s'appliquait à son travail à l'atelier, heureux de pouvoir déployer ailleurs son imagination. Il ne se contentait pas seulement de réaliser des objets fonctionnels. Il les voulait en plus beaux et intéressants. Une marmite sortie de son atelier devait être fonctionnelle, belle et intéressante. Pour cela, en plus d'une finition irréprochable, il gravait des phrases sur les objets. Par exemple, sur la lame des machettes : « Le propriétaire de cette machette est celui qui en tient la poignée. » Il marquait cette phrase de telle façon qu'il était impossible de la lire en tenant la poignée. Sur les houes, il aimait indiquer que le maître de la méthode est inférieur au maître de la chose. Sur les faucilles, il inscrivait que ce n'est pas parce que la lame est mince qu'elle est tendre. Et sur les marmites, il dessinait des chèvres rôissant des hommes. Il lui vint d'autres idées encore et toutes finirent représentées sur un des outils ou ustensiles qu'il fabriquait.

118. Les gens, excédés, n'achetèrent plus rien chez Niko, sauf ceux sur qui Gaspard continuait d'avoir une influence suffisante pour les obliger à venir faire leurs achats à son ancien atelier. Malgré cela, Niko continua à produire ses articles, les enduisait d'un produit qui les empêchait de rouiller et il les entreposait.

119. Un explorateur qui se serait perdu jusqu'à ce village aurait d'abord été saisi par la récurrence du nom de Niko dans les conversations. En tout lieu et à tout moment, on demandait de ses nouvelles, on affirmait l'avoir croisé, on assurait qu'il était malade et on commentait les phrases et les dessins gravés sur ses fabrications. Il n'aurait sans doute pas manqué de relever que, de temps en temps, on n'évoquait pas juste Niko mais Niko-le-singe. Afin de comprendre, l'aventurier se serait rendu à la forge-poterie. Il aurait trouvé, sous une large toiture tenue par quelques piliers, un four devant lequel se serait affairé un homme presque nu. Un instant, il aurait été captivé par cet homme dont l'harmonie et la puissance étaient soulignées par les reflets et les ombres du feu. Il se serait même demandé si ce corps, incarnation de la perfection, ne luisait pas de lui-même. Peut-être, aurait-il envisagé que c'étaient les flammes qui empruntaient son éclat et non le contraire. En s'approchant, il aurait constaté que Niko avait, à l'endroit qui

ne se déploie que dans l'intimité, un atout sidérant. Puis Niko, qui sentait toujours lorsqu'on l'observait, se serait retourné et, heureux d'attirer l'attention de quelqu'un, aurait adressé à l'étranger un large sourire. Ce sourire, contraste inattendu et monstrueux, aurait écrasé la fascination naissante chez l'intrus aussi violemment qu'un piège broie la petite tête d'un rat appâté. L'observateur se serait senti foudroyé par la déception et le dégoût. Et il se serait enfui aussi loin que possible, certain d'avoir aperçu en Niko l'insoutenable superposition d'un ange et d'un démon, de la beauté éblouissante et de la laideur écœurante.

120. Son visage et le reste incarnaient l'harmonie et la grâce. Mais, lorsque, pour sourire, il dévoilait des dents aussi immenses que miteuses et désordonnées, il paraissait un singe à certains, un démon à d'autres. Il fallait être habitué ou averti pour supporter ce sourire sans manifester aucun signe de répulsion.

121. Niko le savait.

122. Il savait aussi qu'à cause de cela aucune femme ne joindrait jamais son plaisir au sien, et encore moins sa vie à la sienne. Ceux qui avaient été initiés en même temps que lui avaient déjà des épouses et même des enfants. Lui était resté seul et il le resterait certainement toujours. D'ailleurs, se demandait-il, que font deux personnes ensemble ? Voilà bien une chose sur laquelle il n'avait jamais eu une seule idée. Non pas qu'il ne la conçût pas en général (dans l'ordre de l'amitié ou de la sexualité, il le savait, les possibilités étaient nombreuses), mais il n'arrivait pas à se sentir concerné par cette question. Plus précisément donc, il n'était pas certain d'avoir quoi que ce soit à faire avec les autres. Il ne voyait pas plus de combinaisons qu'il n'y en aurait eu entre une chèvre et un vélo. C'est exactement ça : penser ce qu'il aurait pu faire avec les autres ou ce que les autres auraient pu faire avec lui semblait aussi peu opportun que de se demander en quoi une chèvre pouvait avoir un rapport avec une bicyclette. Certes, les autres étaient des êtres humains, tout comme lui, mais cela suffisait-il ? Que font deux nuages ensemble ? C'est en ces termes qu'il se représentait sa solitude, résultat d'une incompatibilité aussi incompréhensible, irréductible que nécessaire. Étant donné ce qu'il est ; ce que sont les vélos, les chèvres et les nuages ; ce qu'il est pour les autres et ce que les autres sont pour lui ; la question n'avait aucune raison d'être. S'il se la posait, c'était pour souligner qu'elle ne pouvait pas avoir de réponse.

123. Toutefois, il y avait une erreur dans ce raisonnement. Une erreur ou un mensonge. Et au fond de lui, Niko s'obstinait sans réussir à étouffer la petite voix qui l'accusait d'exagération et même de falsification. Il n'était pas aussi seul qu'il se le disait. Sans parler de Gaspard qui était toujours dans ses parages, quelques autres personnes lui portaient une certaine attention. Cette attention restait discrète, car il était incontestablement mal vu d'avoir de l'intérêt, et ne parlons pas de l'affection ou de l'admiration, pour Niko-le-singe. La ravissante Hyacinthe par exemple qui, droite sur ses longues jambes, s'arrangeait toujours pour passer près de l'atelier à chacune des courses qu'on l'envoyait faire.

124. Hyacinthe avait-elle déjà vu Niko sourire ? Est-il possible qu'elle ait été ainsi attirée par lui en connaissant l'horreur que recouvraient ses lèvres et en sachant qu'il était muet ?

125. Un jour, elle avait laissé tomber un jerrican dans lequel elle venait de puiser l'eau afin que Niko, affairé, remarquât son passage. Il avait accouru pour l'aider à replacer le récipient sur sa tête. Il avait ressenti une chaleur l'envahir en s'approchant d'elle puis en voyant le balancement de sa lourde poitrine lorsqu'elle s'éloigna. Il s'était gardé de lui sourire pour ne pas l'effrayer. Et ce fut tout. Il nota simplement, au bout d'un temps, que Hyacinthe ne passa plus. Il le constata comme on remarque un jour qu'il fait plus chaud ou plus frais que la veille.

126. Est-ce que la solitude de Niko a quelque chose à voir avec le fait de ne pas se sentir digne des autres ? Ou bien n'est-il enfermé que par les murs que forme son mutisme ? Ou bien encore par ceux, encore plus hauts, érigés par la disgrâce de son sourire ?

127. « C'est là que tu te trompes, lui murmurait parfois la petite voix. Quelles que soient les explications qu'on en donne, tu n'es seul qu'en apparence. Et heureusement, l'apparence et la réalité ne sont qu'une infime partie de ton existence. Pense à ce qu'il y a en toi ! Y a-t-il de la solitude à l'intérieur de toi ? N'y a-t-il pas, au contraire, une agitation continue, une compagnie débordante et même un sourire chaleureux ? Ce que tu ressens comme de la solitude n'est-il pas qu'une incapacité à accepter que ton épanouissement ne se réalise pas là où se réalise celui des gens normaux ou de ceux qui font semblant de l'être ? »

128. Acculé par cette petite voix, Niko admettait alors qu'il n'était pas totalement seul. Ses pensées étaient habitées par d'innombrables compagnons qui, peut-être bien, valaient autant que les camarades qu'il n'avait pas et n'aurait peut-être jamais.

129. Il est probable que la vision de lui-même comme un enfant puis un adolescent et un homme solitaire soit un fantasma auquel il aurait cru si fort et si longtemps qu'il aurait fini par s'accomplir.

130. Un jour, l'air absorbé par son travail, mais en fait englué dans des pensées sans queue ni tête sur ce qu'un chimpanzé peut bien faire avec une tortue, un arbre dans la forêt avec un autre arbre, Niko a un accident. Il sort une grande cruche du four et veut la poser pour qu'elle refroidisse et finisse de sécher. Pour cela, il la pose sur une des traverses supérieures du rangement qu'il a fabriqué pour ses articles qu'il ne vend presque plus. L'opération est délicate puisque l'objet est tenu par son col avec les tenailles et doit être placé à une hauteur de deux hommes adultes. La cruche est lourde et menace de glisser chaque fois qu'il bouge mais, à force de patience, Niko réussit à la placer. Cependant, avant de se retourner, distrait par ses pensées sur les liens possibles ou non entre un papillon et un poisson ou entre un noyé et le roseau du fleuve, il oublie de la caler et elle tombe sur sa tête. Il avait eu le temps d'entendre la cruche rouler et de prendre conscience qu'elle allait tomber. Il avait surtout eu peur qu'elle se casse et non qu'elle lui tombe dessus. Le choc avait été double : d'abord celui de la cruche contre son crâne puis celui de son corps contre le sol, tombant comme une marionnette dont on aurait coupé les fils brusquement. La cruche aussi, a-t-il le temps de penser avant d'être assommé, subit deux chocs : celui sans conséquence contre sa tête et celui, mortel, contre le sol.

131. Lorsqu'il avait rouvert ses yeux, il s'était demandé combien de temps il avait bien pu rester étendu. La lumière du jour était toujours pleine ; il n'avait dû être inconscient que quelques heures, se rassura-t-il. À moins qu'il ne se fût endormi un ou plusieurs jours. Il chercha à voir si le feu du four était toujours allumé. Il s'était éteint, mais la cendre fumait encore. Cela ne l'aida pas à estimer combien de temps il était resté au sol. Le feu mourait très vite quand on ne s'en occupait pas et la cendre pouvait fumer plus d'une semaine selon la quantité de charbon qui couvait.

132. S'il s'était fié à ce qui s'était passé dans sa tête pendant ce temps, il aurait assuré que son sommeil avait duré une éternité. S'il avait dû préciser,

il aurait comparé cette éternité à la furtivité de l'éclair qui disparaît aussi vite qu'il déchire le ciel violemment.

133. C'est le visage inquiet et inquiétant de la vieille femme, toujours seule dans une plaine nue et sèche, qui lui était apparu le premier. Elle l'avait vu et s'était dirigée vers lui en l'appelant son fils. Puis, comme d'habitude, le temps d'arriver devant lui, elle était devenue une jeune fille à la beauté déchirante qui lui assurait qu'elle l'aimait et le priait de la suivre. Pour la première fois depuis tant d'années, il avait été sensible à ces deux femmes. Il avait regardé la première avec un regard qu'il eût pu avoir pour sa mère. À l'approche de la seconde, il s'était senti envahi par la même chaleur que celle qui l'avait assailli lorsqu'il s'était trouvé près de Hyacinthe. Dans son rêve, pour la première fois aussi, au lieu de la suivre de loin, il avait accepté l'invitation de la jeune fille et suivi le sillage de son parfum.

134. Ils marchent longtemps, avant de se retrouver sur une petite pirogue flottant sur une épaisse coulée de lave, tranquillement. Exalté par le regard triste de sa compagne, Niko ne se réserve pas et pagaie énergiquement, à contre-courant, jusqu'à la source de la rivière de lave qui n'est autre que le fourneau de l'atelier. Un Gaspard rajeuni l'y attend. Il ressemble en tout point à celui qui avait fasciné Niko quelques années plus tôt mais, en plus, il a un regard perçant. Ses yeux mêlent le chat et le serpent. La jeune fille avec qui il est pourtant sûr d'avoir fait le voyage n'est plus là. Niko veut demander où elle est passée, mais c'est un bêlement qui sort de sa bouche, aussitôt imité par Gaspard ironique. « Bêêê ! » reprend-il avant d'éclater d'un rire qui fait un écho infini entre les oreilles de Niko. À ce moment-là, une peur suffocante monte en Niko, mais il ne cherche pas à fuir. Curieusement, cette angoisse lui donne envie de sourire et il ne s'en empêche pas. Il sourit même lorsqu'il voit les tenailles de Gaspard s'avancer vers lui, à hauteur du cou, le soulever et le suspendre au-dessus du four. Le rire assourdissant résonne toujours dans toutes les parties du corps de Niko et, après un temps, ses vibrations sont insupportables. Il sent sa peau se tendre, tout son corps se dilater et, finalement, exploser. Chacun de ses morceaux qui se dispersent dans l'air emporte une conscience entière et autonome. Il est ébloui par cette multiplication de son regard, de sa sensibilité et de sa volonté. Des Niko minuscules et innombrables virevoltent dans l'atelier et chacun de ces confettis voit,

ressent et commente la scène incroyable dont il est à la fois le spectateur et l'acteur.

135. « Cher compagnon, au début de l'histoire, un mot t'avertissait qu'elle risquait d'être pénible à ceux qui, entre autres choses, confondent la logique et le sens, et qui ont besoin de cette assimilation pour avancer. Tout ce qui vient d'être raconté ne tient pas debout. Même un esprit assoupli par une croyance en la magie ou une sensibilité à la naïveté trouverait certains éléments difficiles à associer. C'est en tout cas ce qu'il m'a semblé, et je n'ai réussi à continuer à m'approcher de Niko qu'en acceptant que, bien qu'illogique, son histoire n'est pas pour autant insensée. Si tu éprouves la même difficulté et si tu n'as pas une meilleure idée à laquelle t'accrocher, je t'invite à faire tienne cette distinction entre logique et sens. Peut-être t'aidera-t-elle autant que moi. »

*

Lors de l'entretien qu'elle avait eu avec les gens de la Fondation, il avait été entendu qu'il restait à organiser le partenariat avec d'autres bailleurs de fonds. Toutefois, incapable de suivre leur rythme, elle avait décidé d'anticiper la mise en action du montage financier en se rendant sur place et en commençant à lancer ce qu'elle pouvait. Cette décision ne fut pas le résultat d'une réelle réflexion, mais une façon de se protéger contre son impatience.

Une fois sur place elle comprit que, sans argent et sans la couverture de la Fondation, qui ne l'avait pas autorisée à se présenter en son nom, elle ne pouvait pas faire grand-chose. En fait, elle ne pouvait rien faire. La première semaine, elle appela tous les jours pour s'inquiéter de la lenteur des procédures et espérer qu'elle pourrait bientôt avoir les moyens de ce pour quoi elle était partie. La voix au téléphone, invariablement, se contentait de lui indiquer deux choses. Premièrement, sans lettre de mission qui elle-même dépendait du déblocage des fonds, elle ne devait pas oublier qu'elle ne pouvait se présenter et agir qu'en son nom propre. Et, deuxièmement, on était avec elle.

Quand elle appela pour la treizième fois, à ces deux indications rituelles s'ajouta une autre. Troisièmement, rappela la voix à l'autre bout du fil, elle ne devait pas oublier qu'elle était partie sans avoir l'aval de la Fondation. La voix n'avait pas pris la peine d'aller au bout de cette idée, évident : la Fondation n'était pas responsable de son impatience ni de l'impasse dans

laquelle elle s'était jetée et elle serait gentille d'arrêter de les agacer avec ce que cela pouvait impliquer comme conséquence. Ces mots, même passés dans l'abstraction du souvenir, sont restés très pénibles. Elle les entendit comme une trahison et se considéra, dès lors, seule devant le projet « En mémoire de... ».

Forcée d'attendre, mais ne se résignant pas à ajouter l'ennui à cette attente, elle résolut de visiter le pays. Cela lui parut une belle façon de passer ce temps dont elle se trouvait obligée de disposer.

Spontanément, elle demanda à Kizito de la guider dans cette découverte. Elle le retrouva grâce à la réceptionniste de l'hôtel qui se révéla être de sa famille. Il n'hésita pas avant d'accepter sa proposition. Il s'en émerveilla même, comme s'il l'eût attendue. Enfin une course originale qui lui permettrait d'exploiter tous ses talents de conducteur, mais aussi de guide, de conteur, de mécanicien, de cuisinier. À ces précisions, elle s'était demandé si elle avait fait un bon choix, mais déjà Kizito établissait le programme. Il voulait l'emmener voir les gorilles bien sûr ou, plus précisément, la déposer à un endroit où elle pourrait aller les voir car ces bêtes ne lui inspiraient pas confiance. « Il faut aussi que je te fasse visiter l'île du Nez. Tu en as déjà entendu parler, je suppose. C'est cette île dont on dit qu'elle est née il y a très longtemps lorsque les voyageurs qui passaient à côté du lac devaient y jeter un caillou. » Il ne savait plus en signe de quoi il fallait faire ce geste mais, lui expliqua-t-il, ce sont les cailloux ainsi lancés dans l'eau qui ont fini par former un tas dépassant la surface du lac et constituer cette île. « Le plus étonnant, précisa-t-il, c'est que ce cairn géant a pris la forme d'un nez au lieu de ressembler à un tas de pierres normal. Alors, aujourd'hui, les voyageurs ne jettent plus rien pour en augmenter la hauteur. Ils se contentent d'expliquer que l'île n'est rien d'autre que la réplique de leur propre nez. Aussi incroyable que cela puisse sembler, des disputes sanglantes et même des massacres de centaines de milliers de gens en ont résulté. » Il lui promit enfin la visite de la brasserie nationale, la plus grande du continent, de la forêt des tambours royaux, de la réserve d'animaux et d'autres choses encore.

Elle dut se rendre au fait qu'il n'avait pas compris. Il la considérait comme une touriste et non comme une personne qui, après une longue absence, revenait chez elle et ne cherchait qu'à redonner vie à tout ce que sa mémoire avait figé. Sur le moment, elle ne prit pas la peine de le décevoir en lui expliquant que tout cela ne l'intéressait que peu, qu'elle n'était pas

venue voir des paysages et des animaux, mais des gens. Il lui aurait suffi de faire un tour au zoo de Vincennes ou au Jardin d'acclimatation, ou encore de regarder un documentaire sur une des chaînes spécialisées pour être comblée.

Aurait-il compris si elle lui avait dit qu'elle voulait surtout entendre les sonorités, sentir les odeurs, goûter les saveurs qui avaient bercé son enfance ? Ne lui aurait-il pas ri au nez si elle avait avoué qu'elle souhaitait, avant tout, trouver le lieu où poussaient les bégonias et y demander si quelqu'un se souvenait d'une petite fille qui, il y a vingt-cinq ans, répondait au nom d'Isaro ? Aurait-il été d'accord pour la conduire si elle avait confié qu'elle souhaitait aller sur la tombe des siens et, s'il n'en existait pas, en fabriquer une, y ensevelir ses larmes et y poser une croix ? Elle se promit d'aborder ces questions plus tard, lorsqu'ils se connaîtraient mieux.

Avant de commencer ce voyage, ne sachant pas si elle trouverait des bureaux de poste sur son passage, décidée enfin à faire le pas, elle avait envoyé une lettre à ses parents. De ce message, elle se souvient de chacun des mots comme s'ils s'étaient imprimés en elle :

« Cher Papa, Chère Maman », avait-elle commencé. Elle avait envie de recommencer à les appeler ainsi et non par leur prénom comme elle s'était mise à le faire depuis son départ pour Paris. « Je vous ai fuis et détestés ces dernières années mais je réalise aujourd'hui que je n'ai fui et détesté que moi-même. Trop lâche pour l'admettre, je vous ai tenus pour l'origine de ce malaise alors que vous avez fait de votre mieux pour l'atténuer. Je ne me sens pas autorisée à demander pardon, mais je le pense et espère qu'il vous reste encore un peu de patience à mon égard pour accepter mon retour à la raison, à la vie et, par conséquent, à vous. » Elle avait failli arrêter là avant d'ajouter : « Il y a tout de même une chose dont je crois avoir eu raison de vous en vouloir, c'est de ne m'avoir rien dit sur ce qui s'est passé, sur les événements qui vous ont amenés à me recueillir, au fond, sur qui je suis. » Elle précisa que cela n'excusait pas le comportement qu'elle avait eu, mais que ça permettait peut-être d'en comprendre le ressort. Avant de fermer l'enveloppe, elle s'aperçut qu'elle avait failli oublier d'indiquer qu'elle était retournée dans son pays d'où elle écrivait. Elle joignit une copie de la présentation de son projet afin de leur donner une idée de ce qu'elle y faisait. Au moment de la glisser dans l'urne, elle retint l'enveloppe un petit moment. Le contenu de la lettre lui paraissait en deçà de tout ce qu'elle

voulait leur dire. Elle la lâcha quand il lui apparut que même un livre n'y aurait pas suffi, que rien n'y suffirait jamais.

OceanofPDF.com

Huit

136. Le rêve de Niko ne se limite pas à la dispersion de son corps. Cette vision n'est que le début d'une succession d'expériences plus incroyables encore.

137. En rêve, c'est dans un des grands récipients entreposés sur les étales de l'atelier que tous les morceaux retombent et se reconstituent pour former un Niko nouveau. Sa peau est plus ferme, ses épaules plus larges, son cœur plus serein, son visage plus assuré et ses yeux, il le sent, sont désormais éclatants, comme sertis d'un diamant concentrant sa vigueur. Il a la sensation d'être une version à la fois plus légère, plus robuste et plus assurée de celui qu'il était avant. Gaspard n'est plus là lorsqu'il sort de la cuve. L'atelier est silencieux. Ce silence lui paraît dire le respect pour le nouvel être qu'il est.

Pour la première fois, il est respecté. Seul, mais respecté. La solitude digne du lion ou du gorille et non pas celle misérable de la hyène. Seul parce que nul n'ose l'approcher et non pas parce que personne ne veut l'approcher.

138. Peut-être suis-je capable de parler, se dit-il sans essayer. Il a trop peur que cela soit vrai ou que ce soit le contraire. Les deux possibilités lui paraissent également terrifiantes et il se dit que ne pas tenter de parler, ne pas tenter d'être déçu ou embarrassé d'une faculté nouvelle, ne pas risquer de se perdre est plus raisonnable. La parole est la seule limite à la puissance qui le possède.

139. Dans la vision à laquelle il s'abandonne sous le choc de la marmite, Niko a une force incontrôlable. Lorsqu'il croit faire un simple pas, sa force nouvelle le trahit et il bondit plus haut que les nuages. Là-haut, il fait irruption au milieu d'un indénombrable troupeau de chèvres et de moutons

blancs. Remarquant son étonnement, un bouc imposant avec ses cornes et sa barbichette touffue s'écarte du troupeau, vient vers lui et bêle :

— Tu ne croyais tout de même pas que les nuages étaient autre chose qu'un immense troupeau de chèvres et de moutons blancs ? Vu de loin, cela paraît n'être qu'une masse qui s'agglutine, se sépare, court ou se repose au milieu du ciel, mais il n'en est rien, mon grand !

Niko n'est pas étonné de ce qu'il voit et entend. Pour montrer son intérêt et son attention, il s'assied. Alors le bouc poursuit :

— Et oui, mon ami, les gens ont des idées sur tout, mais s'ils savaient à quel point ils sont loin de la vérité, ils mourraient de honte. Regarde la pluie par exemple, certains croient qu'elle sort des nuages qui seraient en quelque sorte d'immenses éponges suspendues dans les airs. Quelle idée ridicule ! En réalité, la pluie tombe de bien plus haut. Les dieux en ont conçu une certaine quantité qui traverse les mondes depuis toujours.

Le bouc remarque le regard perdu de Niko et s'indigne :

— Ne me dis quand même pas que toi aussi tu imagines la Terre comme une galette suspendue seule au milieu de rien ! Non Niko ! Pas ça ! Pas toi !

Niko ne se souvient pas s'être présenté.

— En vérité, continue le bouc, le monde que tu connais n'est qu'une petite partie d'une multitude de mondes qui se superposent sous forme d'une spirale qui elle-même forme une couronne. Tu me suis ? Non ? Imagine une spirale, disons plutôt une corde que tu aurais enroulée autour d'un bâton et qui se serait figée comme ça. Eh bien, dis-toi que cette corde, qui est en fait un collage de morceaux de cordes, les mondes, tu la prends et tu en fais une boucle. Ça rentre ou pas ?

— Ce n'est pas évident, mais je m'accroche, répond Niko d'un signe de la tête.

— Donc, poursuit le bouc qui avait tout sauf la langue dans sa poche, notre monde n'est qu'une partie, un étage, de cette spirale bouclée et l'eau qui lui tombe dessus, je parle de notre monde, eh bien, l'eau qui lui tombe dessus à la saison des pluies, elle vient du monde d'en haut et elle se déverse sur le monde suivant. Elle ne revient qu'un an plus tard, à la saison des pluies, lorsqu'elle a fait le tour de la boucle des mondes.

Ce que le bouc interprète comme de l'incompréhension sur le visage de Niko est en réalité de la surprise. Niko se souvient avoir déjà eu cette idée de superposition des mondes. C'était l'explication qu'il s'était faite de la

grotte qui ne pouvait être, d'après lui et sa fantaisie, que la porte permettant le passage de notre monde au suivant.

— Bon, la météo n'a pas l'air d'être ton fort, lui lance le bouc, en lui donnant une bourrade bienveillante.

Puis il s'excuse de devoir rejoindre le troupeau et s'éclipse. Niko reste un moment ahuri. Une partie de lui-même essaie de se rappeler qu'il ne s'agit que d'une vision provoquée par le choc qu'il a reçu mais l'autre partie s'y abandonne sans réserve aucune.

140. Niko, se souvenant d'être arrivé là par accident, redescend. Mais une fois encore, il oublie la force qui le porte depuis qu'il s'est morcelé et recomposé, et il saute sans retenue. Alors, au lieu d'atterrir simplement sur la terre ferme, Niko s'enfonce loin dans le sol. Il s'arrête dans une caverne où virevoltent des sortes d'oiseaux, qui le heurtent parfois. L'obscurité ne lui permet pas de distinguer de quelle espèce de volatiles il s'agit. Il entend seulement des battements d'ailes, des cris aigus et un souffle au passage des bestioles. Il se demande comment ces oiseaux ont réussi à arriver dans un endroit pareil et à y prospérer. À quoi ressemblent-ils ? Pour une raison qu'il ne cherche pas à expliquer, il se les représente comme des corbeaux.

141. Au bout d'un temps assez long, pendant lequel il ne trouve rien qui permette de confirmer ou d'infirmer sa supposition, l'agitation cesse. Il n'a plus, devant lui, qu'un scintillement, semblable aux étoiles dans un ciel clair, qu'il imagine être des yeux. Tout à coup, une voix grave s'élève :

— Tu sais... dit-elle.

Alors qu'il n'avait éprouvé aucune gêne jusqu'alors, Niko déglutit bruyamment. Il ne sait pas si ces mots sont une affirmation, une question ou le début d'un propos dont la voix a oublié la suite.

— Tu sais pourquoi tu es là, j'espère ? précise la voix qui semble plus proche.

Il nie d'un signe de tête. « Me voyez-vous ? » aurait-il envie de demander s'il le pouvait.

— Cela fait des années que nous avons demandé un messenger et c'est dommage que tu n'arrives que maintenant. Nous ne voulions pas garder pour nous la connaissance de ce qui va se passer bientôt, continue la voix, aussitôt prolongée par une cascade de commentaires qui proviennent de tous les côtés :

— Non, nous ne pouvions pas garder cela pour nous !

— C'est sûr, c'est bien trop horrible.
— Mais est-il encore temps de leur dire ?
— C'est trop grave !
— Terrible, tu veux dire !
— Mais pourquoi est-ce qu'il a mis autant de temps avant de venir ? Ce n'est pas très sérieux, si je peux donner mon avis.
— Il faut au moins qu'ils soient informés.
— Moi, je vous ai dit que cela ne sert à rien et je maintiens mon avis.
— Les pauvres, la moitié va finir coupée comme du bétail...
— Ah non ! On avait dit qu'on n'évoquait pas les détails !
— Si au moins ça servait à quelque chose.
— Comment disent-ils encore ?
— C'est de leur faute, ils n'avaient qu'à entendre nos appels !
— Oui, mais sans les détails, comment veux-tu qu'ils comprennent ?
— Il va couler du sang en quantité inouïe...
— À quoi bon les prévenir, alors, si les carottes sont cuites ?
— Oui c'est ça : un homme averti en vaut deux !
— Au fait, vous croyez que le sang va couler jusqu'ici ?
— Vous êtes sûrs que c'est à lui qu'il faut dire tout ça ?
— Laissez-moi rire !
— Oui ?
— Ou pas...
— Il faudra qu'on déménage alors ?
— Moi, à leur place, je me préparerais à être du bon côté le moment venu.
— Tu as dit la moitié, mais moi je vois bien plus que ça.
— Et qu'on ne s'y trompe pas, dans certains cas, être lâche ou cruel est aussi tentant qu'être courageux ou bon.
— Quelle horreur !
— Il est si petit que j'ai du mal à comprendre que ce soit lui qui ait été choisi.
— Et dire qu'en ce moment même ils s'agitent aux semailles dont les germes seront noyés dans le sang.
— Du côté des tueurs, tu veux dire ?
— Moi je crois que ce sera plus que ça. Plus de morts, je veux dire...
— On n'aurait pas pu trouver un héros qui ait une tête et surtout une taille moins ridicules ?

— Mais nous, sommes-nous sûrs de ça ?
— C'est vraiment n'importe quoi ! La taille n'a rien à voir.
— Et tout ça à la machette en plus...
— Et de faire paître leur bétail, sans souci.
— Avec tout ceci, nous allons juste leur gâcher le peu de temps qu'il leur reste à vivre normalement.
— C'est vraiment n'importe quoi, de mon temps on n'intervenait jamais dans les affaires des hommes.
— Et nous, pouvons-nous faire quelque chose ?
— Ce n'est pas un gamin, tout de même !
— Soyons précis quand même : il y aura des armes à feu aussi et puis ce ne sera pas la moitié, mais le tiers.
— Leur dire ça, aujourd'hui, c'est bien trop tard.
— Arrête, s'il te plaît, pas de détail, c'est écœurant.
— Je suis d'accord sur ce point, c'est trop tard maintenant.
— C'est vrai, dans certaines circonstances, tuer quelqu'un ou l'abandonner à la mort est aussi tentant que le sauver.
— Vous pouvez dire ce que vous voulez, mais moi, je désapprouve cette façon d'intervenir dans les affaires humaines ! Que cela soit bien entendu.
— Ils vont s'en rendre compte assez vite, hélas.
— Qui en ajoute ?
— Arrête avec ta précision, nom d'un chien, sinon on va en venir aux mains. C'est assez triste de savoir que cela va arriver et nous n'avons pas besoin d'en rajouter.
— Même un tiers, ça fait trop !
Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne fût plus possible de distinguer un seul mot. Après cette longue cacophonie qui lui fait tourner la tête, la voix grave du début perce ; le silence revient.
— Je crois que tu as compris l'essentiel, dit-elle, avant d'être à nouveau couverte par le bruit. Niko comprit qu'il n'avait plus besoin de rester là.

142. Prenant soin de maîtriser son élan cette fois-ci, Niko remonte à la surface. Malgré la fougue inépuisable qui le porte, il se sent vide de toute pensée, de tout sentiment.

143. Il traverse le même paysage ravagé qu'à l'aller. La petite pirogue est là où il l'a laissée. Il y monte et descend le courant de lave. Le voyage est plus facile, remarque-t-il. Est-ce parce qu'il est aidé par le courant ? Est-

ce parce qu'il est seul dans l'embarcation ? Est-ce parce que la force qui s'est emparée de lui le rend insensible à l'effort ? Comme d'habitude, il se contente de poser des questions.

144. Une des rares fois où son père lui adressa la parole, il lui avait dit de toujours se méfier des réponses. « Méfie-toi des réponses, l'avait-il prévenu. Tiens-toi toujours loin des gens qui ont des réponses et fuis ceux qui, avant d'avancer leurs réponses présentées comme enfantines, expliquent que toutes les questions sont, au fond, simples. Aucune question n'est simple, mon fils, donc aucune réponse ne peut l'être. » Il se souvient de ces paroles comme s'il venait tout juste de les entendre. C'est la seule fois où son père lui a dit « mon fils ». Peut-être son père lui avait-il si peu parlé parce que cette phrase résumait tout ce qu'il devait lui dire. Peut-être qu'avant il avait réfléchi à ce conseil et qu'ensuite il n'avait rien trouvé à y ajouter. C'est ce à quoi Niko songe tandis que, en rêve, il pagaie tranquillement sur un torrent de lave.

145. Lorsqu'il aperçoit une silhouette au loin, il ne doute pas de qui il peut s'agir.

146. L'élégance de chacun de ses gestes le surprend comme s'il voyait cette femme pour la première fois. Sans attendre qu'il mette pied à terre, elle se détourne et s'éloigne. Il comprend qu'il doit la suivre. Il glisse derrière elle, comme à l'aller, en silence.

147. Ils marchent longtemps, en silence. Après un moment se tient devant eux un arbre d'une hauteur vertigineuse et dont les racines, pour le tenir, semblent devoir descendre jusqu'aux enfers. Son feuillage, exubérance inattendue dans ce paysage, attire la curiosité de Niko ; il s'en approche. « C'est l'arbre de la vie, lui dit la jeune fille. Il a poussé sur notre passage pour que tu le consultes. Ensuite, ce sera la fin de ton échappée. » Niko écoute à peine ce qu'elle dit, fasciné à la fois par la tristesse de sa voix et par la surabondance du feuillage. Il ne manque toutefois pas de remarquer qu'elle insiste sur le mot « échappée ». « Chaque feuille représente un homme et chaque fois qu'un humain naît, une feuille pousse, et une autre tombe chaque fois qu'un humain meurt. Chaque fois qu'une œuvre fait progresser le respect entre les humains ou entre les humains, les animaux et la nature, un fruit pousse. » Porté par ces mots, soudainement, Niko s'élève dans les airs et s'approche des feuilles. Les fruits sont rares. « Bientôt, cet arbre sera presque nu », ajoute la jeune fille. Niko peut voir

qu'elle a raison. Sur chacune des feuilles, il peut lire un nom, deux dates et l'indication de quelques jalons. Une feuille porte le nom de Fulgence Uwijoro. En plus des dates du début et de la fin de sa vie, il y est inscrit : « études de lettres, enseignant, diabétique, marié à Béata Nyiringoma, quatre enfants, tueur, prison à vie ». Le pauvre, pense-t-il. Quel parcours triste ! Par curiosité, il cherche sa feuille. Il trouve celle de Gaspard Uzubitse où, en plus des dates, il peut lire : « forgeron-potier, marié à Élisabeth Munyaneza, trois enfants et un fils adoptif, alcoolique, mort de fatigue ». Il continue à chercher sa feuille, mais ne trouve que celles d'autres personnes, inconnus, connaissances ou gens de sa famille.

Après les dates, celle de son père indique : « Roger Karinzi, agriculteur, marié à Eugénie Isaro morte en couches, un enfant ; uni à Maria Uwase, deux enfants. Tué par son fils. » Niko sursaute. L'angoisse coule à grosses gouttes sous ses bras. « Dans peu de temps, il y aura plus de feuilles au sol que dans l'arbre », lui murmure la jeune fille. En tout cas, c'est ce que confirment les dates sur les feuilles. La plupart des dates de décès sont les mêmes ou très rapprochées. Il lui semble que la jeune fille pleure en disant cela mais quand il se retourne, il n'y a plus personne. « Tué par son fils. » Cette phrase éveille en lui une inquiétude si violente qu'elle dépasse le rêve : il a réellement mal et se réveille.

148. Quand il ouvre les yeux, il est incapable de savoir combien de temps il est resté étendu par terre, inconscient. Il est soulagé. Tout ce qui le remuait n'était qu'un cauchemar.

149. Mais la douleur est toujours là, dans la poitrine, au ventre et à la tête. Et puis cette phrase : « Tué par son fils. » Son père n'avait qu'un fils. Lui. De son second mariage, il n'avait eu que des filles.

150. Un moment, il essaie de considérer toutes ces pensées comme des foutaises. Comment autant de gens peuvent-ils disparaître en même temps ? Quelle folie peut justifier et accomplir cela ? Comment en arriverait-il à tuer son propre père ? Il ne le considère même pas assez pour qu'il fasse partie de ses pensées, alors pourquoi devrait-il le tuer ? Pourquoi deux inconnus se tueraient-ils ? Foutaise !

151. Si à ce moment quelqu'un, Hyacinthe par exemple, était passé près de l'atelier, il n'aurait sans doute pas osé approcher et aurait appelé au secours. En effet, Niko, sans s'en rendre compte, avait la mine d'un pendu qu'on vient de décrocher de la corde. Le genre de visage dont on menace

les enfants qui rechignent à s'endormir. Mais personne ne passa, ni Hyacinthe ni personne d'autre, et Niko resta étendu longtemps avant de remarquer que les sons qu'il entendait avaient une couleur étrange, inquiétante.

152. Les choses avaient beaucoup changé depuis qu'il s'était évanoui.

*

La lettre dactylographiée avait été envoyée de Paris quelques jours plus tôt.

Elle la trouva à son retour. Sa pérégrination lui laissa l'impression d'une expérience « débordante ». Ce mot peut paraître inapproprié, mais il lui vint naturellement la première fois qu'elle essaya de décrire ce qu'elle venait de connaître. Est-ce que c'est avec ce voyage qu'est née cette mélancolie qui l'immobilise devant cette fenêtre au point de vous faire douter, quelques fois, qu'elle est bien vivante ?

« Mademoiselle,

Après une nouvelle analyse de votre projet intitulé "En mémoire de..." et tenant compte des éléments que vous avez fournis par écrit et de vive voix, la Fondation a le regret de vous annoncer qu'elle retire son engagement envers vous. Divers éléments, qui n'ont pu être mesurés que dernièrement, ont concouru à cette décision.

« Nous avons conscience de l'inconvénient que cette issue représente pour vous et nous vous prions de nous en excuser. Votre idée, si elle doit être réalisée, ce dont nous ne doutons pas, finira par trouver les appuis nécessaires. Quoi qu'il en soit, nous vous encourageons à continuer.

« Au nom de la Fondation et de sa commission d'attribution des bourses, je vous prie, Mademoiselle, de recevoir l'expression de notre meilleur souvenir. »

Et une signature illisible cachait l'identité de celui qui s'était dévoué pour accomplir ce geste.

Elle resta un moment paralysée par des sentiments contradictoires, clouée devant la réception de l'hôtel, assez longtemps pour que Kizito, parti garer la voiture, revienne et la trouve dans cette posture. « Chérie, qu'est-ce qui t'arrive ? » s'enquit-il en imitant maladroitement cet accent parisien dont elle avait passé une bonne partie du voyage à lui livrer le secret. Elle secoua la tête, comme réveillée, et lui assura qu'il n'y avait rien de

dramatique. Kizito, qui avait appris à la connaître durant les semaines passées, s'inquiéta. Ses euphémismes étaient rarement de bon augure. Il insista et elle lui raconta tout, depuis le début. Il connaissait déjà des bribes de l'histoire : la radio qui hurla au lieu de s'éteindre, l'arrêt des études, l'idée du projet, la candidature à la bourse, son enfermement, la mort, l'entretien pour la bourse, l'accord de principe de la Fondation, son impatience qui l'avait conduite à venir avant que le feu vert lui fût donné et cette lettre dont chaque mot semblait moqueur ou destiné à lui broyer les entrailles. Il la prit dans ses bras aussi longtemps qu'il fallut pour qu'elle insultât ceux qui l'avaient trahie, pleurât et se refît. Elle décida de prendre au sérieux au moins une ligne de ce courrier, celle qui l'invitait à ne pas abandonner son idée. Kizito l'assura de son soutien. Elle pouvait d'ailleurs venir s'installer chez lui et y faire tout ce qu'elle voulait pendant qu'il serait au travail. Elle accepta et déménagea sur le champ.

À l'occasion de ce voyage, sans aucune véritable formulation, leur relation avait changé. Le premier jour, ils logèrent dans une auberge qu'elle n'aurait même pas osé approcher seule. Ce soir-là, Kizito qui devait dormir dans une chambre à côté de la sienne, insista pour venir lui raconter la fin de l'histoire du crapaud et de l'hirondelle. Elle essaya de lui faire comprendre que cette histoire n'était pas urgente, qu'ils pouvaient la garder pour le trajet du lendemain. Pour des raisons qu'elle a oubliées, il avait justifié que cela n'était pas possible. Il fallait qu'il la lui raconte tout de suite. Il continua à la taquiner, puis lui demanda ce qu'elle était prête à lui offrir s'il arrêtait de parler. Elle avait dit qu'elle lui donnerait ce qu'il voulait, pourvu qu'il se tût. « Échec et mat », avait-il murmuré en avançant vers elle, sur la pointe des pieds et en mimant une précaution exagérée. Il voulait passer la nuit avec elle ; celle-ci et toutes les autres. Il ne retourna pas à sa chambre et, à partir de ce soir-là, ils partagèrent leur lit et se présentèrent comme un couple.

Depuis lors, nota-t-elle, il se fit moins bavard et moins agité. Elle n'eut donc plus aucune raison de ne pas l'aimer.

Neuf

153. Enfin levé, remis de son évanouissement, Niko eut la sensation bizarre que l'air avait changé ; il pénétrait plus difficilement dans ses narines et encombraient ses poumons comme un liquide gluant. En plus d'être lourd, l'air lui semblait plus bruyant. Un mélange de chants, de discours, de cris, de détonations et de prières remplissait ses oreilles. Tous les passages de son rêve, cauchemar ou délire s'accumulaient dans sa tête : la vieille femme, la jeune, le morcellement de son corps, le bouc, l'histoire des nuages, le sous-sol et les corbeaux, l'arbre de la vie. Il y avait aussi cette douleur à la tête et cette fatigue qui alourdissaient chacune des parties de son corps au point de lui donner l'impression de tenir sur un squelette de plomb.

154. Comme il chasse son engourdissement en bâillant et en s'étirant, il entend des cris, puis voit Hyacinthe qui passe en courant non loin de l'atelier. Elle lui jette un regard affolé sans s'arrêter. À sa poursuite, un groupe d'hommes, des machettes et des gourdins à la main. Sans penser à ce qu'il fait, Niko fait tomber une cruche dont le bruit détourne l'attention du groupe qui s'arrête et se dirige vers lui.

— Laissez la courir, lance un des hommes visiblement essoufflé. De toute façon elle n'ira pas loin. D'autres s'en occuperont si nous ne la retrouvons pas.

Niko feint de ne pas les avoir vus et de ramasser les éclats de la cruche.

— Mais c'est Niko le blagueur ou je rêve ? continue l'homme. On te cherche partout Niko-le-singe.

— Pourquoi est-ce que tu te cachais ? continue une autre voix.

— Tu pourrais au moins répondre, imbécile. Quel mépris ! crie celui qui semble être le meneur en pointant sur lui son arme.

— Il est muet, corrige un des hommes que Niko croit avoir déjà vu, à l'école peut-être.

Alphonse, se souvient-il. En même temps, comme si l'arbre de la vie de son rêve avait pris la place de son cerveau, il revoit sa feuille à laquelle il manque toutefois les dates : « Alphonse Munyejabo, études scientifiques, commerçant, uni à Isabelle Uwimana, pas d'enfant, tueur, prison à vie ».

— Pourquoi est-ce que tu te caches ?

— Quelqu'un connaît-il cet homme ? tonne le meneur.

Personne ne répond, pas même Alphonse. Les autres qu'il reconnaît, pourquoi feignent-ils de ne l'avoir jamais vu ? Comment peuvent-ils le chercher sans savoir qui il est ? Quelqu'un chuchote quelque chose à l'oreille du meneur.

— Viens avec nous ! lui hurle-t-on.

155. Il entend parler de lui. Le meneur qui, apparemment, n'est pas du coin demande s'il est vraiment muet. Tous confirment.

— Aussi muet qu'une pierre et depuis toujours, assure Alphonse qui semble avoir retrouvé sa mémoire.

— Bon. Et il est avec nous ou pas, sinon on n'a pas besoin de le traîner plus loin. On le raccourcit ici et on n'en parle plus.

— Son père est avec nous, mais sa mère, qui est morte il y a longtemps, était une barbare, continue Alphonse.

— Moi je ne serais pas aussi positif sur son père, parce qu'il s'est quand même remarié avec une autre taupe. Est-ce qu'un frère qui épouse une taupe, même lorsque la vie lui donne la chance de corriger son choix est encore des nôtres ?

— Sûr que non, tranche le meneur. D'ailleurs, on va le retrouver et son fils, s'il veut être des nôtres, il devra le couper lui-même. Ce sera le signe de sa bonne volonté. Autrement, on les coupera tous les deux.

156. Le terrain sur lequel, petit, il avait passé tant de temps à jouer est le lieu d'une animation inhabituelle, inquiétante. D'où peuvent bien venir toutes ces personnes ? se demande-t-il. Au fur et à mesure qu'il s'approche, il remarque que ce grouillement n'est pas aussi désordonné qu'il paraît. Au milieu du terrain sont assis des gens attachés, comme lui. Au fond sont entassés des cadavres défigurés. Autour et entre ces deux groupes circulent des hommes diversement armés. La plupart portent des machettes. Certains ont aussi des gourdins, des lances, des arcs, des faucilles, des fourches, des

ciseaux ; tout de qui peut permettre de frapper, percer ou découper. Quelques hommes, généralement ceux qui donnent des ordres, ont des armes à feu. On lui demande de se mettre avec les personnes bâillonnées. Il s'y précipite. Ensuite, il s'applique à être le moins visible possible car être remarqué lui paraît la pire des choses dans cette situation. S'il avait pu s'enfuir, devenir invisible ou même mourir sans douleur, il l'aurait fait. Quelque chose lui dit que c'est le seul et dernier moment où il peut envisager ces options. Bientôt ce sera trop tard.

157. À part respirer, trembler et cligner ses yeux baissés, la seule chose qu'il peut faire sans risque, c'est d'écouter.

— Ceux-là, il faut encore terminer vite leur cas.

— Il va falloir mettre les autres ailleurs parce qu'ils vont bientôt puer. Ou alors on fait les réunions ailleurs.

— Les prochains, vaudra mieux les finir plus loin.

— Qu'est-ce qu'on attend là ? On prend du retard.

— Ils sont un peu avec nous, alors il faut leur donner l'occasion de faire leurs preuves. Et puis ça permet aux hommes de se reposer.

— Il n'y a pas le temps de se reposer. On n'a qu'à les finir tous et Dieu fera le tri.

D'autres bribes lui arrivent et chacune lui signifie que sa vie est suspendue au-dessus d'un gouffre par une mince ficelle qu'une brise imprévisible peut rompre à tout instant. La matinée s'écoule.

158. Lorsque le groupe qui l'a amené revient, encadrant de nouvelles personnes attachées, parmi lesquelles il croit voir Hyacinthe, les choses s'accélèrent.

159. Ceux qui doivent faire leurs preuves sont une trentaine. Pendant un court instant, il reste ahuri, son cerveau recroquevillé dans sa boîte crânienne comme les jambes d'un enfant sur une bicyclette dévalant une pente trop vite.

160. « Vous, là-bas ! Voilà, la situation est simple, si simple qu'en principe vous n'avez pas besoin de réfléchir. Rien ne nous permet de savoir si vous êtes de notre côté ou pas. Si vous voulez nous montrer que vous êtes avec nous, il faut vous joindre à notre travail, à partir de maintenant. Autrement, vous serez exécutés, sur-le-champ. Pour vous faciliter les débuts, nous vous avons apporté les barbares à éliminer. Vous n'avez pas besoin de les débusquer, de leur courir après ou de les frapper dans

l'agitation. Si vous donnez une preuve ferme, vous pourrez venir chasser avec nous. » L'homme à la kalachnikov s'exprime avec solennité, comme s'il s'agissait d'introduire une compétition sportive.

161. Un des fils de Gaspard est appelé le premier devant l'assemblée. Occupé à avoir peur, Niko ne l'avait pas vu et c'était probablement réciproque. La scène, qui va se répéter une trentaine de fois, aligne trois personnes. La personne qui doit mourir est à genoux, devant, dos à l'attroupement. Derrière elle se tient celui qui doit faire ses preuves. On le détache et il choisit son arme : une machette, un gourdin ; tout sauf un fusil. En dernière position, un troisième homme tient en joue le deuxième, avec un revolver ou une kalachnikov. Ce dernier compte à rebours à partir de trois. Si le deuxième n'a pas frappé la personne à genoux avant zéro, le troisième homme abat les deux.

162. Le fils de Gaspard s'appelle Anastase. Une vieille femme est à genoux devant lui. Elle pleure et lui tremble.

163. Trois, deux, un. Il hésite. Deux coups de feu. Les corps d'Anastase et de la vieille sont traînés vers l'endroit où s'entassaient les autres cadavres.

164. « Au suivant ! » hurle-t-on. « Toi, là-bas ! » Niko fait semblant d'hésiter, de ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle, puis se rappelle ce que cela peut lui coûter. Alors, il fait les quelques pas qui doivent lui permettre d'avoir la victime à sa portée. Pendant ce laps de temps, toutes sortes d'idées lui traversent la tête : fuir et recevoir une balle dans le dos, feindre un malaise et recevoir une balle dans la poitrine, expliquer qu'il ne peut pas faire ça et recevoir une balle entre les yeux. Dans tous les cas, après l'avoir abattu, on tuerait celui ou celle qui doit à l'évidence mourir, on jetterait leurs deux cadavres par-dessus les autres et crierait : « Au suivant ! »

165. Que faut-il faire lorsque la résistance, même par le sacrifice de soi, ne permet de sauver rien ni personne ? Est-ce que la main de celui qui tue ainsi a d'autres motifs de tuer que celui de se préserver ? Pourquoi, en ce moment, Niko est-il incapable de faire ce qu'il était sûr de faire quelques minutes auparavant ?

166. L'homme prosterné devant lui a la même corpulence que son père, la même calvitie aussi. Il s'agite et se lève même, pour implorer la pitié de l'homme au fusil. Niko baisse la tête et ferme les yeux en attendant le

compte à rebours. L'homme a la même voix que son père mais cela ne veut rien dire, se convainc-t-il. Il ferme les yeux assez fort pour ne pas entendre l'homme lui dire, sur un ton confiant et assuré : « Tu ne peux pas me faire ça. Je suis sûr que tu ne vas pas le faire. »

167. Lorsque Niko entend « trois », il ouvre les yeux et porte toute son attention sur la nuque qui n'est pas celle de son père, mais celle de n'importe quel homme, ou animal d'ailleurs. Tout en lui converge à l'en persuader. L'homme derrière lui charge son arme. « Baisse ta tête ! » aimerait crier Niko à l'homme lorsque derrière lui il entend « deux ». Il a choisi un gourdin pour ne pas voir le sang. « Un. » Il frappe de toutes ses forces et l'homme qui ressemble à son père s'écroule, face contre terre, sans autre bruit que celui de la massue écrasant son crâne. L'assemblée applaudit. Il connaît la majorité des visages. Soucieux de ne laisser aucune ambiguïté sur sa preuve et son engagement, Niko esquisse même un sourire. L'homme derrière lui qui a désarmé pour lui serrer la main lui précise que ce gourdin lui appartient. « Ce sera ton outil de travail désormais. C'est bien. Efficace. On a besoin de gens comme toi. » Niko n'est préoccupé que d'éviter de voir le cadavre qu'on pousse à l'écart.

168. Est-ce que c'était son père qu'il venait de tuer ? Niko se persuade de ne pas le savoir et que cela n'avait, au fond, pas d'importance. La seule chose qui, sur le moment, l'a marqué, c'est que l'homme a obéi quand il lui a demandé de baisser la tête. Pourquoi la victime obéit-elle à son bourreau lorsqu'elle sait qu'elle n'a aucune chance de lui échapper ? Cela le préoccupe pendant tout le temps où on met en place la prochaine exécution. Ceux qui passent après lui, suivant son exemple, n'hésitent pas au moment de choisir leur camp.

169. Pourquoi l'homme lui a-t-il obéi en sachant qu'il allait mourir de toute façon ? Peut-être, pense-t-il, qu'il s'agissait de mourir dans la politesse et l'obéissance, attitudes auxquelles il devait accorder la plus grande importance. Ne dit-on pas que c'est devant la mort que l'on révèle les traits les plus profonds de son tempérament ? Ce devait être un homme poli et obéissant, se répète-t-il, en remarquant que cela n'avait jamais été le fort de son père qui n'était donc pas l'homme qu'il avait tué. Il lui vient une autre idée. Quand la victime suit les instructions qu'on lui donne, peut-être s'agit-il de laisser l'entière culpabilité au bourreau ; une façon de lui dire : « Tu n'as aucune raison de me tuer et je ne te laisse même pas la possibilité

de prétexter que j'ai désobéi ou lutté contre toi. » Obéir pour laisser le bourreau seul dans son crime, jusqu'au bout. À moins que l'homme ait pu croire, jusqu'à l'ultime moment et malgré la première exécution, qu'obtempérer pouvait le sauver. L'obéissance comme signe de l'irréductibilité de l'espoir, dernier retranchement dans les situations désespérées. C'est ce que les animaux n'ont bel et bien pas puisqu'ils mettent toute leur énergie à fuir dès qu'ils sentent la menace la plus lointaine. Peut-on dire alors, continue-t-il, que la principale différence entre hommes et animaux réside dans leur attitude devant la mort ? Les humains espèrent, même quand la mort est certaine, alors que les animaux doutent jusque dans la sécurité absolue.

170. Alors que les exécutions se poursuivent devant lui, il garde les yeux clos et s'abandonne à des interrogations sans fin. La cruauté naît-elle d'une forme d'instinct par laquelle on prend conscience que toute révolte coûte sa propre vie sans rien changer à la situation contre laquelle on se révolterait ? L'instinct de survie justifie-t-il qu'on tue ? Vaut-il mieux mourir pour ne pas tuer celui qui doit, de toute façon, mourir ? Il lui revient des fragments de ses anciennes lectures dans la *bimo*. Les recommandations d'un certain Jésus et celles d'un nommé Kant, se souvient-il. Qu'auraient-ils fait dans la même situation ? Et il y a cette phrase qu'il ne parvient pas à chasser : « Tué par son fils. » Vient-il de tuer son père ?

171. Avec le temps, l'insensibilité a coulé en lui comme du béton et s'est inscrite sur son visage. Toutes ses expressions s'effacent, réduites à une sorte de masque perfectionné. Un masque sur lequel le sculpteur aurait eu le talent de donner l'illusion d'une peau humaine, de rendre le mouvement des yeux et d'articuler la mâchoire.

172. Lorsque le travail fut terminé dans le terrain vague, Niko amena dans son atelier les hommes dont on lui confia le commandement. Il fallait s'équiper de nouvelles machettes et massues avant de passer à l'action. « Le propriétaire de cette machette est celui qui en tient le manche », déchiffra l'un d'eux, en faisant remarquer combien cette phrase et sa position sur le manche étaient drôles. « J'ai mieux ! » sembla vouloir dire Niko lorsqu'il leur présenta les autres outils. Ceux-là mêmes qui les trouvaient insupportables hier en riaient à pleine gorge.

Le groupe, solidement armé, décida de se trouver un nom. Les Sans souci, les Lions, les Engagés, les Ninjas, les Volontaires, les Léopards. Les

propositions fusèrent. D'un signe vers ceux qui l'avaient dit, Niko choisit les Enragés volontaires. Le groupe put alors commencer la chasse en chantant son nom sur un air que tous connaissaient.

173. Ce qui se passa ensuite dépasse en horreur et en cruauté ce que peut envisager l'esprit le plus imaginatif. Le groupe de Niko tua autant de gens qu'il n'était possible, au début suivant les ordres et les indications des meneurs, puis pour la compétition – « J'en ai coupé une bonne vingtaine aujourd'hui et toi ? » – et, enfin, par habitude. Comme l'activité finit par leur paraître monotone, il ne s'agit plus seulement du nombre de victimes, mais aussi de la façon dont elles sont exécutées : coupées en morceaux, enterrées à moitié puis lapidées, suspendues la tête en bas et de bien d'autres façons encore. Le soir, pour fêter ou oublier les succès de la journée, la bière et le vin de banane coulent à flots, les brochettes et le maïs grillé sont servis à volonté jusque très tard dans la nuit. Il faut récupérer du travail de la journée et faire des réserves pour le lendemain.

174. C'est après avoir trop bu, une de ces soirées, que Gaspard mourut. Depuis qu'il ne travaillait plus à l'atelier, boire était devenu son unique activité. Il tentait, comme il l'assurait pour amuser l'assistance, d'étancher la soif qu'il avait accumulée toute sa vie dans l'insoutenable chaleur de l'atelier. Lorsque subitement son oncle s'écroula sur son siège, Niko fut le seul à s'inquiéter et à lâcher boisson et nourriture pour s'approcher de lui. Il constata qu'il était parti, ferma ses yeux et tira le cadavre à l'extérieur. Il ressentit une tristesse comme celle qu'il aurait probablement ressentie à la mort de son père, si ce dernier s'était comporté comme tel. Il n'entendit plus jamais parler de Gaspard.

175. Combien de temps est-ce que cela dure ? Combien de personnes tue-t-il ? Depuis ce premier homme qu'il a coupé et qui ne pouvait pas être son père, il ne ressent plus la mort comme un événement. Même la tristesse à la mort de Gaspard n'a été que furtive. Tout ce qui suit n'est que la suite de ce premier geste, un flux confus et épuisant. Une phrase lui revient parfois : « Dans certains cas, être cruel est aussi tentant qu'être bon. » Il n'avait pas alors compris que la tentation est celle de la sécurité. Il prend conscience que *dans certains cas* le choix ne se fait pas entre accepter ou refuser l'horreur, y collaborer ou s'en distancer, mais entre être du côté de ceux qui la commettent ou du côté de ceux qui la subissent. Deux options entre lesquelles *il faut* choisir.

176. Noyé dans les tueries, Niko se sent bien. Il est heureux dans une certaine mesure. Pour la première fois de sa vie, il fait partie d'une communauté, il est respecté et éprouve une puissance illimitée. Son mutisme contribue à imposer son autorité sur les Enragés volontaires et au-delà. Ses hommes le suivent, au doigt et à l'œil, et il n'y a jamais, au sein de son groupe, toutes les discussions qui ralentissent le travail des autres. Au début, quelqu'un a essayé de protester contre sa méthode, soutenant que certes il fallait faire le travail, mais qu'ils n'étaient pas obligés d'y mettre autant de zèle. Après tout, nous n'avons rien contre ces barbares qui ne sont autres que nos voisins ou nos amis depuis belle lurette, avait même soutenu cet homme. Niko l'avait abattu d'un coup de gourdin en plein front et, à partir de ce jour-là, plus personne n'avait commenté la façon dont il menait son groupe.

177. Mais les tueries, bien sûr, ne durent pas indéfiniment. Un jour, il n'y eut plus personne à tuer. La routine s'arrêta et, avec elle, l'illusion à laquelle se cramponnait Niko depuis le jour où il avait abattu l'homme qui avait les traits de son père.

178. Est-ce qu'un tueur ne l'est qu'au moment précis du meurtre ? Comment punit-on ceux qui, comme Niko, ont tué au point de ne plus pouvoir dénombrer leurs victimes ? Qu'attend-on d'un tel châtement ?

179. Lorsqu'il n'y a plus personne à tuer, la vie met du temps à reprendre. Il faut d'abord enterrer les corps dispersés partout. Et ce sont ceux-là mêmes qui, hier encore, assommaient des gens comme on couche un champ de sorgho qui s'étonnent de trouver des cadavres partout : dans les arbres, dans les rues, dans les rivières, dans les meubles des maisons, dans les églises, partout. Les enterrements se font sans cérémonie. Le tout est de se débarrasser de cette odeur. Enterrer vite, non par respect pour les morts, mais pour permettre aux tueurs et aux complices d'oublier ce qu'ils ont fait et ce qu'ils n'ont pas fait. C'est en tout cas ce que Niko admet, dès le début et dans le silence de ses pensées, comme sa principale motivation. S'il n'y a plus de preuve que des gens sont morts, alors tout le monde pourra faire comme s'il ne s'était rien passé et, qui sait, finir par en être convaincu.

180. L'effacement puis l'oubli furent réalisés sans tarder. Personne ne parla des massacres ni n'y fit allusion. Ceux qui étaient morts n'avaient en quelque sorte pas existé, leurs biens ne leur avaient jamais appartenu et

ceux qui ne respectaient pas ce devoir d'oubli durent aller ailleurs, là où leurs souvenirs ne dérangent personne. Pour compléter ce travail, plusieurs mots qui avaient un lien plus ou moins évident avec les massacres furent bannis du langage.

181. Les traces de sang ne seraient-elles donc pas indélébiles, comme l'affirme le proverbe ?

*

Pendant qu'elle est assise, elle continue à suivre les pas de ses souvenirs, rêvassant ou somnolant, le jour recule. C'est visible à la façon dont la lumière tombe plus doucement sur son visage, subtilement différent de ce qu'il était il y a quelques instants. Pas une seule fois elle ne lève la tête pour voir ce qu'il y a plus loin sur le sentier encombré sur lequel sa mémoire l'attire. Elle s'en fiche. Il est trop tard pour s'inquiéter de ce à quoi la fouille de ses souvenirs peut la mener. La jeune femme, un peu inquiète mais chaleureuse, à laquelle vous avez été présenté est devenue un pantin de pierre.

Elle tient entre ses mains quelque chose qui n'est plus un stylo. Vous vous penchez au-dessus de son épaule pour mieux voir de quoi il s'agit mais, l'objet ballant entre ses jambes, dans les plis de la longue jupe noire qu'elle porte, il est impossible de le distinguer.

Elle se souvient de la surprise qu'elle ne put pas s'empêcher d'exprimer ce jour-là. Ce que Kizito avait appelé « chez lui » était une chambre dans une maison partagée avec un nombre de gens changeant, membres de sa famille, amis et amis d'amis. Elle s'y installa en veillant à garder l'endroit suffisamment dégagé pour pouvoir servir aussi comme bureau. Elle y recevait les gens pour les entretiens. Comme ils n'étaient pas officiellement unis, Kizito devait constamment démentir les soupçons et assurer qu'il ne lui rendait visite que le jour.

Après s'être laissé un moment décourager, elle avait décidé d'oublier la Fondation et de continuer son projet. Elle procéderait par zones et, comme on fait un sondage, elle aborderait les gens au hasard. Elle expliquerait son objectif à ceux qui accepteraient de s'arrêter pour l'écouter. Elle conduirait ici ceux qui voudraient bien lui confier leurs souvenirs. Elle les écouterait sans prendre de notes afin de ne pas les gêner. Aussitôt l'entretien terminé, elle retranscrirait l'histoire en s'arrangeant pour la faire tenir sur une page. Tel est le protocole qu'elle imagina et qu'elle respecta au début.

Sa première zone fut un périmètre autour de là où elle habitait. Dès qu'elle se levait, le matin, une planche de bois transformait le lit en un banc et la table, débarrassée de tout ce qui pouvait encombrer un tel meuble, devenait un bureau. Elle y déplaçait son ordinateur, éteint puisqu'elle ne s'en servait pas. Elle craignait toujours qu'une panne avale son travail. L'objet ne servait qu'à donner du sérieux au décor. Elle prenait ses notes dans des cahiers qui commencèrent assez vite à former un tas aussi respectable qu'encourageant.

Aussitôt qu'elle terminait un entretien, elle s'enfermait dans la chambre le temps de retranscrire le récit. Ensuite, apaisée, soit elle retournait « à la pêche aux témoins », comme lui disait Kizito, soit elle se joignait aux activités du reste de la maisonnée.

Pendant ce temps, Kizito sillonnait la ville avec son taxi. Quand il rentrait, ils se racontaient leur journée et s'étonnaient du plaisir qu'ils avaient à se retrouver. Lui ajoutait à cela, le « choc » d'après son propre mot, de la voir, sa « petite Française », chaque jour plus belle. Il réussissait à lui glisser quelque chose qui la touchait dans cette formule pourtant connue et probablement copiée. Elle lui répondait qu'il lui manquait, pour être française, de pouvoir rougir à ses louanges que rien ne semblait pouvoir fatiguer.

Si vous vous approchez de son visage, vous voyez qu'elle pleure. Est-ce sa vie qui coule ainsi sur ses joues, goutte à goutte ? Est-ce sa vie qu'elle n'essaie pas de retenir et qui s'écroule sur ses habits avant d'y être absorbée ?

Dix

182. Quand il n'y eut plus aucune trace des massacres, Niko ne tarda pas à reprendre son activité à l'atelier. Les affaires, en général, étaient moins bonnes faute de clients, mais personne ne s'en plaignait. Surtout Niko, pour qui les choses ne pouvaient de toute façon pas être pires qu'avant, à l'époque où il était mis en quarantaine entre autres raisons pour ses phrases et ses dessins sur les objets. Les autres se consolaient en se persuadant que ce n'était pas si mal d'avoir moins de travail : moins d'eau à aller puiser, moins de sacs à porter pour les commerçants, moins de personnes à écouter pour le bourgmestre, moins de voyageurs à transporter pour le chauffeur de taxi et ainsi de suite. Niko était d'accord avec cette vision puisque, l'atelier tournant tout de même moins, il avait le temps de mieux finir ses articles. Il passait des heures à figurer la courbe d'une faucille, la rondeur d'une cruche ou la fermeté d'un manche. Cependant, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il avait cessé de graver des phrases ou des dessins sur ses produits. Il leur préférait des figures géométriques qu'il inventait avec un intérêt et un talent manifestes. Probablement n'avait-il plus besoin de se faire remarquer. L'aura acquise durant la période qu'il ne fallait pas évoquer l'entourait toujours. Plus personne ne l'appelait Niko-le-singe.

183. Toutefois, cette normalité à laquelle Niko essayait de coller était trop fragile pour durer. Il s'accrochait d'autant plus à la préserver qu'il la savait précaire et, ce faisant, il la fragilisait encore plus.

184. Un meurtrier peut-il revenir à sa vie d'avant comme le promeneur rechausse ses sandales ôtées pour traverser un marécage ? Reprendre son activité habituelle, purger de soi et de l'extérieur tout rappel du crime que l'on a commis permet-il de redevenir un homme normal ? Prendre la vie de quelqu'un interdit-il de disposer de la sienne ?

185. Quoi qu'il en soit, un très long moment passa pendant lequel Niko n'eut d'autre souci que son atelier. L'autre chose qui parfois le préoccupait était son retard par rapport aux hommes de son âge. Ils élevaient déjà tous plusieurs enfants, alors que lui n'avait jamais aucune fille. Mais il évitait d'y penser trop, car la solution ne dépendait pas de lui, mais de celui qui, à la naissance, avait eu l'idée non seulement de le faire muet, mais en plus de lui donner un sourire qui mettait mal à l'aise tout le monde jusqu'aux vaches (à plusieurs reprises il avait essayé de leur sourire et, systématiquement elles avaient pris la fuite). La plupart du temps, il pensait à cela sans aigreur ; il faisait un constat résigné.

186. Un jour, alors qu'il vient de fermer l'atelier et qu'il est encore tout à la satisfaction des objets qu'il a réalisés pendant la journée, il aperçoit une jeune fille au loin, portant un bidon sur la tête et un autre au bout de son bras. Sa démarche fait jaillir en lui l'image de Hyacinthe et de ce jour où, alors qu'il se remettait du choc de la marmite, elle était passée devant l'atelier, poursuivie. C'est ce jour-là qu'il était devenu Enragé volontaire et que... « Tué par son fils », la phrase surgit comme une violente inondation. Il essaie de l'évacuer mais, au lieu de disparaître, ces quatre mots grossissent dans sa tête jusqu'à y occuper toute la place. Lorsqu'il parvient à s'en détourner, c'est pour voir les visages et entendre les cris de ses victimes. Et la phrase revient : « Tué par son fils », comme une accusation, amplifiée par les scènes qui fusent au point de lui donner l'impression d'être retourné à cette période qu'il s'était si bien appliqué à effacer. Ces yeux. Ces corps. Ces cris dont il a ignoré les mots. Ce sang. Plus il s'en défendait, plus il en était assailli. Son père à genoux devant lui répète : « Je t'avais pourtant dit de ne jamais céder à ceux qui ont les réponses » et il se revoit en train de le frapper derrière la tête avec cet immense gourdin, qui, par la suite, fit sentir son poids à tant d'autres crânes. Le flot visqueux de ces images noie son esprit. Cette femme qu'il avait surprise se soulageant, de peur sans doute. Elle l'avait supplié de la laisser finir, mais il n'avait rien voulu entendre. Ces deux enfants qu'il avait fait enterrer vivants pour les punir de l'avoir tant fait courir. Cette jeune femme qui avait jeté son bébé dans la rivière en le voyant lâcher ses hommes dans sa direction. Ce jeune homme qu'il avait obligé à tuer ses parents avant de l'abattre, contre la promesse qu'il lui avait pourtant faite par la bouche d'un de ses hommes. Le décès de Gaspard dans l'indifférence de la fête d'une bonne journée de travail.

187. Dans toutes ces scènes que sa mémoire régurgite, il évolue naturellement. Jamais il ne semble gêné par ce qu'il pense, voit, entend et fait. Qualifier de barbares des gens dont il ne savait rien sauf cette mention sur leur carte d'identité. Refouler la question élémentaire : « Pourquoi ? » Pourquoi ne s'est-il pas demandé pourquoi il faisait tout cela ? Se satisfaire de s'entendre appeler « chef ». Engloutir des litres de bière et des kilos de viande dans une allégresse aveugle, au milieu des morts. Se passionner, tous les matins, pendant des mois, comme s'il s'agissait d'aller jouer au ballon. Rester serein une fois tout cela terminé. Revenir à la vie normale en écartant simplement les cadavres. Fouler un sol suintant le sang, l'esprit léger, fut-ce en apparence. Passer le temps à inventer et à dessiner des figures sur ses objets.

188. Le meurtre est-il impardonnable parce que la seule personne de qui pourrait venir un pardon valable n'est plus là ?

189. Il se souvient aussi de l'avertissement lors de cette vision alors qu'il était assommé. Il ne se souvient même pas d'avoir tenté de le garder à l'esprit, à défaut d'en faire part aux autres. Cela lui aurait permis de ne pas ajouter l'arrogance et la bonne conscience à la cruauté.

190. Soudain et pour la première fois, Niko se sentit trop petit pour ce qu'il avait vu, fait et entendu. Les émotions qu'il s'était tant et si bien gardé de ressentir débordèrent et se répandirent au sol, devant lui, sous forme de vomi irrépressible. Ce malaise le secoua comme s'il s'était agi de le retrousser et d'exposer à l'extérieur qui il était au fond. Niko savait de quoi il aurait eu l'air ainsi exposé et il s'en sentait encore plus écœuré. Il tremblait aussi, comme si l'assurance dans laquelle il s'était emmitouflé était tombée de ses épaules trop faibles. Elle le laissait dans une nudité obscène. Sa propre existence le regardait avec des yeux déçus, l'air de lui dire qu'il ne la méritait plus.

191. Quand il retrouva enfin ses esprits, il n'eut pas besoin de réfléchir longtemps pour décider de partir. Être le plus loin et le plus seul possible lui parut urgent et vital. Le monde ne pourrait lui inspirer que des souvenirs insoutenables. Il fallait donc qu'il s'en extraie.

192. Le lieu le plus éloigné qu'il connaissait, le seul où il pouvait être seul, c'était la grotte de l'île où il s'était rendu le jour de son initiation. Il prit la cape dont il se vêtait en sortant de l'atelier pour ne pas être saisi trop

brusquement par la température extérieure. Dans une sacoche attachée à la corde dont il se ceintura, il glissa une gourde remplie de jus de banane et, au cas où, un rouleau de fil épais avec lequel il suspendait les objets pour les sécher et des allumettes. Sans espérer pouvoir les utiliser, il emporta aussi un petit sachet de graines de tournesol donné en échange d'une houe et qu'il s'était promis de planter. Enfin, il saisit un bâton, par habitude, et une machette, indispensable pour faire son chemin jusqu'à la grotte et se sentir en sécurité.

193. Un instant, il pensa avertir qu'il partait et dire au revoir. Il réalisa que son absence ne choquerait sans doute personne. Il avait beau ne plus être Niko-le-singe dans les mots des gens du village, au moins en apparence, il n'en était pas moins seul. Au bout d'un certain temps, l'atelier serait pillé ou investi par quelqu'un d'autre et ses traces seraient effacées jusqu'au souvenir. Il ne serait plus rien. De surcroît, s'il annonçait son départ, par politesse quelqu'un risquerait d'essayer de le retenir et ça, il ne l'eût pas supporté. Son besoin était trop urgent. Il sortit donc de son atelier, banalement, comme pour faire un tour, sans même rabattre le battant de la porte. Il savait qu'il ne remettrait plus jamais les pieds là.

194. Un sentier derrière l'atelier permet de rejoindre la route qui va vers l'ouest. C'est une route étroite et poussiéreuse, encombrée le matin et le soir par ceux qui, à pied, à vélo ou en voiture, vont et reviennent de leur travail. Comme c'était le milieu de la journée et qu'un soleil intransigent maintenait les chemineaux dans leurs abris, il fit route à peu près tranquillement. Seul un conducteur de camionnette vint le déranger en lui proposant de l'avancer sur son chemin. Après une grande ligne droite dans la vallée, la route montait la colline du sein-de-Mukaneza (chaque colline était supposée représenter le sein d'une beauté légendaire). Au passage du col, il y avait une petite bourgade dont le centre était une station-service, qui avait aussi l'air d'une place du marché et d'une station de taxi. C'est là que la fatigue l'obligea à s'asseoir. Un moment, il regretta de ne pas avoir accepté l'offre de la camionnette qui avait dû croire qu'il faisait de l'auto-stop. Il aurait été loin à cette heure-là, regretta-t-il, peut-être bien au lac déjà. Mais il ne pouvait pas accepter ce genre de gentillesse. Sa propre existence lui apparaissait comme une forme de gentillesse que lui faisait la vie et qu'il ne parvenait plus à accepter. N'est-ce pas le sacrifice de cette gentillesse, signe d'une considération élémentaire, qui avait inauguré le

déchaînement sanglant dont il avait été l'un des bras les plus efficaces ? En effet, comme la gentillesse amène à se comporter avec les autres tels qu'on voudrait qu'ils agissent envers soi, elle est la première chose à oublier quand les armes prennent la parole. Il s'agit, et Niko se souvient de l'avoir compris très vite, convaincu d'anticiper le mal que l'autre risque de faire, de l'anéantir préventivement. Pourquoi aurait-il droit à cette gentillesse qu'il était le premier à piétiner ? Pourquoi doit-il accepter d'être toujours vivant ou d'être pris en stop ?

195. À ces pensées, de nouvelles images avaient giclé dans sa tête sans qu'il trouvât aucun subterfuge pour en éloigner ou atténuer la férocité. Lorsqu'il était chef des Enragés volontaires, il avait connu un des hommes qu'il estimait le plus non pas pour son travail, mais pour l'enthousiasme qu'il communiquait au reste du groupe. Un jour, cet homme, s'arrêtant de couper une fillette dont il avait déjà fendu le crâne et fait tomber le bras dont elle avait essayé de se protéger, fit une observation. Il s'étonna que le sang des barbares jaillît si précipitamment comme si sa place naturelle avait été non pas d'irriguer le corps, mais la terre. La fillette qui luttait encore s'écroula et s'immobilisa. Peut-être les libérons-nous de quelque chose qui n'a pas à être en eux, ajouta-t-il. Comment a-t-il pu trouver ces mots drôles et autoriser sa troupe à en rire ? Peut-il aujourd'hui accepter qu'on soit poli envers lui sans être étranglé par la honte ? Est-ce vraiment de gentillesse dont il est question ? Il fut de nouveau envahi par une nausée qui lui fit rendre le fond de ses entrailles. Ces visages sur lesquels il a craché avant de les défigurer. Ces cadavres sur lesquels il s'est soulagé comme si toute sa personne s'était réduite à la haine qu'il éprouvait pour les barbares. Cette jeune femme à qui il avait demandé d'être gentille avec lui, sans pour autant être gentil envers elle par la suite. Il l'avait livrée à ses Enragés. Les tapes reçues, données au début ou à la fin de la journée, pour s'encourager, se féliciter. Ces machettes aiguisées si soigneusement. Ces corps jetés dans des fosses, brûlés, coulés, écrasés, dissous. Ce retour à la vie normale. Ces cruches tranquillement séchées dans le four où avaient disparu tant de cadavres. Ces figures gravées avec la pointe grâce à laquelle avaient parlé tant de ceux qui avaient essayé de cacher des barbares. Ces nuits passées, paisiblement, dans la même chambre où il avait humilié d'innombrables captives qui mourraient quelques jours plus tard, parfois sous ses propres coups. Dans sa tête, toutes ces visions se bousculent et se confondent en un violent éclair blanc.

196. Quand il se réveilla, il faisait sombre et il était entouré de quelques lumières derrière lesquelles des voix lui demandaient s'il allait mieux. Il fit signe que oui, but le verre d'eau qu'on lui tendait, fit une mine supposée dire merci, salua et s'en alla. Il fallait qu'il s'éloigne de tout, de tout ce qui le replongeait dans ce temps dont le souvenir s'exprime par ces tremblements, ces déjections et ces évanouissements. Il fallait qu'il s'éloigne, sinon, n'ayant plus rien à rendre, il n'eût pas tardé à rendre sang, cerveau et langue, croyait-il. Seule la grotte, son isolement et son obscurité pouvaient le sauver de ces pensées insoutenables, des tremblements, des vomissements et des évanouissements qui les accompagnent, pensait-il en essayant de hâter son pas.

197. Sur sa route, il ne fallait surtout pas qu'il aperçût cette église dans laquelle les Enragés, et lui à leur tête, avaient décimé plusieurs centaines de gens. Cet assaut, de loin le plus difficile de tous ceux qu'il a vécu, avait définitivement assis son autorité sur son groupe. Tous s'en étaient d'ailleurs vantés et quelques bières et brochettes savoureuses leur avaient été offertes en récompense de cet exploit. Il devait aussi se garder de croiser des troncs d'arbres couchés par terre, des silhouettes qui auraient pu lui évoquer Hyacinthe, des personnes qui l'auraient salué ou reconnu, des agresseurs dont il n'aurait pas su affronter la violence. Comme si cela n'était pas assez, il y avait également les bruits de la nature, la rumeur des cours d'eau, le bruissement du vent dans les arbres, les cris des animaux qui, à tout moment, pouvaient le transporter dans un cauchemar qui le secouerait jusqu'à l'évanouissement.

198. Il avançait, tête baissée, en suivant de petits sentiers et en profitant de la nuit pour progresser autant que possible. Malgré ses précautions, il dut quand même s'arrêter plusieurs fois, surpris par un détail qui déclenchait la stupeur et les convulsions irrépessibles.

199. Peu avant l'aube, il arriva sur les rives du lac. Il ne chercha pas longtemps une embarcation. La voler ne fit d'ailleurs même pas frémir sa conscience tourmentée par des fautes bien plus graves.

200. La traversée fut pénible. Il était épuisé et le cahot de la pirogue, aussi faible fût-il, ajoutait à son malaise. Pendant le trajet, il se divertit en observant l'île qui allait être son domicile et dont la forme évoquait si clairement un nez. Les ombres formées par la végétation contribuaient à cette représentation en dessinant des narines. Éclairé par le soleil levant,

c'était un nez immense qui émergeait devant lui. Selon les angles et la lumière, le nez apparaissait fin ou massif, court ou allongé. À quelques reprises même, Niko s'étonna de distinguer une expiration qui n'était, comme il s'en rendit compte ensuite, que de la brume. Une fois débarqué, il ne prit pas la peine d'arrimer la pirogue. Il la poussa simplement vers le large. Peut-être s'assurait-il, ainsi, que son voyage ne comportât pas de retour. Ou bien entendait-il, par cette faible poussée, permettre à la pirogue de retourner à son propriétaire ?

201. Devant lui, sur quelques pas, s'épalaient du sable et de la roche noire. Ensuite commençait la forêt à travers laquelle il allait devoir se frayer un chemin. Heureusement qu'il avait pris sa machette et un bâton. Avant de poursuivre, il fallait qu'il mange. Il déterra deux patates douces inespérées qu'il accompagna du jus de banane. Les bruits environnants : les vaguelettes, le vent et les cris des bêtes, ibis, corbeaux ou talapoins, ne lui évoquaient aucun souvenir désastreux.

202. À cet instant, dans le dessin des nuages, à travers le ciel clair, il lui parut que sa vie posait sur lui un regard plein de désapprobation. En réponse à ce regard, il resta longtemps concentré sur les patates qu'il fallait éplucher et mâcher lentement, puis sur la gourde de jus dont il dégusta chaque goutte. Après cette longue tentative d'évitement, sa vie le fixait toujours et sa profonde déception semblait avoir tourné en une insondable tristesse, Niko ne put rien faire d'autre que de laisser couler sur ses joues une suite de perles humides qui semblait inépuisable.

203. Pour la première fois de sa vie, sa gorge aphone lui parut un handicap sérieux. Il aurait aimé avoir une voix, pouvoir crier et pleurer vraiment.

204. « Cher lecteur, si tu as été attentif au récit, tu sais ce qui se passe ensuite. La montée de la colline, le guet au sommet de l'arbre, l'entrée dans la grotte, la chute, le réveil par l'ange gardien, la mort de celui-ci, la soumission de Niko au groupe de singes et, entre tous ces moments, ses incessantes divagations, interrogations et diversions. En revanche, tu ignores ce qui lui est arrivé depuis que nous l'avons laissé pour découvrir sa vie antérieure. Peut-être cette exploration a-t-elle anéanti la sympathie que tu pouvais avoir pour Niko. "L'abandon et l'oubli sont les moindres des frustrations qu'on doit infliger aux gens comme lui !" te retiens-tu peut-être de crier. Peut-être t'en veux-tu de n'avoir pas détecté cette horreur au

premier abord. Il se peut même que tu doutes que le Niko sympathique et naïf qui rêvait de bonheur au bord d'une cuvette ne soit le même que celui qui a tué tant de gens. Suivre Niko, hésiter à le faire, cela revient à se demander si un meurtrier n'est entièrement dans le meurtre qu'au moment où il le commet. Ou si son geste, une fois commis, l'absorbe totalement et définitivement. Que répondrais-tu à quelqu'un qui affirmerait qu'un meurtrier, même le plus acharné, ne se confond avec son geste qu'au moment précis où il le commet ? Avant ce geste quelque chose du futur assassin n'est pas encore dans le meurtre et, après, quelque chose du coupable ne s'y résume pas. C'est cette partie qui ne coïncide pas avec le meurtrier et la valeur qu'on lui accorde qui, peut-être, permet de décider de rester en compagnie de Niko ou non. »

205. Est-ce que cette brèche est une façon de poser la question du pardon ? Le pardon a-t-il une limite ? Si oui, alors quelle punition peut convenir à ce qu'a fait Niko et tant d'autres comme lui ?

*

C'était il n'y a pas longtemps. Si elle faisait l'effort de s'en souvenir, elle saurait très exactement le jour et l'heure. Mais elle n'a jamais pris au sérieux les jours et les heures. Ce n'est pas qu'elle ne les remarque pas ni qu'elle les oublie. Ils lui semblent des détails inutiles au souvenir.

L'hôtel lui envoya un messenger. Elle y avait du courrier et elle s'y rendit aussitôt. Il y avait deux enveloppes : une grande et une petite. Curieuse, elle ouvrit d'abord la première.

« Chère Isaro, fille chérie. » Ce ne pouvait être que ses parents. La phrase l'entoura comme une tendre accolade. « Tu ne te représenteras jamais quels furent notre joie, notre soulagement et notre fierté en recevant ta lettre. Ta mère et moi sommes restés longtemps émus et incrédules. Ce n'est pas que nous n'espérions plus que tu te manifesterais, mais que nous nous étions rendus si profondément à ta volonté, qui nous semblait être de ne plus entendre parler de nous, que nous en avons été stupéfaits. Aujourd'hui encore, alors que mes doigts glissent sur cette feuille, je n'ai pas réussi à retrouver l'assurance et le calme d'un père qui s'adresse à sa fille. Je me sens plutôt dans la peau fébrile d'un adolescent écrivant des mots qu'il n'est pas sûr d'être autorisé à formuler. Ta mère n'est pas sûre que cette comparaison soit convenable, mais cela m'importe peu. Elle exprime parfaitement ce que ce que je ressens et c'est tout ce qui compte. »

À ces mots elle avait souri. Elle y retrouvait ses parents tels qu'elle les avait toujours connus, chacun dans un rôle immuable : son père excessif, autoritaire et affectueux, et sa mère qui exprimait les mêmes traits de caractère de manière moins frontale.

Serait-elle capable de sourire, là ? C'est improbable. C'est impossible.

« Mais ce n'est pas de nos chamailleries dont nous voulons t'entretenir. Nous tenons avant tout à ce que tu ne te reproches rien. C'est vrai que ton éloignement brutal nous a rendus malheureux. Cependant, loin de t'en vouloir, nous y avons vu le signe d'une blessure tout aussi douloureuse que ton geste était violent. Ce qui a été le plus difficile a été que tu nous coupes très vite tout accès. Nous avons dû nous contenter de ruminer nos fautes dans notre coin, frustrés de nous retrouver subitement contre toi, mais également soucieux de ne pas violer la ligne que tu nous avais tracée. » Ces mots étreignaient la partie la plus sensible de sa poitrine et emplissaient sa tête de pensées qui illustraient différemment et confusément l'apaisement, la honte et le regret.

« Tout ceci pour te dire que nous n'avons pas besoin de te pardonner puisque tu n'es coupable de rien. Toutefois, si tu as besoin de l'entendre pour te sentir mieux, oui nous te pardonnons. Et cela n'est nullement une concession, mais une joie, de te voir de nouveau dans une place que, à nos yeux, tu n'as jamais quittée. » Toutes ces circonvolutions correspondaient tellement à son père qu'elle imaginait et qu'elle imagine aujourd'hui de la même manière, assis solennellement à son bureau ; sa mère debout derrière lui près de la fenêtre. Dans ce tableau, son père forme les phrases, les dit à haute voix et les écrit si sa mère ne s'y oppose pas, ce qui est souvent le cas. Il dessine chaque lettre avec le plus grand soin, pointant même les « j ».

« Nous avons pris à cœur le reproche que tu nous fais de ne pas t'avoir expliqué. Notre idée, sans doute contestable, était de ne pas t'encombrer avec ça avant que tu sois solidement assise dans la vie. Nous avions peur de mettre devant toi un passé inutilement encombrant. » Elle réfléchit sans être sûre de comprendre en quoi lui raconter d'où elle venait pouvait être inutile. « Nous avons pensé que tu en avais suffisamment vu pour que nous n'ayons pas besoin d'en rajouter avec des détails. » À cette phrase encore, elle s'arrêta. Comment se fait-il que, durant tout le temps passé en France, elle ne se souvint pas des choses survenues alors qu'elle avait un âge où on se rend compte ce qui se passe à défaut de comprendre ? En fait, elle avait toujours su, mais elle cherchait à se faire raconter par ses parents ce qui

s'était passé. Cette évocation révéla dans le rangement de ses souvenirs un coin abandonné à l'obscurité et à la poussière. Des images d'abord diffuses, puis de plus en plus précises, se formèrent. Après tout, ce qu'elle leur avait reproché, c'est de ne pas lui avoir raconté ce qui s'était passé et qu'elle savait.

De façon impromptue, ce fut d'abord la fin de l'histoire du crapaud et de l'hirondelle qu'elle avait tant cherchée qui lui revint. C'est cette histoire que son père lui avait racontée lorsque, dans l'avion qui l'amenait en France, elle n'arrivait pas à trouver le sommeil. À partir de cette image, sa mémoire était remontée au moment avant qu'elle fut amenée en France. Ce que la suite de la lettre racontait.

« Ce qui s'est passé, c'est que nous étions très amis avec tes parents qui furent nos voisins pendant six années. Nous étions là comme professeurs de français au lycée international. Ton papa y était chargé de l'accueil et ta maman, comptable. Tous les deux nous ont accueillis dans leur propre famille comme si nous en avions toujours fait partie. L'année où le drame est survenu, nous parlions de venir un jour avec eux pour leur montrer, à notre tour, notre chez-nous. » Ces phrases accompagnaient des souvenirs qui affluaient aussi violemment que l'eau remplit une écluse.

« Évidemment, lorsque les massacres ont commencé, ils sont venus se cacher chez nous, pensant qu'ils ne risquaient rien chez des étrangers. Cela fut vrai pendant quelque temps, mais le bruit ne tarda pas à courir que nous cachions des barbares. Je ne vais pas t'apprendre ce que ce terme signifie. C'est ton père qui était visé car ta mère, comme l'indiquait sa carte d'identité, elle, n'avait rien à se reprocher, si ce n'est d'être son épouse. » Elle fit une pause avant de continuer car elle savait ce qui allait suivre. Elle avait néanmoins besoin de le lire, écrit par eux.

« Il m'est aussi pénible de raconter ce qui suit que, j'imagine, pour toi de le lire. Alors que nous devions être évacués le lendemain avec tes parents, une équipe de jeunes gens enragés, armés, avaient forcé l'entrée chez nous. Ton père, ta mère, ta grande sœur et toi étiez sous un lit. Lorsque le chef de la troupe demanda si nous cachions des gens, je n'eus pas le temps d'hésiter entre dire la vérité et mentir que ta mère était sortie de la cachette, brandissant sa carte d'identité et implorant qu'on ne fît pas de mal à son mari. Le chef demanda combien de gens il y avait sous le lit et ta mère assura qu'il y restait deux personnes : ton père et ta grande sœur. Ils sortirent en te laissant tapie là au fond. Tes parents furent abattus et ta sœur

emportée. Pour s'assurer qu'il n'y restait personne et plutôt que de se baisser, le meneur de la bande tira quelques balles à travers le lit. Je te passe la punition qui fut la nôtre, dérisoire à côté de tout ceci. Lorsqu'ils sortirent, nous n'osâmes pas regarder sous le lit, certains qu'ils t'avaient touchée et redoutant d'y découvrir ton cadavre. Au bout d'un long silence, ta petite voix murmura : "Maman ? Papa ?" Nous n'en revenions pas et te transportâmes à l'écart. Sans doute vis-tu tout de ta cachette. » La suite, qu'elle a du mal à lire à cause des larmes qui lui embuent les yeux et de la feuille qui tremble, lui indique les noms de son père, sa mère et sa sœur, l'adresse où ils habitaient ainsi que les noms de certains de leurs assassins qui n'étaient autres que des gens du coin, des amis pour quelques-uns.

La lettre finissait par une excuse pour la brutalité du récit. Tant qu'à dire les choses, il valait mieux les dire une bonne fois pour toutes, sans rien chercher à omettre ni atténuer.

Dans la seconde enveloppe, il y avait une carte dans laquelle étaient pliés plusieurs billets de cinquante et cent euros. Un mot indiquait : « En plus de ce qu'a écrit ton père, j'ai pensé que ceci pourrait t'être utile. Je suis de tout cœur avec toi dans ta nouvelle vie et dans l'aboutissement de ton projet et je regrette de n'être plus assez vigoureuse pour m'y joindre. Je t'embrasse. M.-J. »

Onze

206. Avec le temps, Niko a acquis la certitude d'être une sorte de prisonnier des singes. Il doit rester là, au milieu d'eux, en tout cas dans la vue de celui qui est son gardien. Son activité se réduit à rester dans la grotte, à suivre le groupe lorsqu'il sort à la recherche de la nourriture et à se faire le plus discret possible le reste du temps. S'il s'écarte de ces règles, son gardien le saisit par le cou, comme pour l'étrangler, le secoue en poussant un cri indéfinissable et le transperce d'un regard noir. Puis il jette par terre le squelette inconscient et reste à côté de lui pour le cogner s'il essaie de se relever. Plus tard, le singe gardien s'éloigne, signifiant la fin de la sanction ; Niko peut cesser de respirer la poussière, s'asseoir ou se lever. Au plus petit écart de conduite, la punition tombe, brutale, implacable. Au début, Niko les subit les uns après les autres, mais avec le temps il a appris à éliminer de lui tout ce qui pouvait l'amener à être ailleurs que dans l'attention discrète à ce qui se passe autour de lui. Même les cauchemars et les visions qui continuent à le surprendre ne lui font plus perdre le contrôle de lui-même. Ses yeux, invisibles au fond de leurs orbites, laissent défiler, sans trahir aucune émotion, ces images qui jadis le défaisaient. Son ventre vidé n'est plus sensible à la nausée qui l'envahit en ces moments. Son corps, réduit à une ossature immobile, paraît étranger à tout ce qui peut remuer son esprit. Il est devenu insensible au souvenir.

207. À force de tourner dans sa tête, les souvenirs des tueries se sont mélangés et ne forment plus qu'une seule et même scène. Tous les cauchemars ont fusionné.

208. Dans cette vision, il ratisse un marécage couvert de papyrus, espérant y trouver un survivant à tuer. Parfois, il cherche très longtemps avant de surprendre un jeune homme qui lui ressemble et qui chante quelque chose à une jeune fille ensanglantée, en tout point semblable à

Hyacinthe, couchée sur ses genoux. C'est toujours ce même couple qu'il surprend. Il tend l'oreille pour écouter la chanson que murmure le jeune homme. Voici ce qu'il entend :

Quand la vie s'arrête,
On s'en va ailleurs,
Certains nous regrettent,
On n'est plus des leurs.
D'autres en rajoutent,
Insultent les mourants,
Un de moins, se réjouissent-ils,
Bon débarras et au suivant !
Depuis trop longtemps,
On meurt, sauf nous.
Sera-ce aujourd'hui notre tour ?
Allons-nous comme les autres dormir.
Dormir enfin et pour toujours ?
Si c'est cela ma chérie,
Ferme les yeux,
Et inspire profondément.
Prépare-toi pour ton dernier soupir :

Le garçon qui lui ressemble si étrangement n'a pas l'air triste en fredonnant ces mots. Il paraît juste fatigué. Fatigué de fuir la mort.

209. À peine a-t-il le temps de finir son chant et de s'allonger au côté de son amie qui agonise en silence, que Niko bondit sur eux et les hache en mille morceaux. Ensuite, fatigué lui aussi, il s'asseyait sur un talus pour reprendre son souffle. C'est à ce moment que son père surgit, une lance à la main. Niko le reconnaissait malgré la boue qui le recouvrait.

— Cela a assez duré, lui annonce son père, calmement, en ajustant sa lance. Aujourd'hui, c'est toi qui vas mourir.

— Non, père, pardon ! Aie pitié ! Ne me tue pas ! gémit alors Niko, trouvant l'usage de sa voix.

— Ah bon, et pourquoi ne te tuerai-je pas ? Est-ce que tu t'es gêné, toi ? Je ne parle même pas de moi que tu as cogné, comme un bûcheron sur un arbre récalcitrant. Je parle de tous les autres, jusqu'à ceux-là que tu viens de couper d'une façon à faire peur aux bêtes les plus féroces, lui rétorque son père visiblement impatient d'en finir.

— Mais ce n'est pas de ma faute, on m'a obligé à le faire. Je n'aurais jamais pris l'initiative de tout ça ! implore alors Niko.

— Tais-toi ! tonne son père, furieux. Est-ce que quelqu'un t'a obligé à trancher ce couple comme tu viens de le faire. Si tu tiens tant à rester bien vu, pourquoi as-tu accepté d'être le chef des Enragés volontaires ? Pourquoi ne fais-tu pas semblant à l'arrière des colonnes au lieu de conduire les assauts ? Pourquoi ne viens-tu pas passer la journée ici, simplement assis ? Pourquoi ne retournes-tu pas au village sans avoir tué personne, en prétendant que tu en as décimé des dizaines ? Qui viendrait vérifier ?

— Je n'y avais pas pensé, balbutie Niko avant de se reprendre. On m'observe. Je ne peux pas...

— Assez de bavardage !

Niko voit la pointe de la lance foncer entre ses yeux et au lieu du sang, c'est du vomi qui gicle de son crâne. Il se réveille.

210. Voilà à quoi tout s'est finalement réduit.

211. Malgré son réveil, l'odeur de vomi le poursuit et lui donne une nausée terrible. Afin que rien ne transparaisse, Niko a pris l'habitude de fermer les yeux, de s'adosser doucement à la paroi de la grotte et de se laisser évanouir. Parfois cela dure trop longtemps et le singe gardien se rend compte de son absence. Niko est alors réveillé par les coups, les secousses et la suffocation de son mince cou tenu entre la puissante main du singe gardien.

212. Quelques rares fois, il parvient à regarder son sort calmement. Il éprouve d'abord une culpabilité et une honte sans fin. Puis il se demande ce qui l'a vraiment poussé à fuir. A-t-il essayé d'échapper à la justice ? De se punir ? Une punition à la hauteur de sa culpabilité existe-t-elle ? La mort est-elle une solution ? Et l'isolement ? Les singes exécutent-ils son châtiment ? En ont-ils reçu la mission ? De qui ?

213. Il trouve ridicule de considérer comme une punition sa situation, tellement anodine par rapport à ce qu'il a commis, et il revient au début de la boucle : à la honte et à la culpabilité.

*

Le pays, la langue et les manières lui sont revenus naturellement. Elle les a retrouvés plus qu'elle ne les a découverts. Hormis Kizito qui s'obstine

à l'appeler sa « petite Française », rien ou presque ne lui rappelle qu'elle est partie d'ici un jour.

Lors du voyage qu'elle a fait avec Kizito, c'est sans surprise qu'elle a rencontré les vaches auxquelles de longues cornes sur des corps minces donnent une allure typique. C'est spontanément qu'elle a appris les nuances infinies de la politesse dans le langage et les postures. C'est sans frémir qu'elle a tenu entre ses mains une machette, outil aux usages multiples : couper du bois pour la cuisinière, tailler les bâtons qui disciplinent le bétail pour le berger, suppléer la bêche pour le semeur, et couper tout et n'importe quoi pour le boucher. Elle a même vu des enfants s'en servir comme règle en dessinant des figures géométriques dans leurs cahiers et des gens la poser entre deux appuis pour en faire un banc. Dans le même effort que tout le monde, elle a su occulter l'autre usage qu'elle peut avoir.

Elle ne voulut pas retourner à l'endroit où elle avait échappé à la mort. Elle prétextait le manque de temps et la distance mais devant l'insistance de Kizito à vouloir l'y amener, elle avait dû avouer qu'elle avait peur. Qu'aurait-elle fait si, en arrivant à cette maison dont son souvenir avait gardé une image radieuse, elle avait trouvé des ruines gagnées par la végétation ? Aurait-elle soutenu le néant dont la nature aurait couvert les siens et la trace de leur sacrifice ? Quelle aurait été sa réaction si, dans la cour où elle se souvient avoir appris à marcher, elle avait trouvé d'autres enfants souriant, une famille heureuse ? Aurait-elle accepté, sans être déchirée par la tristesse et la révolte, que de nouvelles fleurs poussent sur cette terre où elle a vu couler le sang des siens, où elle a pataugé pour fuir ? Aurait-elle résisté à la haine et au désespoir qui se seraient emparés d'elle ? Qu'en aurait-elle fait ? Kizito comprit que faute de réponse prévisible à ces trop nombreuses questions, il valait mieux éviter d'y retourner. Compréhensif, il n'en parla plus.

Ils firent tant de choses durant ce périple qu'elle y repense incrédule aujourd'hui. Comment ont-ils réussi à connaître autant de gens et, grâce à ces rencontres, écouter autant d'histoires, grimper au sommet des volcans pour voir les gorilles, faire le tour de l'île du Nez, apprendre à fabriquer des vanneries et des poteries, à traire des chèvres et tellement d'autres choses encore.

De tout ce qu'elle a vu, fait ou entendu, elle se souvient surtout de la rencontre avec les gorilles. Kizito, ne faisant pas confiance à la compagnie des deux guides, avait finalement décidé de la suivre. Au bout de deux jours

de montée dans une forêt humide inextricable, ils avaient rencontré un groupe de ces grands singes, fascinants par leur taille, mais surtout par leurs yeux. Alors qu'ils étaient tous les quatre accroupis à quelques pas du groupe, elle fut émue de ne voir dans leur regard – car les yeux des gorilles ne sont pas ceux sans regard d'une truite ou d'une vache – rien de la brutalité ou de la facétie auxquelles l'avaient préparée les films, rien non plus des interrogations sans fond que reflètent les yeux d'un homme. Elle se demanda si les gorilles éprouvaient du mépris, de la rancœur ou de la haine entre eux ou envers d'autres singes ou animaux. Si non, était-il possible de les y pousser ? Elle avait songé, en se voyant observée par ces yeux puissants, à la possibilité que les gorilles aient leurs propres commentaires sur les hommes. Au retour, elle avait posé ces questions au guide qui les avait notées sur un carnet. Il collectionnait, lui dit-il, les questions qu'on lui posait après la visite.

Pendant ce même voyage, elle avait aussi découvert et appris, auprès de la mère de Kizito, comment se fabrique le vin de banane. Comme elle mettait en pratique la leçon, à la demande de son maître, l'idée lui était venue d'ajouter au mélange du jus de canne au sucre pour augmenter sa suavité et son alcoolémie. Elle avait également filtré le mélange beaucoup plus que d'habitude. Elle obtint une liqueur que tout le monde apprécia.

Aujourd'hui, c'est grâce à cette trouvaille qu'elle peut contribuer aux besoins du ménage et du projet. Elle a décidé de vendre sa boisson au côté des vendeurs de vin de banane et de bière de sorgho, les jours de marché. Elle a vite conquis une large clientèle et pu embaucher une vendeuse afin de se consacrer à la fabrication du breuvage. Mieux que cela, il y a quelque temps, un homme qui s'est présenté comme le responsable d'une importante brasserie lui a proposé d'exploiter avec elle l'invention et de produire la boisson à une plus grande échelle. Elle ne lui a pas répondu tout de suite et s'est contentée, longtemps, de s'amuser de l'ironie du sort qui la ramenait au commerce et à ses techniques qu'elle avait tant souffert d'étudier. Elle s'est aussi demandée si elle pouvait s'engager dans la vente d'alcool dont elle avait toujours détesté les excès. À cela, Kizito, qui avait une réponse à toutes ses questions et une solution à chacun de ses doutes a rétorqué que, de toute façon, dans ce pays, les gens ne pouvaient continuer à vivre qu'en état d'ébriété. La meilleure façon de les aider étant de leur fournir tout ce qui pouvait les aider à s'étourdir. En buvant, ils évitaient de penser à ce qu'il fallait oublier au risque de devenir fou et de ne pas

supporter la vie avec les autres. Cette idée l'a beaucoup marquée mais, sur le moment, elle s'est contentée de lui faire remarquer qu'il parlait comme un poète romantique français dont elle ne se souvenait pas le nom. Baudelaire peut-être. Elle ne montrait jamais lorsque quelque chose remuait trop fort son cerveau. Elle préférait, par réflexe, garder pour elle ses pensées et les pensées que provoquait en elle l'extérieur. À ceci, Kizito avait répondu, la bouche pointue comme devait l'être, d'après lui, celle d'un Français : « Mais moi aussi je suis un romantique ! »

Pendant le temps où elle n'avait pas donné de réponse au type de la brasserie, elle rêvait de tout ce que cet argent pourrait lui permettre de faire. Kizito ne comprenait pas qu'elle ne saisît pas l'occasion. Comment pouvait-elle faire attendre quelqu'un de si important. Il lui promit, dès qu'elle aurait accepté l'offre de la brasserie, de vendre son taxi ou de le conserver, selon ce qui serait le plus utile au projet, et de l'aider. Il ne cacha pas qu'il s'agissait aussi de rester près d'elle, car il la trouvait parfois un peu trop entourée.

Elle savait qu'elle n'accepterait pas l'offre. Cela correspondrait à une façon normale d'aborder la vie, ce qu'elle ne pouvait pas se permettre. C'est le même raisonnement qui l'amenait à refuser de se marier avec Kizito qui en manifestait pourtant le désir depuis le début. Peut-être est-ce à cause de cela qu'elle avait refusé de voir ses parents toutes ces années et qu'elle disparaissait au moment où ils arrivaient. Autre chose ne peut pas lui convenir. Seules lui vont, cela saute aux yeux, la marginalité, la souffrance, et la mort. Le reste, elle n'a jamais fait que le supporter.

Quelques fois, de plus en plus rares, elle pense à l'autre et ne se souvient plus de ce que c'était avec lui. Quand, au prix d'un certain effort, elle s'en souvient, elle ne comprend pas.

Douze

214. Réduit à la soumission la plus complète, Niko réussissait quand même à conserver une partie de lui hors de contrôle. Dans ce recoin, tout de lui, sauf le corps, s'épanouissait.

215. Du loin de cette parcelle résistante, couvert par l'obscurité, Niko avait dévisagé les trois personnes qui, l'une après l'autre, s'étaient avancées jusqu'à l'entrée de la grotte, avaient vu la momie déchiquetée et s'en étaient retournées en poussant des cris.

216. C'est Uwitonze, son maître d'école aujourd'hui vieux, qui était arrivé le premier. Visiblement épuisé, courbé sur sa canne, il avait attendu d'être vraiment devant la grotte pour lever la tête. Ses yeux avaient alors croisé les orbites obscures du cadavre singe et il avait brandi sa canne, comme pour se défendre de l'épouvantail. C'était en pleine journée et, suant autant de l'effort que de la peur, il avait reculé sans baisser la garde de sa canne et en murmurant quelque chose à la menace. Après une certaine distance, il s'était agenouillé, sans doute, pour demander pardon d'avoir failli blasphémer en franchissant le seuil de la porte.

217. Du jardin où il n'était soumis à personne, Niko se plut à imaginer que le vieil homme, pour avoir besoin de trouver refuge ici, avait lui aussi été rattrapé par le souvenir. Le fantôme du singe lui avait rappelé le risque que courait celui qui enfreignait l'interdiction d'entrer dans la grotte et dont il avait dû entendre parler au moins une fois, le jour où il était devenu homme. Là, devant la caverne, Uwitonze avait dû avoir peur d'être aspiré et c'est pour cela qu'il avait reculé.

218. Quels souvenirs Uwitonze pouvait-il bien fuir ? Aucun, d'après ce que Niko a pu voir et apprendre. Protégé par sa vieillesse et la mesure qu'on lui avait toujours connue, et dont tous ceux qui étaient passés dans sa classe

pouvaient témoigner, il avait refusé de se mêler aux tueries. Au début, il venait même sermonner ceux qui travaillaient en les priant de bien vouloir écouter leur vieux maître et cesser de massacrer des innocents. Il ne voyait dans ce qui se passait qu'une tragédie absurde dans laquelle ses anciens élèves se jetaient les uns contre les autres. Lorsque, malgré ses efforts, tuer devint une habitude, il avait cessé de crier son désaccord, comprenant que les oreilles désormais possédées par la mort ne le lui pardonneraient plus. Il ne tenta alors de raisonner les gens qu'en aparté, en vain.

219. En vérité, Uwitonze n'était pas resté totalement étranger à ce qui se passait. Il avait joint sa main à celles qui avaient poussé quelques personnes dans le trou sans fond de la mort. En effet, à force de critiquer tout le monde, il fut soupçonné de cacher des gens chez lui. Une bande fut chargée de vérifier. Lorsqu'il les avait vus arriver, il avait pris le chef à part, lui avait offert de l'argent et les hommes étaient repartis. Mais bientôt, la rumeur gronda à nouveau. « Uwitonze couve un véritable terrier de barbares ! » assurait-on. Alors un autre groupe vint chez lui. Comme la première fois, moyennant de l'argent et grâce à son statut qu'une fouille n'aurait pas laissé indemne, Uwitonze réussit à éviter que sa maison soit inspectée et que ne soient découvertes les quinze personnes qui s'y cachaient. Sentant qu'il ne pourrait pas se dérober indéfiniment et sachant ce qui se passerait, Uwitonze avait demandé à ses protégés de s'en aller. Leur vie et la sienne étaient menacées. Il fit une longue prière avec eux avant de les abandonner à la nuit. Sa femme leur donna de quoi survivre quelques jours : bananes, eau, jus, pain et sucre rangés dans un sachet robuste. Le soir suivant, la fête qui marquait la fin du travail se fit dans une allégresse appuyée. La journée avait commencé avec l'abattage de quinze barbares et la suite du travail n'avait pas été décevante.

220. Il avait compris. Agglutinés par la peur, ses abandonnés n'avaient pas pu tenir la consigne de fuir chacun de son côté. Il n'était pas allé sur le lieu du massacre de peur de trahir, par une réaction incontrôlée, qu'il connaissait les victimes. Il était resté chez lui et la scène de leur mort l'y avait rejoint. Ceux qui se vantèrent de les avoir exécutés en firent l'ébauche et son imagination acheva de fixer une image qui ne le quitta plus. Uwitonze pleurait à chaque fois qu'il se représentait la scène, mais il restait digne et ses larmes coulaient vers l'intérieur. Là, le mélange de ses pleurs et de ce tableau sinistre produisait un coulis âcre qui rongea tout ce qui lui

avait jusqu'alors permis de tenir debout. Vaincu, il ne put bientôt plus se tenir debout sans sa canne. Il le savait, après le squelette, c'est sa dignité qui serait entamée. C'est pour ne pas étaler cette défaite aux yeux de tous, ceux qui y étaient pour quelque chose et les autres, qu'il s'était retiré ici.

221. Voilà en tout cas l'explication que Niko a choisi de se donner.

222. À quoi cela lui sert-il de rappeler ou d'imaginer ces histoires ?

223. Les choses se sont passées autrement pour Uwera. D'elle, il n'a entendu que le cri. Elle ne s'approcha pas assez pour qu'il la vit dans l'embrasement. Elle s'éloigna en poussant un cri identique à celui qui permettait de la repérer au milieu du marché où, pendant des années, elle fut la vendeuse de vin de banane la plus réputée. C'est à ce cri qu'il l'avait reconnue.

224. Comme tout le monde, Niko savait ce qui était arrivé à Uwera. Veuve au moment de ce qu'il ne convient d'évoquer qu'en passant, elle fut enceinte après. Tout le monde, avec une malice appuyée, s'était alors interrogé sur le miracle qui honorait le village du deuxième cas connu de conception par un esprit. Certains étaient allés jusqu'à lui demander comment elle avait fait pour mériter pareille grâce. En réalité, tout le monde savait ou pouvait imaginer comment elle était tombée enceinte.

225. L'enfant minuscule qui sortit de son ventre semblait hésitant. Au bout d'une courte existence, qui ne fut, en somme, qu'une longue agonie, il fit son choix en mourant.

226. La retenue qu'elle affichait toujours, sauf quand il fallait attirer les clients dans le tumulte du marché, ne survécut pas à cet événement. De plus en plus souvent, Uwera se laissa posséder par un besoin imprévisible et violent de hurler, courir et frapper. Lorsque cette pulsion la lâchait, elle tombait dans une fatigue qui la faisait ressembler à une ruine. Quand enfin elle revenait à elle-même, elle s'excusait auprès de tous ceux qu'elle avait molestés, se lavait et s'arrangeait, en attendant la prochaine crise.

227. Niko se tint toujours à l'écart de la jeune femme pendant tout le temps où il s'appliqua à reprendre une vie normale. Chaque fois qu'il la voyait, son cerveau prenait une forme de point d'interrogation angoissé. Il n'était pas sûr d'être étranger à ce qui arrivait à Uwera, mais n'avait pas la force d'y penser sérieusement. A-t-elle pu faire partie des multiples compagnes dont il s'était servi à une époque innommable ?

228. Était-elle venue ici seule ou l'y avait-on poussée pour se débarrasser d'elle ?

229. Peu après Uwera, Shema est arrivé. Avançant à quatre pattes dans une posture qui pouvait autant signifier l'épuisement que la déférence ou même la piété, il s'est présenté devant l'entrée de la grotte. Niko le vit se prosterner devant le spectre du singe et l'asperger d'eau. Shema ne parut nullement surpris par cette découverte qui avait épouvanté ses prédécesseurs. C'est Niko qui eut peur que l'homme entrât et l'y trouvât. Les singes, tapis dans la même ombre que lui, semblèrent avoir la même appréhension. Ils poussèrent des cris sans doute destinés à éloigner l'intrus. Shema comprit et retourna sur ses pas.

230. Niko connaissait aussi Shema, conteur dont les histoires avaient autant formé son monde que la réalité. Il lui associait en particulier un conte autour d'un crapaud et une hirondelle, le premier, laid, gros et gras comme il le rappelait sans cesse et la seconde belle, agile et insolente. Il se souvint que les deux compères faisaient le pari d'atteindre le bout du monde l'un avant l'autre. Le crapaud, malin, demande d'abord à ses congénères de l'aider à gagner son défi en répondant à l'appel de l'hirondelle lorsqu'elle passera au-dessus d'eux. Au départ de la course, il ne fait que plonger dans l'eau et en ressortir quelques instants plus tard. L'hirondelle, elle, disparaît comme une flèche. Comme convenu, chaque fois qu'elle survole un marécage, elle s'abaisse et gazouille : « Crapaud, es-tu là ? » et elle entend coasser : « Plus vite ma belle, je t'attendais. » Filant au-dessus des sommets et des vallées, l'hirondelle n'arrive pas à distancer le crapaud qui l'attend partout jusqu'aux confins du monde. Elle reconnaît finalement qu'elle a perdu le pari avant de mourir d'épuisement. Et le conte conclut que, pour réussir, force vaut moins qu'alliés.

231. Niko, incapable de se contenter de cette façon de mettre en scène les animaux, en avait fait d'autres versions. Dans une de ses moutures, l'hirondelle triche aussi et fait se relayer ses amies hirondelles. Après avoir feint de s'élancer, elle revient au point du départ où elle trouve le crapaud tranquillement assis. Les deux rivaux comprennent qu'ils ont eu la même idée et éclatent de rire. En revanche, l'hirondelle et le crapaud qui se retrouvent à l'arrivée se narguent l'un et l'autre croyant chacun que l'autre s'est fait avoir. Ils comprennent finalement qu'ils ne sont que les derniers coureurs d'un relais sans vainqueur, et de s'en aller dépités.

232. Niko a cru savoir ce qui conduit Shema à venir trouver un refuge ici. En effet, depuis la fin des événements impensables, Shema avait été le seul à qui on n'avait pas permis de retrouver son activité normale, celle de raconter des histoires. On ne souhaitait pas entendre ses récits, de peur sans doute qu'il évoquât quelque chose qu'il valait mieux taire. Pour s'assurer qu'il ne contreviendrait pas à ce silence, on l'enferma dans une maison à l'écart du village d'où ses gémissements et ses cris étaient inaudibles. On lui apportait la nourriture nécessaire à sa survie et de temps en temps quelqu'un changeait sa litière. Mais ce silence n'était qu'apparent car, en lui-même, une assemblée permanente écoutait ses histoires anciennes et surtout nouvelles. Dans ces dernières, il était surtout question de ce que personne ne voulait entendre.

233. Comment Shema réussit-il à s'enfuir ?

234. Ce défilé devant la grotte a eu pour conséquence que Niko n'est plus le centre de l'attention des singes. Il en a profité pour, insensiblement, ramper jusqu'à l'entrée, dans un renfoncement légèrement en hauteur, d'où il peut observer Uwitonze, Uwera et Shema, compagnons en pensée ou créations de son imagination.

*

Bien avant que la Fondation ne l'abandonne, elle a compris que réaliser ses entretiens dans les prisons était un défi impossible. Même pour les familles, les visites sont limitées à quelques minutes par semaine. Leur déroulement lui a d'ailleurs paru une plaisanterie au début. Le jour de la visite, les prisonniers sortent par groupe de cinquante. On les reconnaît à leur tenue rose. Ils s'alignent devant le mur. Les personnes admises à la visite se tiennent face à eux à une vingtaine de mètres, en ligne également. Au signal, elles font quelques pas pour poser au milieu ce qu'elles ont apporté aux prisonniers. Au deuxième signal, elles reculent en même temps que les détenus avancent pour prendre leur paquet. À ce moment-là, les disputes sont fréquentes car, même si les paquets déposés sont marqués, ils ne finissent pas toujours dans les bonnes mains. Au troisième signal, le moment le plus étonnant commence, des mots qui forment vite une cacophonie informe volent d'une ligne à l'autre. Ce sont des nouvelles de la famille, des recommandations, des questions juridiques, des insultes ou des rires qui vont et viennent du camp des visiteurs à celui des prisonniers et inversement. Au quatrième coup de sifflet, qui tombe toujours trop tôt, bien

avant les dix minutes supposées, semble-t-il à tous ceux qui protestent, la visite se termine. Les prisonniers, tenus en joue depuis le début par quelques gardiens au sol et en haut du mur rentrent, leurs familles aussi. La scène se reproduit autant de fois qu'il faut pour faire passer toutes les personnes dont le bâtiment est rempli, du matin au soir.

Elle a assisté à ces visites par hasard la première fois. C'était peu après son arrivée et elle cherchait à rencontrer le directeur de la prison. Alors qu'elle attendait une réponse à sa demande d'entretien, la visite avait commencé. Elle revint à quelques reprises et, à défaut d'obtenir une réponse, elle assista à cette scène dont l'absurdité, avec le temps, se colora d'une cruauté et d'un désespoir insoutenables. Elle cessa d'assister aux visites, en même temps que d'attendre, le jour où elle décida de faire les entretiens chez Kizito.

Il est difficile de comprendre l'effet des entretiens qu'elle a fait sur elle. Leurs retranscriptions remplissent plusieurs cartons rangés dans un coin de la pièce.

Au début, elle s'y est consacrée avec la joie de celui qui voit se concrétiser un projet cher. Elle voulut y voir un nouveau départ d'un destin mieux maîtrisé, en accord avec elle enfin affranchie de ce qui l'avait rendue malheureuse durant tant d'années. Bien sûr l'aventure ne commençait pas telle qu'elle s'y était attendue mais l'essentiel ne lui sembla jamais remis en cause par le retrait de la Fondation. Dès que cela fut décidé, elle commença son travail dans la rue. La première semaine passée, elle se fixa à quatre entretiens par jour. Ce n'est rien, dit comme ça, mais en fait ça lui prenait toute la journée. Trouver une personne disponible, lui expliquer l'idée, la mettre en confiance, l'écouter, lui poser des questions et retranscrire son propos prenait à chaque fois deux ou trois heures. Assez vite, il apparut d'ailleurs que la journée ne suffisait pas pour rédiger la forme définitive du texte qu'elle tirait d'un récit. De plus en plus donc, Isaro y passa ses nuits et, lorsqu'elle finissait, au lieu de dormir, elle relisait les écrits précédents. Deux ou trois fois, Kizito la surprit et, avec sa façon qui n'était humoristique qu'en apparence, il la compara à un fantôme.

À qui l'observait bien, il paraissait évident que cette entreprise était en train de la dévorer. Les souvenirs des autres dont elle devenait la gardienne ne faisaient pas qu'entrer dans ses oreilles et s'évacuer par son bras et son stylo sous forme d'encre. De même que l'urine n'est pas la bière de banane bue quelques heures auparavant, ce qu'elle écrivait n'était pas ce qu'elle

avait vu et entendu. La différence entre les deux restait en elle et, de plus en plus manifestement, la transformait et la rongait.

« Où est donc passée ma petite Française ? » lui a demandé Kizito un jour, en habillant sa question d'un ton léger. Tout en lui concédant un sourire censé lui indiquer qu'elle était bien là, elle entendit ce qu'il voulut lui dire : où était la fille enthousiaste qu'elle était à son arrivée, pendant le merveilleux voyage qu'ils avaient fait ensemble et encore quelque temps auparavant ? Pourquoi s'infligeait-elle un travail qui, visiblement, était en train de l'asphyxier ? Voyait-elle combien il souffrait du rôle insignifiant auquel elle le réduisait ? Elle entendit tant et si bien toutes les questions que Kizito avait discrètement résumées en une qu'elle n'osa plus, à partir de ce jour, lui faire face, ni faire face à qui que ce soit. Elle s'enferma dans sa chambre.

Au départ, Kizito et les autres feignirent de n'y voir qu'une bouderie. Ils changeront peut-être d'avis lorsqu'ils auront entendu quelque chose tomber dans la pièce et qu'à ce bruit lourd aura succédé un silence trop long et trop parfait pour ne pas les inquiéter.

C'est à ce moment qu'elle est venue, à peine visible dans la pénombre de la pièce.

Treize

235. Niko a constaté que Uwitonze, Uwera et Shema n'étaient venus là que pour durer en attendant de mourir. Rien, dans ce qu'ils font, ne les lie à la vie. Ils sont couchés la plupart du temps et sortent au crépuscule. Voilà tout.

236. Comme s'ils s'étaient donné rendez-vous, les trois ont construit leurs abris les uns à côté des autres. Ce sont des excavations faites dans le sol, horizontalement, et recouvertes, pour parer la pluie, de feuillage et de cailloux. De là où les regarde Niko, ces trois monticules en terre ont une allure de trous mortuaires mal bouchés.

237. Ils y restent toute la journée et ce n'est que lorsque le soleil a totalement disparu derrière l'horizon qu'ils sortent pour s'asseoir chacun devant l'entrée de son terrier, face aux constellations de l'est. Ils veillent ainsi, en silence, jusqu'à ce que, gagnés par la fatigue ou la lassitude, ils rampent dans leurs trous.

238. Niko se sent vivre avec eux. C'est pour cela qu'il considère les trois monticules de terre comme un village dont il est un habitant virtuel. La peur qu'il a des singes et son affaiblissement ne lui permettent pas de se joindre effectivement à eux et de creuser, comme il le voudrait, une quatrième tanière au côté des trois autres. Dans son esprit, ce village porte un nom : Iwacu, c'est-à-dire chez nous. Il se plaît à croire que cette idée ait volé jusqu'à eux et qu'ils y pensent aussi en ces termes. Ainsi, cette image et ce nom seraient le secret qui les unirait.

239. Il partage avec eux autre chose encore : la résignation. Ces derniers temps, il s'y laisse glisser avec un certain plaisir. Récemment, il s'est même surpris à constater que son esprit, jadis constamment agité par une fantaisie incontrôlable, ne lutte plus, s'éteint, comme une flamme vaincue par

l'obscurité. Le vide se fait en lui. Il ne laisse plus prise aux souvenirs qui le possédaient si violemment il y a quelque temps encore.

240. Durer. Rien ne l'anime sinon une chaleur discrète, indice mourant d'une vie peut-être déjà passée.

241. Son œil étranger peut voir que, bientôt, ce ne sont plus qu'Uwera et Shema qui veillent le soir et rebouchent l'entrée de la tanière de Uwitonze. Vite, Shema se retrouve seul et emploie ses dernières forces à boucher l'abri d'Uwera. Lorsque c'est au tour de Shema, Niko regrette de ne pouvoir aller jusqu'à son trou pour le refermer.

242. Est-ce l'odeur de leurs cadavres ou la sienne qu'il sent ?

243. Les singes font-ils encore attention à lui ? Pourquoi se sont-ils comportés ainsi avec lui ? S'agit-il d'une mission ? Qui en est le commanditaire ? En tout cas, il remarque que la joie retrouve sa place au milieu du groupe de singes. Est-ce parce qu'ils ont fini le deuil, qu'ils n'ont plus à surveiller leur prisonnier ? Est-ce parce que les trois gêneurs ne sont plus là ? Est-ce dû au beau temps qui, en faisant sortir de leurs cachettes les couleurs de la nature et de leur silence les autres animaux, les rend d'une telle bonne humeur ?

244. Insensible au chahut des singes, Niko est pris d'un assaut auquel il ne résiste pas. Dans son corps, sous l'attaque des insectes, sa vie cède du terrain petit à petit. Elle quitte d'abord les mains et les pieds, mais, très vite, elle doit se replier de tous les membres. Peut-être pense-t-elle que les insectes se contenteront de ce champ assez longtemps pour qu'elle refasse ses forces et réplique. C'est sans compter avec leur appétit qui les conduit à couvrir toute la surface du corps, obligeant la vie de Niko à faire retraite à l'intérieur. Là, elle ne tarde pas à abandonner le ventre aux mauvaises odeurs et à ériger son ultime bastion dans la poitrine, puis la tête. Un cœur. Une tête. Niko est inondé par une douleur qui l'étouffe.

245. Est-ce lui qui se répand dans l'air sous la forme d'un relent insupportable et au sol sous l'aspect d'un coulis visqueux et noirâtre que les insectes, écœurés, laissent aux vers ?

246. Dans un mouvement délicat, presque imperceptible, son cœur s'obstine à sa routine. Tout aussi lentement, son cerveau, dépassé par la douleur, porte une seule interrogation : qu'y aura-t-il après ?

247. Niko ne sent pas autorisé à penser au paradis, réservé aux gens dont il reconnaît être le contre-exemple et aux chèvres. Alors, un moment, il voit la mort comme le terme brutal après lequel il ne sera plus rien. Mais imaginer qu'il puisse tout entier se réduire à une négation aussi radicale l'effraie. Il en vient à penser que l'enfer des oiseaux auxquels il avait rendu visite en songe ne serait pas un mauvais compromis. Mais être éternellement puni pour n'avoir pas su utiliser une vie qu'il n'avait pas désirée lui semble tout aussi insupportable.

248. Impasse et douleur. Heureusement, il meurt.

249. Est-ce le rire des singes qui accompagne son dernier souffle ? Ou bien sont-ce les démons qu'il a choisi de rejoindre qui lui souhaitent la bienvenue ?

250. La vie de Niko rend ses derniers retranchements. Elle le laisse face à ce qu'il redoutait et que les insectes, les vers et l'humidité s'appliquent à réaliser en rongant, dissolvant et évaporant minutieusement sa chair, ses organes et ses os.

251. Rien.

*

Avec les courriers qu'elle a reçus, elle a laissé sur son bureau les brouillons de toutes ses lettres. Celui-ci est illisible, couvert de ratures. On a le sentiment qu'elle cherche à y dire quelque chose qui ne vient pas et que, finalement, tout son propos est à côté de l'essentiel, indicible. Ceci est peut-être plus évident sur le brouillon que sur cette retranscription :

« Chers parents,

Je suis incapable de vous dire vraiment ce que j'ai ressenti en lisant votre lettre. Je crois que cela fut un mélange de soulagement et de regret. J'étais soulagée de savoir enfin, et accablée de prendre conscience, encore une fois, combien j'avais été injuste envers vous en vous prêtant de mauvaises intentions là où il n'y avait que de l'amour.

« Je n'ai curieusement pas été choquée par ce que vous m'avez dit sur le sort de mes parents. C'était enfoui quelque part en moi et, d'une certaine façon, je le savais. Je l'ai lu comme la confirmation qui me permet de l'accepter et de passer à autre chose.

« Quand je parle d'accepter cet événement, je crois que c'est exagéré. Disons que j'essaie de vivre avec, au lieu de vivre contre. Signe que je ne

m'en défais pas, il m'arrive parfois, quand je croise un homme dans la rue, pour une raison ou une autre, de me demander si ce n'est pas lui qui les a tués. "Et si c'était lui ?" Cette question se tient de plus en plus souvent devant moi comme le symbole d'un passé indépassable. De même, certaines jeunes filles m'évoquent ma sœur qui a peut-être survécu. Une allure, un geste, une expression, même minimes, suffisent à me faire plonger dans ces inquiétudes. En ces moments-là, je me sens piégée, empêchée d'avancer et de revenir en arrière. Mais ce ne sont là que des parenthèses dans ma vie, heureuse par ailleurs.

« Lorsque je vous parlais de passer à autre chose, j'entendais que je me sens disposée tout autrement qu'il y a quelque temps. J'ai envie de vous voir ! Et ce désir est pressant, comme poussé par tout ce temps pendant lequel je me suis égarée. J'aimerais vous voir. Que dites-vous si je vous invite à prendre le prochain avion pour me rejoindre ? Si vous ne le pouvez pas, je le ferai, moi. Et je ne viendrai pas seule. C'est drôle, j'ai vraiment l'impression que c'est urgent, alors que, après tant d'années, on pourrait penser que nous ne sommes pas à quelques jours ou semaines près.

« Vous ne rêvez pas, c'est bien un clin d'œil que je vous ai fait quelques lignes plus haut. Je ne vous en dis pas plus afin que vous ne vous fassiez pas d'idées au lieu de l'apprécier vous-même.

« La nouveauté, c'est aussi un petit texte que j'ai entrepris de rédiger. Je vous le ferai lire dès que j'aurai rassemblé en un ensemble lisible tous les feuillets. Ils sont aujourd'hui éparpillés chez moi. Sachez déjà que l'histoire de Niko (c'est le nom du personnage) est tout, sauf simple et reposante. Je n'y ai pas réfléchi en ces termes au moment de commencer mais je réalise que, sous ses traits, c'est un peu celui qui a pu faire ça que j'ai essayé d'approcher, de comprendre, de tuer et de pardonner.

« Pour le reste, mon projet, qui a failli s'arrêter après la démission de la Fondation, semble renaître. Des perspectives inespérées s'ouvrent en même temps que je me découvre des talents nouveaux : il faut vous faire à l'idée que votre fille n'est pas seulement une aventurière aguerrie, une enquêteuse endurcie, mais aussi une grande femme d'affaires ! Je vous en dirai plus de vive voix, bientôt j'espère.

« Tendrement,
« Votre Isaro. »

En post-scriptum, elle a ajouté que, trop impatiente pour soumettre ce courrier au rythme de la poste, elle en faisait un fax, finalement. Elle indiqua un numéro, celui de l'hôtel, où une réponse pouvait lui être envoyée.

Tous ces mots sont réécrits des dizaines de fois. Les a-t-elle réécrits pour cacher ou préciser la vérité de ses sentiments à ce moment-là ? Est-il possible qu'elle ait été heureuse à ce moment-là et qu'elle se soit brutalement effondrée quelques instants après ?

En revenant d'envoyer ce fax, elle avait croisé Kizito au retour du travail. Suivant la suggestion qu'il lui avait faite, elle avait finalement décidé d'appeler ses parents. Cette façon de continuer à perdre du temps alors qu'elle était prête à revivre normalement avec eux était stupide selon lui. Pourquoi ne pas les appeler, leur parler et les entendre ? Peut-être... Elle accepta et suivit son conseil, sans conviction. Il ne pouvait pas comprendre.

Alors qu'ils marchaient à la recherche d'une cabine téléphonique, elle avait regardé Kizito, voulant lui dire qu'elle l'aimait. Au lieu de cela, une question inouïe avait explosé dans sa tête : « Et si c'était lui ? »

C'est ce même soir, au retour de ce coup de fil qui ne lui fit pas le bien qu'elle avait espéré que Kizito lui avait demandé où elle était passée.

252. « Cher ami, ce récit t'appartient maintenant. S'il t'a intrigué, lis-le encore, un jour, en te gardant d'être trop pris par le jeu de sa narration car l'essentiel est ailleurs. S'il t'a paru maladroit, raconte-le aux autres sans te priver de formuler mieux ce que j'ai pu mal exposer. Enfin, si jamais il t'a touché, assure-toi de ne pas le prendre pour autre chose qu'un mensonge sans intention, un remède sans effet. »

« Isaro Gervais,
« Un jour de pluie. »

*

Elle est assise, dans la même position, immobile et tenant entre ses mains cette chose impossible à distinguer. Elle bouge et un scintillement entre ses jambes fait penser qu'elle tient un couteau. Elle se lève. Elle se

dirige vers son bureau et relit les derniers mots du récit auquel elle s'est accrochée ces derniers jours comme à une bouée de sauvetage. C'est à peine si le nom de Niko sur lequel son regard tombe ici et là lui dit quelque chose. Il est pourtant le fruit de son imagination et elle s'est donné une immense peine pour le faire vivre.

Elle feuillette les pages sans y porter une réelle attention. Elles lui paraissent étrangères. Elle est sûre de ne jamais les relire. Elle n'est déjà plus là.

N'a-t-elle noirci ces pages que de ce qu'elle souhaitait poser derrière elle, pour ne plus le voir ? Y a-t-elle laissé ce qu'elle n'est plus et annoncé celle qu'elle voudrait être ? Ou bien ne s'est-elle donné cette peine que pour convertir au moins un inconnu en un ami et les lui offrir en mémoire d'elle ?

Vous savez ce qu'elle va faire, mais vous restez dans l'ombre d'où vous l'observez depuis le début.

Avant de fermer les yeux, elle vérifie que rien devant elle n'empêchera sa chute. Pendant que ses paupières s'abaissent devant ses yeux, son sourire se déploie, froid et silencieux.

Pense-t-elle aux plongeurs que, petite, elle aimait faire dans la piscine municipale à l'instant où elle se laisse basculer devant, en tenant fermement l'épaisse poignée en bois ? Que se dit-elle durant l'interminable seconde pendant laquelle, tout en tombant, elle doit lutter contre ses réflexes ? Rester droite et ne pas desserrer le poignard pointé sur son cœur ?

Fin

OceanofPDF.com